John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
165.2
v.5

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUIÈME.

ŒUVRES

DE M. DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

TOME CINQUIÈME,

Contenant

OCTAVE ET LE JEUNE POMPÉE, ou LE TRIUMVIRAT ; LES SCYTHES ; LES GUÈBRES, ou LA TOLÉRANCE ; SOPHONISBE, LES PÉLOPIDES.

A NEUFCHATEL.

M. DCC. LXXIII.

ADAMS 165.2
v.5

OCTAVE

ET

LE JEUNE POMPÉE,

OU

LE TRIUMVIRAT;

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce fut imprimée à Paris en 1766, & débitée au commencement de 1767. M. de Voltaire *ne voulut pas s'en déclarer l'auteur. Il n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux Romains, au tems du Triumvirat ; & pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions, qui effraient & qui déshonorent la nature humaine ; depuis la proscription de vingt-trois mille Hébreux en un jour à l'occasion du veau d'or, & de vingt-quatre mille en un autre jour pour une fille Madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du Piémont.*

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR DE PARIS.

CETTE tragédie, assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presqu'entièrement falsifiée; & cependant les mœurs des Romains du tems du Triumvirat représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces tems illustres & funestes d'un Empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt Royaumes élevés sur ses débris, & dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, & une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque Consul Romain; & on va même jusqu'à supposer des titres de cette

eſpèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *Céſar*, du fond de l'Eſpagne au bord du Rhin: on voit par-tout une tour de *Céſar*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il ſubjugua, & qui préférait ſes camps retranchés à des ouvrages de pierres & de ciment, qu'il n'avait pas le tems de conſtruire dans la rapidité de ſes expéditions. Enfin les tems des *Scipions*, de *Sylla*, de *Céſar*, d'*Auguſte*, ſont beaucoup plus préſens à notre mémoire que les premiers évènemens de nos propres monarchies. Il ſemble que nous ſoyons encore ſujets des Romains.

J'oſe dire dans mes notes ce que je penſe de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *Céſar*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguſte*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, & en ne me préoccupant pour perſonne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'hiſtoire, & non pas du théâtre que je connais aſſez peu, & qui me ſemble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'an-

tiquité, & à comparer les héros qu'on met sur le théâtre, avec la conduite & le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie ; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est-là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chûte d'un Empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser & de celle de quelques lecteurs qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* & du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'Hu-

manité, & sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais desiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, & ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolémée* aucun des discours que lui prête le sublime & inégal auteur de la mort de *Pompée*, & que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on l'a fait parler, puisque *Ptolémée* était un enfant de douze à treize ans, & *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en Égypte, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Émilie* qui ait conspiré avec *Cinna ;* tout cela est une invention du génie du poëte. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique, & qui peint le cœur le plus fidèle-

ment, ſerait *Britannicus*, ſi l'intrigue n'était pas uniquement fondée ſur les prétendues amours de *Britannicus* & de *Junie*, & ſur la jalouſie de *Néron*. J'eſpère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par ſouſcription, n'oublieront pas de remarquer comment ce grand-homme a fondu & embelli *Tacite* dans ſa pièce. Je penſe que, ſi *Néron* n'avait pas la puérilité de ſe cacher derrière une tapiſſerie pour écouter l'entretien de *Britannicus* & de *Junie*, & ſi le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce ſerait celle qui plairait le plus aux hommes d'État & aux eſprits cultivés.

En un mot, on voit aſſez quel eſt mon but dans l'édition que je donne. Le manuſcrit de cette tragédie eſt intitulé *Octave & le jeune Pompée ;* j'y ai ajoûté le titre de *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention & préſente à l'eſprit une image plus forte & plus grande. Je ſais gré à l'auteur d'avoir ſupprimé *Lépide*, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

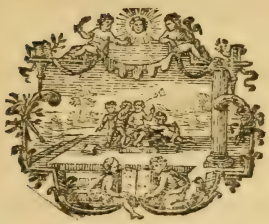
Encore une fois, je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces tems atroces; c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût Anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, & pour qui seuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer

les *Français* de *S. François d'Assise*, comme dit l'auteur de la *Henriade*, & pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* & *Danois ;* ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.



PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis AUGUSTE.
MARC-ANTOINE.
LE JEUNE POMPÉE.
JULIE, fille de Lucius Césaf.
FULVIE, femme de Marc-Antoine.
ALBINE, suivante de Fulvie.
AUFIDE, Tribun militaire.
Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.

LE TRIUMVIRAT, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente l'isle où les Triumvirs firent les proscriptions & le partage du monde. La scène est obscurcie; on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUELLE effroyable nuit! Que le courroux céleste
Éclate avec justice en cette isle funeste (1)!

ALBINE.

Ces tremblemens soudains, ces rochers renversés;
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce détestable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Épouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, & des noms des victimes.
Vous voyez, en effet, que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel, ainsi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instrumens du crime, & non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette isle anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette isle tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquiles dans leur tente, ils partageaient la terre;
Du Sénat & du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie (2);
D'un divorce odieux j'attends l'infâme écrit;
Je suis répudiée, & c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette injure !

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure ?
Je l'ai trop bien servi : tout barbare est ingrat ;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'État ;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître ;
Qui, ménageant Octave, en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima (3). Se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave ? & que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père !
Je l'ai vu, dans l'erreur de ses égaremens,
Passer Antoine même en ses emportemens (4).
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse ;
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Prothée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable, & tantôt sanguinaire.
Il adore Julie, il a proscrit son père ;
Il hait, il craint Antoine, & lui donne sa sœur ;
Antoine est forcené : mais Octave est trompeur.
Ce sont-là les héros qui gouvernent la terre ;
Ils font, en se jouant, & la paix & la guerre ;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?
Albine, les lions, au sortir des carnages,
Suivent, en rugissant, leurs compagnes sauvages ;

Les tigres font l'amour avec férocité :
Tels ſont nos Triumvirs. Antoine enſanglanté
Prépare de l'hymen la déteſtable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête ;
Et dans ce jour de ſang, de triſteſſe & d'horreur,
L'amour de tous côtés ſe mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave: elle n'eſt occupée
Que de livrer ſon cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée eſt écrit ſur le livre fatal,
Octave, en l'immolant, frappe en lui ſon rival.
Voilà donc les reſſorts du deſtin de l'Empire,
Ces grands ſecrets d'État que l'ignorance admire!
Ils étonnent de loin les vulgaires eſprits :
Ils inſpirent de près l'horreur & le mépris.

ALBINE.

Que de baſſeſſe, ô ciel! & que de tyrannie!
Quoi! les maîtres du monde en ſont l'ignominie!
Je vous plains : je penſais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous ſervirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine eſt-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, Pontife mépriſé,
De ſon faible génie ils ont trop abuſé ;
Inſtrument odieux de leurs ſanglants caprices,
C'eſt un vil ſcélérat ſoumis à ſes complices ;
Il ſigne leurs décrets ſans être conſulté,
Et penſe agir encore avec autorité.
Mais ſi dans mes chagrins quelques douceurs me reſtent,
C'eſt que mes deux tyrans en ſecret ſe déteſtent (5).

Cet hymen d'Octavie & ses faibles appas
Éloignent la rupture & ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai préparant leur supplice,
Allumer la discorde avec plus de fureur
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUFIDE, qu'a-t-on fait ? Quelle est ma destinée ?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée ?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang Romain ;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous ?

AUFIDE.

Né dans votre maison ;
Si je sers sous Antoine & dans sa légion,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs Thessaliens servit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous ?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute;
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'eſt rien qui me coûte;
Il n'eſt rien que je craigne; &, dans nos factions,
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrace;
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets (6)
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie;
Il fut proſcrit; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puiſſant l'aura fait enlever:
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt & l'homicide,
Ce ſont-là ſes exploits: voilà nos loix, Aufide!
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſûreté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt eſt porté;
Et l'infâme avarice, au pouvoir aſſervie (7),
Doit trancher à prix d'or une ſi belle vie.
Tels ſont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi ! tout espoir me fuit!
Non, je défie encor le sort qui me poursuit ;
Les tumultes des camps ont été mes asyles:
Mon génie était né pour les guerres civiles (8),
Pour ce siécle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux... Mais j'apperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux ;
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.
(*Elle sort avec Albine.*)

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine ! A quoi suis-je réduit ?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit !
(*Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave & Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent & forment un demi-cercle, Aufide se range à côté de la tente.*)

SCÈNE III.

OCTAVE, ANTOINE, *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

OCTAVE, c'en est fait, & je la répudie.
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
Pour les concilier, il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
Depuis que nous régnons, ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté (*y*),
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure Pontife, & qu'il préside aux fêtes
Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.
La terre n'est qu'à nous & qu'à nos légions.
Il est tems de fixer le sort des nations;
Réglons sur-tout le nôtre; &, quand tout nous seconde,
Cessons de différer le partage du monde.

(*Ils s'asseïent à la table où ils doivent signer.*)

OCTAVE.

Mes desseins dès longtems ont prévenu vos vœux.

J'ai voulu que l'Empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule & l'Illirie,
Les Espagnes, l'Afrique, & sur-tout l'Italie:
L'Orient est à vous (10).

ANTOINE.

Telle est ma volonté;
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel est votre avantage;
Rome va vous servir: vous aurez sous vos loix
Les vainqueurs de la terre, & je n'ai que des Rois (11).
Je veux bien vous céder. J'exige, en récompense,
Que votre autorité, secondant ma puissance,
Extermine à jamais les restes abattus
Du parti de Pompée & du traître Brutus:
Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure (12)?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre, à force d'attentats?
Nous voulons enchaîner la liberté Romaine,

Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haîne.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité?
Octave, un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oublierez ſon ſang pour flatter le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure ſa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en ſilence.
Caſſius & Brutus, réduits à l'impuiſſance,
Inſpireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions.
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images;
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Aſſaſſins de leur maître & de leur bienfaiteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur:
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt tems qu'on puniſſe;
Seuls ils ſont criminels, & nous faiſons juſtice.
Ceux qui les ont ſervis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens ſeront tous réſervés.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles,
D'un œil ſec & tranquile on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus victimes du trépas,
Nous volons, ſans pâlir, à de nouveaux combats;
Et de la trahiſon cent malheureux complices
Seraient au grand Céſar de trop chers ſacrifices!

OCTAVE.

Dans Rome, en ce jour même, on venge encor sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur, à la fin, peut souiller sa vengeance;
Je serais plus son fils, si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage;
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des Grands;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans!

ANTOINE.

J'entends; à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.
Sacrifier Pompée (13) est-ce plaire aux Romains?
Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle : on le frappe, on l'immole.
Que voulez-vous de plus?

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas;
Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas:
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire;

Il adorait Julie, & vous étiez jaloux:
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagemens rempliſſez l'étendue.
De Lucius Céſar la mort eſt ſuſpendue;
Oui, Lucius Céſar contre nous conjuré....

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eſt-il pour nous ſacré?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE, *ſe levant.*

Lui? le père de Julie?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Écoutez, notre intérêt nous lie;
L'hymen étreint ces nœuds: mais ſi vous perſiſtez
A demander le ſang que vous perſécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je ſais trop que notre intelligence
Produira la diſcorde & trompera nos vœux.
Ne précipitons point des tems ſi dangereux.
Voulez-vous m'offenſer?

OCTAVE.

Non: mais je ſuis le maître
D'épargner un proſcrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné:
De tous nos ennemis c'eſt le plus obſtiné.

Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère?
A notre sûreté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstans d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse!... & c'est vous qui m'oseriez blâmer!
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer!

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé, dans les alarmes,
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes;
César en fit autant (14): mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Égypte, amoureux & sévère,
Adorer Cléopâtre, en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je peux vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez: mais, quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, & je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit; j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais, puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;

Je cède, je me rends... J'y souscris... Ma main tremble;
(*Il s'assied & signe.*)
Allez, Tribuns; portez ces malheureux édits.
(*A Antoine, qui s'assied & signe.*)
Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce Tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre
Quel respect à nos loix le Sénat a dû rendre.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un Tribun, Licteurs.

ANTOINE, *au Tribun.*

A-T-ON des Triumvirs accompli les deſſeins ?
Le ſang aſſûre-t-il le repos des humains ?

LE TRIBUN.

Rome tremble & ſe taît au milieu des ſupplices.
Il nous reſte à frapper quelques ſecrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Céſars,
Reſtes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs, cachant leur haîne obſcure,
Font du peuple en ſecret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands ſont tombés;
A la proſcription peu ſe ſont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête ?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
Pour le bien de l'État j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les Dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder;
Trop chéri des Romains ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de ſon père;
Et lorſque par mes ſoins des têtes des proſcrits

Aux murs du capitole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses;
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances:
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,
Alors fuyant de Rome & cherchant les combats,
Il s'avance à Césène, & vers les Pyrénées
Doit aux fils de Caton joindre ses destinées;
Tandis qu'en Orient Cassius & Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé!

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas.
En quelques lieux qu'il soit, la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déja joint au mien;
Votre sœur est ma femme; & ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCÈNE V.

OCTAVE; le Tribun, *éloigné.*

OCTAVE.

QUE feront tous ces nœuds? Nous sommes deux tyrans,
Puissances de la terre, avez-vous des parens?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance,
Et, loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.
(*Au Tribun.*)
Revenez... Quoi! Pompée échappe à ma vengeance!
Quoi! Julie avec lui serait d'intelligence!
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas?

LE TRIBUN.

Son père en est instruit; & l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite?
Quoi! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des proscrits que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère;

Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions!
Quel mélange inoui! Quelle étonnante ivresse
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse!
Quels soucis dévorans viennent me consumer!
Destructeur des humains, t'appartient-il d'aimer?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

OUI, j'ai tout entendu ; le sang & le carnage
Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage.
Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
Garde une cruauté tranquile & réfléchie.
Octave même, Octave, en paraît indigné ;
Il regrettait le sang où son bras s'est baigné ;
Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
D'avoir eu si long-tems Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre & mieux l'assujettir.
Ou peut-être son âme, en secret révoltée,
De sa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour (15).
Mais il a disputé sur le choix des victimes ;

Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remord?
Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.
Octave, que tu crois moins dur & moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce;
Il agit en barbare, & parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur;
Le sphinx est son emblême (16), & nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours, dans sa vertu guerrière,
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir: c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
Rempliſſons sans tarder les ordres qu'ils me donnent;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas, comme à Rome, abhorrés?
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MADAME, espérez tout ; Pompée est à Césène ;
Mille Romains en foule ont devancé ses pas ;
Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette isle barbare il porte la vengeance ;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits ;
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre ;
Que la terre est vengée, & qu'enfin Rome est libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'est répandu ;
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine : un bien si desirable
Est trop prompt & trop grand pour être vraisemblable ;
Mais ces rumeurs, au moins, peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup ; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène,

De son départ au moins la nouvelle est certaine ;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand ; des légions entières
Marchent sur son passage & bordent les frontières.
Pompée est téméraire, & ses rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence est sur-tout nécessaire aux méchans.
Mais souvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond, en agissant, celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales, ou prospères,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires ;
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, & Pompée & César ;
Elle a précipité ces foudres de la guerre ;
De leur sang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de loix, de tyrans & de fers.
Déjà nos Triumvirs éprouvent des revers.
Cassius & Brutus menacent l'Italie.
J'irai chercher Pompée aux sables de Lybie.
Après mes deux affronts indignement soufferts,
Je me consolerais en troublant l'univers.
Rappelons & l'Espagne & la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai persécutée.
Puissé-je dans le sang de ces monstres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie ;
Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :

Mais je mourrai contente en des malheurs si grands,
Si je meurs, comme toi, le fléau des tyrans!
(*A Auside.*)
Avant que de partir, tâchez de vous instruire
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.
(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.*)

SCÈNE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUE vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux;

Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez ; j'entends d'ici ses sanglots & ses cris :
Dans son cœur oppressé rappellez ses esprits.
Conduisez-la vers moi.

SCÈNE IV.

FULVIE, *sur le devant du théâtre ;* JULIE, *au fond, vers un des côtés, soutenue par* ALBINE.

JULIE.

DIEUX vengeurs que j'adore !
Écoutez-moi, voyez pour qui je vous implore.
Secourez un héros, ou faites-moi mourir.

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je ? & dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?
Je promène, en tremblant, ma vue épouvantée.
Où marcher ? ... Quelle main m'offre ici son secours ?
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons ... Ciel ! que vois-je ? en croirai-je ma vue ?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompé-je point ?... N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'eſt l'épouſe cruelle !
Je ſuis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Eſt-ce aux infortunés d'inſpirer quelque effroi ?
Voyez-moi ſans trembler ; je ſuis loin d'être à craindre ;
Vous êtes malheureuſe, & je ſuis plus à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel évènement & quels Dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux déteſtés ?

JULIE.

Je ne ſais où je ſuis : un déluge effroyable,
Qui ſemblait engloutir une terre coupable,
Des tremblemens affreux, des foudres dévorans ;
Dans les flots débordés ont plongé mes ſuivans.
Avec un ſeul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque tems dans cette iſle eſcarpée :
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des ſoldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas.
Celui qui me guidait a ceſſé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah, Julie !

JULIE.

Eh quoi ! vous ſoupirez !

FULVIE.

De vos maux & des miens mes ſens ſont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
Hélas ! où sommes-nous ?

FULVIE.

Dans le séjour du crime ;
Dans cette isle exécrable où trois monstres unis
Ensanglantent le monde & restent impunis.

JULIE.

Quoi ! c'est ici qu'Antoine & le barbare Octave
Ont condamné Pompée & font la terre esclave !

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort.
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux !

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres sont sortis. Leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage opposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé ;
Mes tentes sont ici ; gardez qu'on ne vous voye.
Venez, calmez ce trouble où votre ame se noye.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui !

FULVIE.

Graces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée ?

JULIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit ?

FULVIE.

Est-il en sûreté ? Parlez en assurance :
J'atteste ici les Dieux, & Rome & ma vengeance,
Ma haine pour Octave, & mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée & de vous ;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas ! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté
Pour achever ma mort & trahir ma misère.
Vous voyez où des Dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains, par d'étranges hazards,
Le destin de Pompée & du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée & moi, tout est prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir ?

FULVIE.

J'oserai plus encor : s'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel si longtems inhumain,
Pour nous venger tous trois, l'a conduit par la main.
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez.

JULIE.

Que vous dirai-je ? Errante, poursuivie,

Je fuyais avec lui le fer des assassins,
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins;
Nous allions vers son camp : déjà sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée;
A travers les dangers près de nous renaissans
Il conduisait mes pas incertains & tremblans.
La mort était par-tout: les sanglans satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites:
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où régnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre, en mugissant, s'entr'ouvre sous nos pas.
Ce séjour, en effet, est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien! est-il encore en cette isle terrible?
S'il ose se montrer, sa perte est infaillible;
Il est mort.

JULIE.

Je le sais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel secret asyle a-t-il pu se cacher?

JULIE.

Ah! Madame....

FULVIE.

Achevez; c'est trop de défiance;
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien.... Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage,
Pour ſortir avec moi de cette iſle ſauvage;
Et, ne le voyant plus dans ces rochers déſerts,
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.
Je mourais, quand le ciel, une fois favorable,
M'a préſenté par vous une main ſecourable.

SCÈNE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un Tribun.

LE TRIBUN.

MADAME, une étrangère eſt ici près de vous.
De leur autorité les Triumvirs jaloux
De l'iſle à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteſte la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE, *à Julie.*

Gardez-vous d'obéïr à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainſi l'honneur de mes ancêtres ?
Soldats des Triumvirs, allez dire à vos maîtres ;
Que Julie, entraînée en ce ſéjour affreux,
Attend, pour en ſortir, des ſecours généreux ;
Que par-tout je ſuis libre, & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de reſpect au ſang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon ſexe, à l'hoſpitalité,
Aux droits des nations & de l'Humanité.
Conduiſez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'eſt point démentie ;
Elle augmente la mienne ; & ce n'eſt pas en vain
Que le ſort vous conduit ſur ce bord inhumain.
Puiſſé-je en mes deſſeins ne m'être point trompée !

JULIE.

O Dieux ! prenez ma vie, & veillez ſur Pompée !
Dieux ! ſi vous me livrez à mes perſécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS POMPÉE, *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand-homme !
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
O Dieux, qui des méchans suivez les étendarts,
D'où vient que l'Univers est fait pour les Césars !
J'ai vû périr Caton (17) leur juge & votre image.
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage (18).
Cicéron, tu n'es plus (19), & ta tête & tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas & celui des Septimes,
D'un vil Roi de l'Égypte instrumens criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels (20).
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.

Des brigands réunis que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias (21),
Qui commande le meurtre & qui fuit les combats,
Dans leur tranquile rage ordonnent de ma vie:
Octave est maître enfin du monde & de Julie.
De Julie! Ah! tyran, ce dernier coup du sort
Atterre mon esprit luttant contre la mort.
Déteſtable rival, usurpateur infâme,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme;
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux!
Tu règnes, & je meurs, & je te laisse heureux!
Et tes flatteurs tremblans sur un tas de victimes,
Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes!
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi?

SCÈNE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, *l'épée à la main.*

APPROCHE, & puisse Octave expirer avec toi!

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu sers un tyran!

AUFIDE.

Je l'abjure, & j'espère
N'être pas inutile, en ce séjour affreux,

Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piége nouveau que tend la tyrannie ?
A son barbare époux viens-tu pour me livrer ?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands Dieux ! est-elle ici connue ?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jetter la vue.
(*Il lui donne des tablettes.*)

POMPÉE.

Julie ! ô ciel ! Julie ! est-il bien vrai ?

AUFIDE.

Lisez.

POMPÉE.

O fortune ! ô mes yeux ! êtes-vous abusés ?
Retour inattendu de mes destins prospères !
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.
(*Il lit.*)
« Le sort paraît changer, & Fulvie est pour nous ;
» Écoutez ce Romain, conservez mon époux ».
Qui que tu sois, pardonne : à toi je me confie ;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi ! Fulvie a pris soin de son sort & du mien !
Qui l'y peut engager ? Quel intérêt ?

AUFIDE.

Le sien.
D'Antoine abandonnée avec ignominie,

Elle eſt des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas ſa haîne & ſes deſſeins
A dérober vos jours au fer des aſſaſſins;
Il n'eſt point de péril que ſon courroux ne brave;
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave;
Élevé dans l'Aſie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ſes aſſaſſinats;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être;
Ses yeux qu'il eut baiſſés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un ſoldat a du moins la vertu.
Il eſt vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira ſous un traître,
Nous fûmes ennemis ſans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, & que ma main,
Au bord de mon tombeau, ſe plonge dans ſon ſein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, & ſachez qu'elle eſt prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illuſtre père ils ſervaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux deſſeins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, & même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide!

e pourrais des Romains immoler l'homicide !
)ctave périrait !

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCÈNE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

QUE faites-vous ? Où portez-vous vos pas ?
On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
Put jetter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre père, en Égypte aux assassins livré,
D'ennemis plus sanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste & cruelle;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'observe, on l'épie, & tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers & ces cavernes sombres,
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent, avec la mort, de ce fatal séjour.
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux!
O vous, ainſi que Rome, objet de tous mes vœux!
Laiſſez-moi m'oppoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions,
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.
Les Dieux nous ont conduits dans ces ſanglans déſerts.
Marchons aux ſeuls ſentiers que ces Dieux m'ont ouverts

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu, c'eſt fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux Tribuns, aux ſoldats ce paſſage eſt ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des Dieux, au nom de votre père,
Dont le malheur vous ſuit, & qui ne s'eſt perdu
Que par ſa confiance & ſon trop de vertu;
Ayez quelque pitié d'une épouſe alarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée?
Trois monſtres tout-puiſſans ont détruit les Romains;
Vous êtes ſeul ici contre mille aſſaſſins....
Ils viennent; c'en eſt fait, & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laiſſez-vous conduire: on peut vous reconnaître,

Le tems presse, venez; vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit!

SCÈNE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *sur le devant*; OCTAVE, Licteurs, *au fond.*

OCTAVE.

JE prétends vous parler; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE, *à Aufide.*

Demeurez. Je le veux... Vous, quel est ce Romain? Est-il de votre suite?

JULIE.

Ah! je succombe enfin.

AUFIDE.

C'est un de mes soldats, dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage:
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, *à Pompée.*

Parle, que fait Pompée? Où Pompée a-t-il fui?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave; il vous cherche, & peut-être

Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu sais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCÈNE V.

Les personnages précédens, un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

VOus êtes obéi ; grace à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène ;
Les rebelles, bientôt entourés & surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE, *à part.*

Je perds tous mes amis!

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber sans doute
Aux piéges que nos mains ont tendus sur sa route.
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.
Vous, Aufide, en tout tems j'éprouvai votre zèle.
Je sais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle,
Allez: si ce soldat peut servir aujourd'hui,
Souvenez-vous sur-tout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE, *à Aufide.*

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez!

SCÈNE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, *arrêtant Julie.*

JE vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette isle a droit de me surprendre;
Mais cessez de me craindre, & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains & Rome vous attendent.
Ce nom que vous portez & leurs vœux vous demandent;
Je dois vous y conduire; & le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles tems,
Pourquoi dans Rome encore il est des habitans.
La ruine, la mort, de tous côtés s'annonce;

Mon père était proscrit ; & voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui ; ses jours sont assurés ;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos loix & votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire !

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout est oublié.
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin, près de moi, qui vous a pu conduire ?

JULIE.

La colère des Dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces Dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-Dieux
Que le monde, à genoux, révère en vos ayeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils !... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choisi ? quel est ton successeur ?
César vous a laissé son pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage.

S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le sien.
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'Empire.
Il savait pardonner, & vous savez proscrire.
Prodigue de bienfaits, & vous d'assassinats,
Vous n'êtes point son fils; je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi: Julie, il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi! vous me donneriez un rayon d'espérance!

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui? moi!

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,
Et qui de ma clémence est la cause & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage!
Hélas! si tant de sang, de supplices, de morts,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords,
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;

N'en aviliſſez pas le caractère auguſte.
Eſt-ce à vos paſſions à vous rendre plus juſte?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus inſultans.
Un rival criminel, une race ennemie...

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous ſavez trop, Julie,
Quel eſt depuis long-tems l'objet de mon courroux?
Et Pompée...

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous!
Pompée eſt loin de moi: qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs; qui me le dit? vous-même.
Pompée eſt loin de vous, & vous le regrettez!
Vous penſez m'adoucir, lorſque vous m'inſultez;
Lorſque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du ſein de vos parens vous entraîne à ſa ſuite.

JULIE

Ainſi vous ajoûtez l'opprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'eſt pas à vous à m'enſeigner les mœurs.
Je ne ſuis point réduite à tant d'ignominie;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens & mes Dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître;

Mon père l'ordonnait ; vous le savez peut-être.
C'est vous que je fuyais ; mes funestes destins,
Quand je vous évitais, m'ont remise en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre asservie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout sur Rome, & rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainsi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, & vous pourrez apprendre
Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre ;
Que c'est à moi sut-tout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend ; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime ;
Qui du monde calmé veut mériter l'estime !
Voilà ce règne heureux de paix & de douceur !
Il fut un meurtrier, il devient ravisseur !

OCTAVE.

Il est juste envers vous : mais, quoi qu'il en puisse être ;
Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival,
Encouragé par vous, cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On sait si je me venge ; il y va de sa tête ;
C'est un nouveau proscrit que je dois condamner ;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteste ici Rome & son divin Génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, & dont vous n'êtes pas,

Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que, dans Rome, ont commis vos fureurs
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes, en tout tems,
Ont servi, dans nos murs, à punir les tyrans.
Les Rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

OCTAVE, *seul.*

QUE d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï; j'en fais l'expérience.
Je suis puni déjà de ma toute-puissance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, & tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la postérité.
Être à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, & l'être avec justice!

Entendre cet arrêt qui fait ſeul ton ſupplice !
Le peux-tu ſupporter ce tourment douloureux
D'un eſprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, & fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à ſe tromper & qui ſe hait lui-même ?
Faut-il donc que l'amour ajoûte à mes fureurs ?
Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge.
L'ambition ſuccède avec toute ſa rage.
Par quel nouveau torrent je me laiſſe emporter !
Que d'ennemis à vaincre ! & comment les dompter ?
Mânes du grand Céſar ! ô mon maître ! ô mon père !
Que Brutus immola, mais que Brutus révère ;
Héros terrible & doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laiſſé l'Empire à ta valeur ſoumis.
La moitié de ce faix accable ma jeuneſſe ;
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleſſe ;
Et je ſens dans mon cœur de remords combattu,
Que je n'oſe avec toi diſputer de vertu.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUAND, sous vos pavillons de sa crainte occupée,
nvoquant en secret l'Ombre du grand Pompée,
es sanglots à la bouche & la mort dans les yeux,
ulie appelle en vain les enfers & les Dieux,
/ous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle!

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux Dieux; je vais agir pour elle;
'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
)e cette isle avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive.
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur.
'y reste encore un jour, & c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'eſpérez-vous d'un jour ?

FULVIE.

La mort ; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh ! peut-on ſe venger de la toute-puiſſance ?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs
D'un ſexe infortuné les armes ſont les pleurs.
Le puiſſant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écraſant, de ſa débile audace.

FULVIE.

Déſormais à Fulvie ils n'inſulteront plus.
Ils ne ſe joueront pas de mes pleurs ſuperflus.
Je ſais que ces brigands affamés de rapine,
En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.
Prodigues raviſſeurs & bas intéreſſés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laiſſés.
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut ſe changer encore en un trop juſte deuil ;
Et tout uſurpateur eſt près de ſon cercueuil.
J'ai pris le ſeul parti qui reſte à ma fortune.
De Pompée & de moi la querelle eſt commune.
Je l'attends ; il ſuffit.

ALBINE.

Il eſt ſeul, ſans ſecours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hasardez ses jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie.
Soutiens son désespoir & sa force affaiblie;
Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin;
Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante & m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts, unissez nos fureurs!

SCÈNE II.

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Êtes-vous affermi?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit: frappez.

Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde;
Ils partent triomphans: & cette nuit profonde
Est le tems, le seul tems, où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens?

POMPÉE.

Non: mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne peux immoler qu'un de mes ennemis,
Octave est le plus grand; c'est lui que je choisis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle annoblit ma cause.
De cet indigne sang, c'est peu que je dispose;
C'est peu de me venger; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril, & sans savoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
Et le sang innocent qui s'élève & qui crie;
Vous servez l'univers.

POMPÉE.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César: il fut clément & brave,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave!
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas,
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras!
Le sort en est jetté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans un camp homicide,
Qu'on l'appelle... Déjà (*a*) les feux sont presque éteints,
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

SCÈNE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE, *à Aufide.*

APPROCHEZ : que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,
Lorsque les murs de Rome, au carnage livrés,
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles & les mères
Sur les corps étendus des enfans & des pères.
Le sang ruisselle à Rome ; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi ! Mort, punis ses forfaits !
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées ?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès.

(*a*) On voit dans l'éloignement des restes de feux faiblement allumés autour des tentes, & le théâtre représente une nuit.

Le pavillon d'Antoine eſt auprès du rivage ;
Paſſez, & dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
Où du clément Céſar eſt le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe ſanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne ſa tente.
Des plaiſirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le ſein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle eſclave ?

FULVIE.

Il vous attend ; marchez juſques au lit d'Octave.

POMPÉE, *à Fulvie.*

Je laiſſe entre vos mains, dans ce cruel ſéjour,
L'objet, le ſeul objet pour qui j'aimais le jour ;
Le ſeul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le ſang des vrais Céſars. Ayez ſoin de ſon ſort,
Enſeignez à ſon cœur à ſupporter ma mort.
Qu'elle enviſage moins ma perte que ma gloire,
Que, mort pour la venger, je vive en ſa mémoire ;
C'eſt tout ce que je veux. Mais, en portant mes coups,
Je vous laiſſe expoſée, & je frémis pour vous.
Antoine eſt en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger ſur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui ? lui ! qui ? ce mortel ſans pudeur & ſans foi,
Cet oppreſſeur de Rome, & du monde & de moi !

Lui qui m'ose exiler ! Quoi ! dans mon entreprise,
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, & souffrir le trépas?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes:
C'est l'école du meurtre, & j'ai dû m'y former.
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
Leur loi devient la mienne; il faut que je la suive.
Il faut qu'Antoine meure, & non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui?

FULVIE.

Par ma main.

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein?

FULVIE.

Osez-vous en douter? Le destin nous rassemble;
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.
Que le Triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux: le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les Dieux l'ont remplie;
Et Pompée, aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres.
Ils ont trahi Lépide (22); ils pourront aujourd'hui

Vendre au fils de Pompée un mercénaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, & du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas (2)
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste;
Mais il peut réussir. Brutus & Cassius
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus (24);
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat:
Ils vivent cependant, ils partagent l'État;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivons de près; il en est tems, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!

(*Il sort avec Aufide.*)

SCÈNE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

IL m'échappe, il me fuit; ô ciel! m'a-t-il trompée?
Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage!
S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'est; mais il gémit: vous haïssez, & j'aime.
Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même.
Que fait-il?

FULVIE.

Il vous sert... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux (*a*).
Sommeil, sommeil de mort! favorise ma rage!

(*a*) Les flambeaux qui éclairent les tentes, s'éteignent.

JULIE.

Où courez-vous ?

FULVIE.

Restez ; j'ai pitié de votre âge ;
De vos tristes amours, & de tant de douleurs.
Gémissez, s'il le faut ; laissez-moi mes fureurs.

SCÈNE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

QUE veut-elle me dire ? & qu'est-ce qu'on prépare ?
Séjour de meurtriers, isle affreuse & barbare,
Je l'avais bien prévu, tu seras mon tombeau.
Albine, instruisez-moi de mon malheur nouveau:
Pompée est-il connu ? voit-il sa dernière heure ?
N'est-il plus d'espérance ? est-il tems que je meure ?
Je suis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit ;
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :
Elle suit les conseils d'une aveugle colère,
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver.
Elle expose Pompée, au-lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue ; &, quand ma destinée,

Dans cet orage affreux, m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdue, Albine, & ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,
Sera digne, du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, & tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue;
Il a craint ma faiblesse; il m'a trop mal connue;
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCÈNE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux! Pompée!

POMPÉE.

Il est mort; c'en est fait.

JULIE.

Qui?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome ! ô ma patrie !
Octave eſt mort par vous !

POMPÉE.

Oui, je vous ai ſervie.
De la terre & de vous j'ai puni l'oppreſſeur.

JULIE.

O ſuccès inouï ! trop heureuſe fureur !

POMPÉE.

Ses gardes aſſoupis dans leur infâme ivreſſe,
Laiſſaient un accès libre à ma main vengereſſe.
Un de ſes favoris, un de ſes aſſaſſins,
Un miniſtre odieux de ſes affreux deſſeins,
Seul auprès du tyran repoſait dans ſa tente ;
J'entre ; un Dieu me conduit ; une idée effrayante
De la mort que j'apporte, un ſonge avant-coureur,
Dans ſon profond ſommeil excitant ſa terreur,
De ſes proſcriptions lui préſentait l'image.
Quelques ſons mal formés de *ſang* & de *carnage*
S'échappaient de ſa bouche, & ſon perfide cœur
Juſques dans le repos déployait ſa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée ;*
Dans ſon cœur, à ce nom, j'ai plongé cette épée ;
Mon rival a paſſé du ſommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'aſſaſſinats.
Il aurait dû périr par un ſupplice inſigne.
Je ſais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un Céſar au milieu des combats ;
Mais un Céſar tyran ne le méritait pas.
Le ſilence & la mort ont ſervi ma retraite.

JULIE.

Je goûte, en frémissant, une joie inquiette.
L'effroi qui me saisit, corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir, du moins, de cette isle exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il reste encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les Dieux vous font justice;
Et je mourrai, du moins, heureux dans mes malheurs,
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus tems d'écouter nos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCÈNE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

TOUT ſerait-il perdu ? L'eſclave de Fulvie ;
Saiſi par les ſoldats eſt déjà dans les fers.
De Céſar dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on eſt armé. Le reſte je l'ignore.
J'ai des ſoldats. Allons.

JULIE, *à Aufide.*

Ah ! c'eſt toi que j'implore ;
C'eſt toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds, du moins, de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à ſupporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas eſt ouverte ;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du ſort ;
Confondez vos tyrans encore après ma mort.
Conſervez pour eux tous une haine éternelle ;
C'eſt ainſi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi, digne de vivre & mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui ſont à vous.
Le lâche fuit en vain ; la mort vole à ſa ſuite ;
C'eſt en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, FULVIE; Gardes, *dans le fond.*

JULIE.

VOus me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre!
Voilà donc nos succès!

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre;
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours affreux;
Vivez, si vous l'osez: je déteste la vie;
Ma main n'a pu suffire à mon âme hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger,
sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée, en s'approchant de ce perfide Octave (25);
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde,

Mon bras était levé, lorſque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout ſanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe inſolente
Me conduit, en ces lieux, captive auprès de vous.
Fléchiſſez vos tyrans; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiſſe le jour, ou bien qu'on me puniſſe;
Ma vengeance eſt perdue, & voilà mon ſupplice.
Ciel! ſi tu veux encor prolonger mes deſtins,
Que ce ſoit ſeulement pour mieux armer mes mains;
Pour mieux ſervir ma haine & ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas! avez-vous ſu ce que devient Pompée?
Eſt-il vivant ou mort en ces déſerts ſanglans?
Auſide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros, tant proſcrit, que la terre abandonne?

FULVIE.

Je n'oſe m'en flatter: mais aucun ne ſoupçonne
Que Pompée, en effet, ſoit errant ſur ces bords.
Vers Céſène aujourd'hui tous ſes amis ſont morts;
Le bruit de ſon trépas commence à ſe répandre.
Les tyrans ſont trompés; & vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut ſervir encore à le ſauver.
C'eſt un ſoin que mes mains n'ont pu ſe réſerver.
Vous êtes libre, au moins; ſon ſalut vous regarde:
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde.
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCÈNE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

TRIBUNS, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ſes complots la trame criminelle;
Qu'on l'obſerve : & ſur-tout que nous ſoyons inſtruits
Des complices ſecrets par ſon ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; & ces noms mépriſables
Sont faits pour vos ſuivans, ſont faits pour vos ſemblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui, formés pour ſervir,
Se ſont déshonorés juſqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace,
La voici : vous deviez connaître mon audace.
L'art des proſcriptions, que j'apprenais ſous vous,
M'enſeignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pu ſur vous deux aſſouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous ſeuls & de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis,
Ils vont vous diviſer, comme ils vous ont unis.
Il n'eſt point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous déteſtant tous deux, du monde déteſtés,

Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrâsés, & bourreaux & victimes;
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, passant du carnage aux bras de la molesse,
Du meurtre & du plaisir goûtez en paix l'ivresse;
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir,
Pour avoir seulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène; allez.

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE, *à Octave.*

AH! souffrez que Julie,
Loin de ses oppresseurs, accompagne Fulvie.
Mon bras n'est point armé, je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma misère, & nos Dieux & nos loix:
Vous les mépriseż tous; mais si César encore,
Ce nom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis à quelque autorité,
Osez-vous à son sang ravir la liberté?
Pensait-il qu'en ces lieux, sa nièce fugitive,
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Penſait-il que Julie, avec tant de fureur,
Du ſang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre âme encore aſſez hardie
Pour oſer partager les crimes de Fulvie.
Mais, ſans vous imputer ſes forfaits inſenſés,
L'amante de Pompée eſt criminelle aſſez.

JULIE.

Oui, je l'aime, Céſar, & vous l'avez dû croire:
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céſar tout-puiſſant, à Céſar couronné.
Caton, contre les Dieux, prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils: cette mort m'eſt plus chère;
Que ne l'eſt à vos yeux tout le ſang des proſcrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui diſputez pas ſa noble récompenſe;
Céſar, contentez-vous de la toute-puiſſance.
Il honora dans Rome, & ſur-tout aux combats,
Un nom dont il eſt digne, & qu'il n'uſurpe pas;
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourſuivre.

OCTAVE.

Oui, Céſar eſt jaloux, comme il eſt irrité.
Je crois valoir Pompée, & j'en ſuis peu flatté.
Et vous... Mais nous allons approfondir le crime.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un Tribun, Gardes.

ANTOINE.

EH bien? qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel eſt ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappé le tonnerre:
Du ſang de nos ſoldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un ſecret confident,
A côté de ce traître eſt mort en combattant.
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ſes bleſſures.
Nos ſoins multipliés, dans ces roches obſcures,
Ont du ſang qu'il perdait arrêté les torrens,
Et rappelé la vie en ſes membres ſanglans.
On a beſoin qu'il vive, & que, dans les ſupplices,
Il vous inſtruiſe, au moins, du nom de ſes complices.

ANTOINE.

C'eſt quelqu'un des proſcrits, qui, frappant au hazard,
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choiſir dans une foule obſcure.
Caſca fit à Céſar la première bleſſure (2).
Je reconnais Fulvie & ſes vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en eſt pas beſoin; ſa fureur intrépide
De ce grand attentat ſe fait encore honneur;
Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâliſſez, Julie !

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez !

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens ; POMPÉE, *blessé & soutenu ;* Gardes.

OCTAVE.

QUEL es-tu, misérable ?
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager ?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, & m'ose interroger ?

LE TRIBUN.

Réponds au Triumvir.

POMPÉE.

Eh bien ! ce nom funeste,
Eh bien ! ce titre affreux que la terre déteste,
Devaient t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui sont-ils ?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance !

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne, ainsi que sa vaillance,
Qu'es-tu donc ?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin, la nôtre est sûre!

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, Triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola, comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente;
Elle est prête à tomber dans le brâsier vengeur,
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui, le soldat d'Aufide! A ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, & sur-tout au courage
Que ce Romain déploye à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite,
Au pied de l'Apennin, brave encor ma poursuite,
(*A Julie.*)
Je croirais... Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, Seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé: le Romain qui te brave,

Qui vengeait sa patrie & d'Antoine & d'Octave,
Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée, en ces lieux, je t'ai promis la tête:
Frappez, Maîtres du monde; elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse!

OCTAVE.

O destins!

JULIE.

O pur sang des héros!

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux;
Je cède à des tyrans, ainsi que ce grand-homme;
Et je meurs, comme lui, le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content? Tu tiens entre tes mains,
Et Julie, & Pompée, & le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir,
Qui serait inutile & le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau,
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie;
Mais commence par moi, commence par Julie:
Tandis que je vivrai, tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.

Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître ;
Tyran, tu vois sa femme ; elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus, fléchit-on mon courroux ?
Il n'est que plus coupable, en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos loix demandent.

ANTOINE.

Son supplice : il le faut ; nos légions l'attendent.
Je ne balance point. César a pardonné :
Mais César, bienfaisant, est mort assassiné.
Les intérêts, les tems, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-tems, & j'honorai son père :
Il s'arma noblement pour le Sénat Romain.
Je ne connais son fils que pour un assassin.

POMPÉE.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats.
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits ; & je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, & méritait la mort.
Par le droit des brigands, arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser, vous ! Dans votre insolence,
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur, elle nous justifie ;
Assurez notre empire, assurez votre vie.

JULIE.

Barbares!

OCTAVE.

Je connais son courage effréné;
Et Julie, en l'aimant, l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort, depuis long-tems, fut par nous préparée;
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait; c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre?

ANTOINE.

Prononcez; j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre;
A le subir.

OCTAVE, *après un long silence.*

Je suis le maître de son sort;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort.
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre.
C'est à moi d'en donner... Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi: j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre & les proscriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne...

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non : je veux vous apprendre à vaincre la vengeance;
L'amour eſt plus terrible, a plus de violence.
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encore, & je veux le dompter.
Commençons l'un & l'autre un empire plus juſte.
Que l'on oublie Octave, & qu'on chériſſe Auguſte (28).
Soyez jaloux de moi : mais pour mieux effacer
Juſqu'aux traces du ſang qu'il nous fallut verſer,
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux reſtes
Des proſcrits échappés à nos ordres funeſtes :
Par les cris des humains, laiſſons-nous déſarmer;
Et puiſſe Rome un jour apprendre à nous aimer (29) !

(*A Julie.*)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie.
Il n'aurait rien reçu, s'il vivait ſans Julie.

(*A Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou ſubis nos loix;
Sans te craindre ou t'aimer, je t'en laiſſe le choix.
Soutenons, à l'envi, les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adverſaires.
Si du peuple Romain tu te crois le vengeur,
Ne ſois mon ennemi que dans les champs d'honneur;
Loin du Triumvirat, va chercher un refuge.
Je prends, entre nous deux, la victoire pour juge.
Ne verſons plus de ſang qu'au milieu des hazards;
Je m'en remets aux Dieux, ils ſont pour les Céſars.

JULIE.

Octave, eſt-ce bien vous ? Eſt-il vrai ?

POMPÉE.

Tu m'étonnes !
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes :
Rome, l'État, mon nom nous rendent ennemis ;
La haîne qu'entre nous nos pères ont transmis,
Est par eux commandée, & comme eux immortelle
Rome, par toi soumise, à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits, mais pour la délivrer :
Va, je la dois servir : mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES.

(1)

En cette iſle funeſte.

CETTE iſle, où les Triumvirs commencèrent les proſcriptions, eſt dans la rivière Rèno, auprès de Bononia, que nous nommons *Bologne*. Elle n'eſt pas ſi grande qu'elle ſemble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très-bien ſuppoſer, ſur-tout en poéſie, que l'iſle & la rivière étaient plus conſidérables autrefois qu'aujourd'hui; & ſur-tout ce tremblement de terre, dont il eſt parlé dans Pline, peut avoir diminué l'un & l'autre. Il y a dans l'hiſtoire pluſieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans & par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce tems-là même que la nouvelle ville d'Épidaure, ſur le golfe Adriatique, fut renverſée de fond en comble, & le cours de la rivière ſur laquelle elle était ſituée fut changé & très-diminué.

(2)

Il épouſe Octavie.

Il eſt bon d'obſerver qu'Antoine n'épouſa Octavie que long-tems après; mais c'eſt aſſez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie: mais il fut ſur le point de la répudier, quand il fut amoureux de Cléopâtre; & elle mourut de chagrin & de colère.

(3)

Octave vous aima.

Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, & qu'il ne la trouva pas assez belle ; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

Quòd f... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti f...
Aut f... aut pugnemus, ait : quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula, signa canunt.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie ; ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. Octave & Fulvie étaient également ennemis des mœurs, & prouvent l'un & l'autre la dépravation de ces tems exécrables ; & cependant Auguste affecta depuis des mœurs sévères.

(4)

Passer Antoine même en ses emportemens.

Il est très-vrai qu'Auguste fut long-tems livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus Pompée, dont nous parlerons, lui reprocha des faiblesses infâmes, *effeminatum infectatus est.* Antoine, avant le Triumvirat, déclara que César, grand-oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs, *adoptionem avunculi stupro meritum.* Lucius lui

fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait pouſſé la baſſeſſe juſques à vendre ſon corps à Hirtius pour une ſomme très-conſidérable. Son imprudence alla depuis juſqu'à arracher une femme conſulaire à ſon mari au milieu d'un ſouper ; il paſſa quelque tems avec elle dans un cabinet voiſin, & la ramena enſuite à table, ſans que lui, ni elle, ni ſon mari en rougiſſent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguſte conçue en ces mots : *Ita valeas, ut, hanc epiſtolam cùm leges, non inieris Teſtullam, aut Terentillam, aut Ruſſilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi, & in quam arrigas?* On n'oſe traduire cette lettre licencieuſe.

Rien n'eſt plus connu que ce ſcandaleux feſtin de cinq compagnons de ſes plaiſirs, avec ſix principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en Dieux & en Déeſſes, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le déſigna publiquement ſur le théâtre par ce fameux vers :

Videſne ut cynœdus orbem digito temperet?

Preſque tous les auteurs Latins qui ont parlé d'Ovide, prétendent qu'Auguſte n'eut l'inſolence d'exiler ce Chevalier Romain, qui était beaucoup plus honnête-homme que lui, que parce qu'il avait été ſurpris par lui dans un inceſte avec ſa propre fille Julia, & qu'il ne relégua même ſa fille que par jalouſie. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que Caligula publiait hautement que ſa mère était née de l'inceſte d'Auguſte & de Julie ; c'eſt ce que dit Suétone dans la vie de Caligula. On ſait qu'Auguſte avait répudié la mère

de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle, & il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère, autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait :

Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Appulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane Cithéris qu'il caressait publiquement en insultant au peuple Romain. Cicéron lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples, avec une baladine nommée *Hippias*, & des farceurs. C'était un soldat grossier, qui jamais, dans ses débauches, n'avait eu de respect pour les bienséances. Il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie & aux plus infâmes excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité dans les Philippiques de Cicéron. *Sed jam stupra & flagitia omittam, sunt quædam quæ honestè non possum dicere*, &c. Phil. 2. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'Antoine a osé faire ; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des loix contre les Gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces loix ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, & qu'il faut souvent ignorer. Antoine & Octave, le grand César & Sylla furent atteints de ce vice : mais on ne le reprocha jamais aux Scipions, aux Métellus, aux Catons, aux Brutus, aux Cicérons ; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits, qui ont mis de pareils monstres

au rang des grands-hommes ; & il faut avouer que Virgile & Horace ont montré plus de baſſeſſe dans les éloges prodigués à Auguſte, qu'ils n'ont déployé de goût & de génie dans ces triſtes monumens de la plus lâche ſervitude.

Il eſt difficile de n'être pas ſaiſi d'indignation, en liſant à la tête des Géorgiques, qu'Auguſte eſt un des plus grands Dieux, & qu'on ne ſait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs, ou s'il ſera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

An Deus immenſi venias maris, ac tua nautæ
Numina ſola colant, tibi ſerviat ultima Thule.

L'Arioſte parle bien plus ſenſément, comme auſſi avec plus de grâce, quand il dit dans ſon admirable trente-cinquième chant :

Non fu ſi ſanto ne benigno Auguſto,
Come la tromba di Virgilio ſuona ;
L'aver avuto in poëſia buon guſto,
La proſcriptione iniqua gli perdona, &c.

Tacite fait aiſément comprendre comment le peuple Romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile & heureux, & comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'eſclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la République.

(5)

Mes deux tyrans en ſecret ſe déteſtent.

Non-ſeulement Octave & Antoine ſe haïſſaient & ſe craignaient l'un & l'autre ; non-ſeulement ils s'é-

taient déjà fait la guerre auprès de Modène : mais Octave avait voulu assassiner Antoine ; & , quand ils conférèrent ensemble dans l'isle du Réno , ils commencèrent par se fouiller réciproquement , se soupçonnant également l'un & l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis , soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers!

Le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une République bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, & ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient ; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose, & nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers tems de l'empire d'Auguste sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs & la paix. Il régna avec gloire : mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon Prince. Quand le Sénat complimentait les Empereurs à leur avènement, que leur souhaitait-il ? D'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto, melior Trajano.* L'opinion de l'Empire Romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi,

d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines & de ses cruautés ? *Clementiam non voco*, dit Sénèque, *lassam crudelitatem.*

(6)

Lucius César a des amis secrets.

Ce Lucius César avait épousé un tante d'Antoine, & Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme, qui s'appellait *Julie*. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom ; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre & les privilèges de la poésie, à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que, si cette Julie était aussi connue qu'Antoine & Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(7)

L'infâme avarice, &c.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnoie. Mais il est très-probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron & des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux-cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois-cents Sénateurs de proscrits, deux mille Chevaliers, plus de cent négociants, tous

pères de famille. Mais les vengeances particulières, & la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les Triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina, en vertu d'un édit: & qui osait donner cet édit? Trois citoyens, qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des Triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes & sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité, dont ces prétendus vengeurs de la mort de César, ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine & dans Octave, ce fut la rapine & la déprédation qu'ils exercèrent l'un & l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entr'eux.

Antoine dépouilla l'Orient, & Auguste força les Romains & tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens Romains, depuis le triomphe de Paul-Émile jusqu'à la mort de César, n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés & pillés, lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue & de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César, son père, n'en avait point usé ainsi; & même, quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille Gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si

lorsque les Bourguignons, & après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis & les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, & qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin, ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares & de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations Romaines sont du tems où les arts étaient perfectionnés en Italie, & que les brigandages des Francs & des Bourguignons sont d'un tems où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale, qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrèce, dans Memmius, & dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde & abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave & leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du tems de la ligue les Montagne, les Charron, les de Thou, les l'Hôpital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(8)

Mon génie était né pour les guerres civiles.

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste & contre Auguste. Elle fut l'ennemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces tems funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(9)

Lépide, eſt un fantôme....

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proſcrivit juſqu'a ſon propre frère, pour s'attirer l'affection de ſes deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de ſe démettre de ſa place de Triumvir après la bataille de Philippes : il demeura Pontife, comme l'auteur le dit, mais ſans crédit & ſans honneurs. Octave & lui moururent paiſibles ; l'un tout-puiſſant, l'autre oublié.

(10)

L'Orient eſt à vous.

Ce ne fut point ainſi que fut fait le partage dans l'iſle du Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'Octave ſe réſerva l'Italie ; & ce nouveau partage même fut la ſource de tous les malheurs d'Antoine & de la proſpérité d'Auguſte. Mais n'eſt-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquilement tout ce que poſſèdent aujourd'hui le Sultan des Turcs, l'Empereur de Maroc, la Maiſon d'Autriche, les Rois de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Naples, de Sardaigne, les Républiques de Veniſe, de Suiſſe & de Hollande ? Et ce qui eſt encore plus ſingulier, c'eſt que cette vaſte domination fut le fruit de ſept-cents ans de victoires conſécutives, depuis Romulus juſqu'à Céſar.

(11)

Et je n'ai que des Rois.

On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium, l y eut un jour quatorze Rois dans l'anti-chambre l'Antoine ; mais ces Rois ne valaient ni les légions Romaines, ni même le seul Aggrippa qui gagna la ataille, & qui fit triompher le peu courageux Auuſte de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie faiit peu de cas des Rois qui le ſervaient ; il fit fouetter le oi de Judée Antigone ; après quoi ce petit Monarque ut mis en croix. Le prétendu Royaume d'Antigone ſe ornait au territoire pierreux de Jéruſalem & à la Galiée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopâtre, ui jouiſſait de la terre promiſe. Il dépouillait ſouvent n Roi d'une Province pour en gratifier un favori. Il ſt bon de faire attention à tant d'inſolence d'un côté, t à tant d'abrutiſſement de l'autre.

(12)

Craignez-vous un augure ?

Auguſte feignit toujours d'être ſuperſtitieux ; & eut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de uétone, la faibleſſe de croire qu'un poiſſon qui ſauit hors de la mer ſur le rivage d'Actium, lui préſaeait le gain de la bataille. Ayant enſuite rencontré n ânier, il lui demanda le nom de ſon âne ; l'ânier ui répondit qu'il s'appellait *Vainqueur*. Octave ne outa plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit aire des ſtatues d'airain de l'ânier, de l'âne & du poiſon ; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui eaucoup d'autres petiteſſes, qui, en contraſtant avec

tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant mépriſable, mais qui devint habile : & c'eſt à lui qu'on a dreſſé des autels de ſon vivant !

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers !

(13)

Sacrifier Pompée.

Ce Sextus Pompéius, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent & téméraire. Il ſe fit une réputation immortelle dans le tems des proſcriptions ; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui ſauveraient les proſcrits, le double de ce que les Triumvirs promettaient aux aſſaſſins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cnéius avait été tué en Eſpagne à la bataille de Munda. Ainſi toute cette famille ſi chère aux Romains, & qui combattait pour les loix, périt malheureuſement ; & Auguſte, ſi long-tems ennemi de toutes les loix, mourut dans la vieilleſſe la plus honorée.

(14)

Céſar en fit autant.

Cela eſt inconteſtable, & je crois qu'on peut remarquer que preſque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, ſi l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celles dans laquelle Cromwel ſe ſignala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maiſons de Bourgogne & d'Orléans, ceux de la Roſe-Blanche & ceux de la Roſe-Rouge, s'abandonnèrent aux plaiſirs

plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; & les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les Mémoires du Cardinal de Retz. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, & bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le Duc de Borgia, fils du Pape Alexandre VI, en usait ainsi dans le tems qu'il assassinait tous les Seigneurs de la Romagne; & le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, & les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(15)

Vers l'humaine équité quelque faible retour.

Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car, après la bataille d'Actium, il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César & de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour Roi d'Égypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; & , dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce Sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez

grand pour pardonner à presque tous ses ennemis mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à u seul. Je doute fort de sa prétendue clémence enver Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cett aventure. Suétone, qui parle de toutes les conspira tions faites contre Auguste, n'aurait pas manqué d parler de la plus célèbre. La singularité d'un Consula donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie n'aurait pas échappé à tous les historiens contempo rains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, & ce morceau de Sénèque ressemble plus à une décla mation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèqu met la scène en Gaule, & Dion à Rome. Il y a l une contradiction qui achève d'ôter toute vraisem blance à cette aventure. Aucune de nos histoires Ro maines compilées à la hâte & sans choix n'a discu ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Échard e aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rar ment conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convai cu par Auguste de quelque infidélité, & qu'après l' claircissement, Auguste lui eût accordé le vain ho neur du Consulat : mais il n'est nullement probab que Cinna eût voulu, par une conspiration, s'emp rer de la puissance suprême, lui qui n'avait jam commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun part qui n'était pas enfin un homme considérable da l'Empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple cou tisan ait eu la folie de vouloir succéder à un Souv rain affermi par un règne de vingt années, qui av des héritiers ; & il n'est nullement probable qu'A guste l'eût fait Consul immédiatement après la conj ration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne p donna que malgré lui, vaincu par les raisons ou

les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par généro-sité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le Cinna de Corneille que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits ; *une tragédie n'est pas une histoire.* On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison, ou tort, de supprimer cette partie de la pièce, qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, & affecter de la grandeur d'âme : mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas ; &, sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne peux avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux, quand cet intérêt s'accordait avec la gloire ! Après tout, un trait de clémence est toujours grand au théâtre, & sur-tout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène être plus grand que nature.

(16)

Le sphynx est son emblême, &c.

Il est vrai qu'Auguste porta long-tems au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par-là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que, lorsqu'il fut seul maître de

la République, les applications odieuses trop souvent faites par les Romains à l'occasion du sphynx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet ; & il y substitua la tête d'Alexandre : mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encore plus fortes, & que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre & de lui, n'était pas à son avantage. Celui qui, par son courage héroïque, vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant Roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple Chevalier, qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. *Voyez* les remarques suivantes.

(17)

J'ai vu périr Caton.

Je propose ici quelques réflexions sur la vie & sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée ; il ne fut que simple Préteur ; & cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des Césars, des Pompées, des Brutus, des Cicéron & des Scipions même. C'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme Stoïcien rigide qu'on révère Caton malgré soi, tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues ; tant la philosophie Stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en sont le plus éloignés. Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, & jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son tems qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut Questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs

es proscriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des rescriptions que Sylla leur vait laissées sur le trésor public ; mais il les accusa de oncussion & d'homicide, & les fit condamner à nort ; donnant ainsi un terrible exemple aux Triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi le quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapsa que César avait gagnée, l exhorte les Sénateurs d'Utique à imiter son courage, . se défendre contre l'usurpateur ; il les trouve intimidés ; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans eur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune spérance de sauver sa patrie, & que sa vie est inutile, l sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui ous attache à elle ; il se rejoint à l'être des êtres loin le la tyrannie.

On trouve dans les odes de la Mothe un couplet ontre Caton :

Caton, d'une âme plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme pliât :
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours & d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une âme égale, mais rès-inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait ttendre son pardon ; on le traite comme s'il eût été

un rebelle révolté contre son Souverain légitime & absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de la Mothe sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis, quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, & quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres, plus mépriſables, ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore. Rien n'est plus injuste, ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme & du Stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros & Stoïcien.

(18)

Les Scipions sont morts aux déſerts de Carthage.

Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique, conjointement avec le Roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapsa; &, voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots, & non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis, *les Scipions sont morts aux Syrtes de Carthage.* Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(19)

Cicéron, tu n'es plus, &c.

Je remarquerai sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé *Popilius Læ-*

nes, pour lequel il avait daigné plaider, & auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnoie, pour la tête & les deux mains de Cicéron qu'il lui apporta dans le Forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siécles suivans ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de Valstein, du Maréchal d'Ancre, du Duc de Guise le Balafré, du Duc de Parme Farnèse, bâtard du Pape Paul III, & de tant d'autres, étaient à la vérité des gentils-hommes, ce qui rend leur attentat encore plus infâme; mais, du moins, ils n'avaient pas reçu de bienfaits des Princes qu'ils massacrèrent; ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres; & cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, & peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercénaires quand il le veut: mais des bourreaux gentils-hommes! c'est-là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur & cette bassesse ne fut jamais connue dans les tems de la Chevalerie; je ne vois aucun Chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des Loix* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort & le mobile de la Chevalerie, il aurait eu raison: mais prétendre que l'honneur est le mobile de la Monarchie, après les assassinats, à prix fait, du Maréchal d'Ancre & du Duc de Guise, & après que tant de gentils-hommes se sont faits bourreaux & archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des Républiques. Rome était encore République du tems des proscriptions de Sylla, de Marius & des Triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemi, les Vêpres Si-

ciliennes, les assassinats des Ducs d'Orléans & de Bourgogne, le faux monnoyage; tout cela fut commis dans des Monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, St.-Évremont est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'État & le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Middleton nous a donnée de ce grand-homme. Il était le meilleur orateur de son tems, & le meilleur philosophe. Ses Tusculanes & son traité de la nature des Dieux, si bien traduits par l'Abbé d'Olivet, & enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoûtons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses Offices; & ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre; car, de Rome à Madrid, on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en raoralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante & trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc-Antoine. On ne vit en lui ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus. Il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand Pompée que celle de dire des bons-mots. Il courtisa ensuite César; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête; je ne veux pas faire la satyre de Cicéron.

(20)

Ont fait couler le ſang du plus grand des mortels.

Je propoſe ici une conjecture. Il me ſemble que l'intérêt des miniſtres du jeune Ptolomée, âgé de treize ans, n'était point du-tout d'aſſaſſiner Pompée, mais de le garder en ôtage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, & comme un homme qu'ils pouvaient lui oppoſer, s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharſale, Céſar dépêcha des émiſſaires ſecrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçût Pompée. Il dut, ce me ſemble, prendre les mêmes précautions avec l'Égypte ; il n'y a perſonne qui, en pareil cas, négligeât un intérêt ſi important. On peut croire que Céſar prit cette précaution néceſſaire, & que les Égyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait ; ils crurent s'aſſurer de ſa bienveillance en lui préſentant la tête de Pompée. On a dit qu'il verſa des larmes en la voyant : mais ce qui eſt bien plus ſûr, c'eſt qu'il ne vengea point ſa mort ; il ne punit point Septime, Tribun Romain, qui était le plus coupable de cet aſſaſſinat. Et lorſqu'enſuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, & pour un ſujet tout différent. Il eſt donc très-vraiſemblable que, ſi Céſar n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cauſe très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime, eſt une preuve bien forte contre Céſar. Il aurait pardonné à Pompée, je le crois, s'il l'avait eu entre ſes mains ; mais je crois auſſi qu'il ne le regretta pas. Et une preuve indubitable, c'eſt que la première choſe qu'il fit, ce fut de confiſquer tous ſes biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maiſon de Pompée ; Antoine l'acheta, & les enfans de Pompée n'eurent aucun héritage.

(21)

Un fils de Cépias.

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était *Cépias*. Cet Octavianus Cépias fut le premier Sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche Chevalier, qui négociait dans la petite ville de Vélétri, & qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Vélétri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeller Octave du nom de *Spartacus* dans un de ses édits, en faisant allusion à sa famille, qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de Cicéron, *quem Spartacum in edictis appellat*, &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas au yeux du philosophe ; & quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir Auguste, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'Empire Romain, & se placer au rang des Dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce, on lui attribue des sentimens magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point ; mais je suis persuadé qu'il en faut au théatre.

(22)

Par ma main.

Ce trait n'eſt pas hiſtorique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie; c'était une femme extrême en ſes fureurs, & digne, comme elle le dit, du tems funeſte où elle était née. Elle fut preſque auſſi ſanguinaire qu'Antoine. Cicéron rapporte dans ſa troiſième Philippique, que, Fulvie étant à Brindes avec ſon mari, quelques centurions, mêlés à des citoyens, voulurent faire paſſer trois légions dans le parti oppoſé; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre ſous divers prétextes, & les fit tous égorger. Fulvie y était préſente; ſon viſage était tout couvert de leur ſang; *Os uxoris ſanguine reſperſum conſtabat.* Elle fut accuſée d'avoir arraché la langue à Cicéron après ſa mort, & de l'avoir percée de ſon aiguille de tête.

(23)

Ils ont trahi Lépide.

Cette réflexion de Fulvie eſt très-convenable, puiſqu'elle eſt fondée ſur la vérité : car après la bataille de Modène, qu'Antoine avait perdue, il eut la confiance de ſe préſenter preſque ſeul devant le camp de Lépide; plus de la moitié des légions paſſa de ſon côté. Lépide fut obligé de s'unir avec lui, & cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

(24)

On a vu Marius entraîner ſur ſes pas
Les mêmes aſſaſſins payés pour ſon trépas.

Non-ſeulement ceux de Minturne, qui avaient ordre

de tuer Marius, se déclarèrent en sa faveur; mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, & leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(25)

. . . . . *Brutus & Cassius*
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il est constant que Brutus & Cassius n'avaient pris aucunes mesures pour se maintenir contre la faction de César. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; & même, après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, & on ne lui répondit que par des injures & des outrages; on fut près de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; & lorsqu'Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple animé par ce spectacle, & furieux de douleur & de colère, courut, le fer & la flamme à la main, vers les maisons de Brutus & de Cassius. Ils furent obligés de sortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi, il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius & de leurs associés, fut soudaine & téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats, produits par la vengeance, ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent, plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, & prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du Duc de Parme Farnèse, bâtard du Pape Paul III. Telle fut la même conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins en assassinant les Médicis, & qui se confièrent à la fortune.

(26)

Pompée, en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille mépriſe dans les guerres civiles de Rome. L'eſprit de vertige, qui animait alors les Romains, eſt preſque inconcevable. Lucius Térentius voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra ſeul juſques dans ſa tente, & crut long-tems l'avoir percé de coups ; il ne reconnut ſon erreur que lorſqu'il voulut faire ſoulever les troupes, & qu'il vit paraitre à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même choſe arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut ſe venger de Conſtantin ſon gendre. Vous voyez auſſi, dans la tragédie de Venceſlas, que Ladiſlas aſſaſſine ſon propre frère, quand il croit aſſaſſiner le Duc ſon rival.

(27)

Caſca fit à Céſar la première bleſſure.

L'auteur ſe trompe ici. Caſca n'était point un homme du peuple. Il eſt vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable ; mais enfin, c'était un Sénateur, & on ne devait pas le traiter d'homme obſcur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme ſans gloire ; ce qui me ſemble un peu forcé.

(28)

. . . . . *& qu'on chériſſe Auguſte.*

C'eſt de bonne heure qu'Octave prend ici le nom

d'Auguſte. Suétone nous dit qu'Octave ne fut ſurnommé Auguſte, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança ſi on lui donnerait le titre d'*Auguſtus* ou de *Romulus*. Celui d'*Auguſtus* fut préféré ; il ſignifie *vénérable*, & même quelque choſe de plus, qui répond au grec *ſebaſtos*. Il eſt bien plaiſant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de *vénérables*.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déjà oſé s'arroger le ſurnom d'*Auguſte* à ſon premier Conſulat, qu'il ſe fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les loix, ou plutôt qu'Agrippa & les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit ſa fortune ; mais Octave ſut enſuite la conſerver & l'accroître.

(29)

Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.

Il eſt conſtant que ce fut à la fin le but d'Octave après tant de crimes. Il vécut aſſez long-tems pour que la génération qu'il vit naître oubliât preſque les malheurs de ſes pères. Il y eut toujours des cœurs Romains qui déteſtèrent la tyrannie, non-ſeulement ſous lui, mais ſous ſes ſucceſſeurs : on regretta la République, mais on ne put la rétablir ; les Empereurs avaient l'argent & les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtreſſes de l'État ; car les tyrans ne peuvent ſe maintenir que par les ſoldats ; tôt ou tard les ſoldats connaiſſent leurs forces, ils aſſaſſinent le maître qui les paye, & vendent l'Empire à d'autres. Cette Rome ſi ſuperbe, ſi amoureuſe de la liberté, fut gouvernée comme Alger ; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Conſtantinople, où du moins la race des Ottomans eſt reſpectée,

L'Empire Romain eut très-rarement trois Empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir ses Empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poëte attribue à Sextus-Pompée & à Fulvie, est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant ; car, si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche, comme la conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle : mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme, il se résout à mourir, pourvu qu'il punisse le tyran & le ravisseur. Auguste fait ici une belle action, en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave ; le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoiqu'assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce ; il y est sans passion ; c'est une figure dans l'ombre qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave & le jeune Pompée*, & non pas *le Triumvirat ;* mais j'y ai ajoûté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce

que les Triumvirs étaient dans l'isle, & que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains, depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, & sur leur bassesse après qu'Auguste les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant ; on vit des tigres changés en chiens de chasse, qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna Consul un cheval de son écurie ; que Domitien consulta les Sénateurs sur la sauce d'un turbot ; & il est certain que le Sénat Romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté du tems de la République en faveur de Paul-Émile & des Scipions.

Fin des Notes.

DU GOUVERNEMENT
ET DE LA DIVINITÉ
D'AUGUSTE.

CEux qui aiment l'hiſtoire ſeront bien aiſes de ſavoir à quel titre un bourgeois de Vélétri gouverna un Empire qui s'étendait du Mont Taurus au Mont Atlas, & de l'Euphrate à l'Océan Occidental. Ce ne fut point comme Dictateur perpétuel ; ce titre avait été trop funeſte à *Jules-Céſar*. *Auguſte* ne le porta que onze jours. La crainte de périr comme ſon prédéceſſeur, & les conſeils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres meſures. Il accumula inſenſiblement ſur ſa tête toutes les dignités de la République. Treize Conſulats, le Tribunat renouvelé en ſa faveur de dix ans en dix ans, le nom de Prince du Sénat, celui d'Empereur, qui d'abord ne ſignifiait que Général d'armée, mais auquel il ſut donner une dénomination plus étendue ; ce ſont-là les titres qui ſemblèrent légitimer ſa

puiſſance. Le Sénat ne perdit rien de ſes honneurs ; il conſerva même toujours de très-grands droits. *Auguſte* partagea avec lui toutes les provinces de l'Empire ; mais il retint pour lui les principales : enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet Souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que, *Jules-Céſar* ayant été mis au rang des Dieux après ſa mort, *Auguſte* fut Dieu de ſon vivant. Il eſt vrai qu'il n'était pas tout-à-fait Dieu à Rome : mais il l'était dans les provinces. Il y avait des temples & des prêtres. L'abbaye d'Éney, à Lyon, était un beau temple d'*Auguſte*. *Horace* lui dit :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains même d'aſſez bons courtiſans pour avoir, dans leurs maiſons, de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguſte*. Il fut donc, en effet, canoniſé de ſon vivant ; & le nom de *Dieu* devint le titre ou le ſobriquet de tous les Empereurs ſuivans. *Caligula* ſe fit Dieu ſans difficulté ; il ſe fit adorer dans le temple de *Caſtor* & de *Pollux*. Sa ſtatue était poſée

entre ces deux gemeaux ; on lui immolait des paons, des faisans, des poules de Numidie, jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de *Dieu* avant qu'il fût condamné par le Sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de *Dieu* signifiât chez ces monstres, ce qu'il signifie parmi nous ; le blasphême ne pouvait être porté jusques-là. *Divus* voulait dire précisément *Sanctus*. De la liste des proscriptions & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie*, il y a loin jusqu'à la divinité. Il y eut onze conspirations contre ce Dieu, si l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna :* mais aucune ne réussit ; &, de tous ces misérables qui usurpèrent les honneurs divins, *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la République Romaine périt ; car *César* n'avait été Dictateur que dix mois, & *Auguste* régna plus de quarante années. Ce fut dans cet espace de tems que les mœurs changèrent avec le gouvernement. Les armées, composées autrefois de légions Romaines & des peuples d'Italie, furent, dans la suite, formées de tous les peuples

barbares. Elles mirent ſur le trône des Empereurs de leurs pays.

Dès le troiſième ſiècle, il s'éleva trente tyrans preſqu'à la fois, dont les uns étaient de la Tranſilvanie, les autres des Gaules, d'Angleterre ou d'Allemagne. *Dioclétien* était le fils d'un eſclave de Dalmatie. *Maximien-Hercule* était un villageois de Sirmik. *Théodoſe* était d'Eſpagne, qui n'était pas alors un pays fort policé.

On ſait aſſez comment l'Empire Romain fut enfin détruit, comment les Turcs en ont ſubjugué la moitié, & comment le nom de l'autre moitié ſubſiſte encore ſur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus ſingulière de toutes les révolutions, & le plus étonnant de tous les ſpectacles, c'eſt de voir par qui le Capitole eſt habité aujourd'hui.

DES CONSPIRATIONS CONTRE LES PEUPLES, *OU* DES PROSCRIPTIONS.

Celles des Juifs.

SI l'on remonte à la plus haute antiquité reçue parmi nous, si l'on ose chercher les premiers exemples des proscriptions dans l'histoire des Juifs, si nous séparons ce qui peut appartenir aux passions humaines, de ce que nous devons révérer dans les décrets éternels, si nous ne considérons que l'effet terrible d'une cause divine, nous trouverons d'abord une proscription de vingt-trois mille Juifs après l'idolâtrie d'un veau d'or; une de vingt-quatre mille pour punir l'Israélite qu'on avait surpris dans les bras d'une Madianite; une de quarante-deux mille hommes de la tribu d'*Éphraïm*, égorgés à un gué du Jourdain. C'était une vraie proscription; car ceux de Galaad, qui exerçaient la ven-

geance de *Jephté* contre les Éphraïmites, voulaient connaître & démêler leurs victimes, en leur faisant prononcer, l'un après l'autre, le mot *shibolet* au passage de la rivière ; & ceux qui disaient *sibolet*, selon la prononciation Éphraïmite, étaient reconnus & tués sur le champ. Mais il faut considérer que cette tribu d'*Éphraïm*, ayant osé s'opposer à *Jephté*, choisi par Dieu même pour être le chef de son peuple, méritait sans doute un tel châtiment.

C'est pour cette raison que nous ne regardons point comme une injustice l'extermination entière des peuples du Canaan ; ils s'étaient attiré cette punition par leurs crimes ; ce fut le Dieu vengeur des crimes qui les proscrivit.

Celle de MITHRIDATE.

De telles proscriptions, commandées par la Divinité même, ne doivent pas, sans doute, être imitées par les hommes ; aussi le genre-humain ne vit point de pareils massacres jusqu'à *Mithridate*. Rome ne lui avait pas encore déclaré la guerre, lorsqu'il ordonna qu'on assassinât tous les Romains qui

ſe trouvaient dans l'Aſie mineure. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à cent cinquante mille ; *Appien* le réduit à quatre-vingt mille.

Plutarque n'eſt pas croyable, & *Appien* même exagère. Il n'eſt pas vraiſemblable que tant de citoyens Romains demeuraſſent dans l'Aſie mineure, où ils avaient alors très-peu d'établiſſemens. Mais, quand ce nombre ſerait réduit à la moitié, *Mithridate* n'en ſerait pas moins abominable. Tous les hiſtoriens conviennent que le maſſacre fut général, & que ni les femmes, ni les enfans ne furent épargnés.

Celles de SYLLA, de MARIUS & des Triumvirs.

Mais environ dans ce tems-là même *Sylla* & *Marius* exercèrent ſur leurs compatriotes la même fureur qu'ils éprouvaient en Aſie. *Marius* commença les proſcriptions, & *Sylla* les ſurpaſſa. La raiſon humaine eſt confondue, quand elle veut juger des Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère, & dont la moitié égorgeait l'autre, put être, dans ce tems-

là même, le vainqueur de tous les Rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'à la bataille d'Actium; & ce fut pourtant alors que Rome conquit les Gaules, l'Espagne, l'Égypte, la Syrie, toute l'Asie mineure & la Grèce.

Comment expliquerons-nous ce nombre prodigieux de déclamations qui nous restent sur la décadence de Rome, dans ces tems sanguinaires & illustres? *Tout est perdu*, disent vingt auteurs latins; *Rome tombe par ses propres forces; le luxe a vengé l'univers.* Tout cela ne veut dire autre chose, sinon que la liberté publique n'existait plus: mais la puissance subsistait; elle était entre les mains de cinq ou six Généraux d'armée, & le citoyen Romain, qui avait jusques-là vaincu pour lui-même, ne combattait plus que pour quelques usurpateurs.

La dernière proscription fut celle d'*Antoine*, d'*Octave*, & de *Lépide;* elle ne fut pas plus sanguinaire que celle de *Sylla.*

Quelque horrible que fût le règne des *Caligula* & des *Nérons*, on ne voit point de proscriptions sous leur empire; il n'y en eut point dans

lans les guerres des *Galba*, des *Othons*, des *Vitellius*.

Celle des Juifs ſous TRAJAN.

Les Juifs ſeuls renouvelèrent ce crime ous *Trajan*. Ce Prince humain les traitait vec bonté. Il y en avait un très-grand nom- re dans l'Égypte & dans la province de Cy- ène. La moitié de l'iſle de Chypre était peu- lée de Juifs. Un nommé *André*, qui ſe donna our un Meſſie, pour un libérateur des Juifs, anima leur exécrable enthouſiaſme qui pa- aiſſait aſſoupi. Il leur perſuada qu'ils ſeraient gréables au Seigneur, & qu'ils rentreraient nfin victorieux dans Jéruſalem, s'ils exter- inaient tous les infidèles dans les lieux où s avaient le plus de ſynagogues. Les Juifs, duits par cet homme, maſſacrèrent, dit-on, lus de deux-cent vingt mille perſonnes dans Cyrénaïque & dans Chypre. *Dion* & *Eu- be* diſent que, non contens de les tuer, ils angeaient leur chair, ſe faiſaient une cein- ure de leurs inteſtins, & ſe frottaient le viſa- e de leur ſang. Si cela eſt ainſi, ce fut, de outes les conſpirations contre le genre hu-

main dans notre continent, la plus inhumaine & la plus épouvantable ; & elle dut l'être, puiſque la ſuperſtition en était le principe. Ils furent punis, mais moins qu'ils ne le méritaient, puiſqu'ils ſubſiſtent encore.

Celle de THÉODOSE, *&c.*

Je ne vois aucune conſpiration pareille dans l'hiſtoire du monde, juſqu'au tems de *Théodoſe*, qui proſcrivit les habitans de Theſſalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on l'écrit ſi indignement, mais après ſix mois des plus mûres réflexions. Il mit dans cette fureur méditée un artifice & une lâcheté qui la rendaient encore plus horrible. Les jeux publics furent annoncés par ſon ordre, les habitans invités ; les courſes commencèrent au milieu de ces réjouiſſances ; ſes ſoldats égorgèrent ſept à huit mille habitans ; quelques auteurs diſent quinze mille. Cette proſcription fut incomparablement plus ſanguinaire & plus inhumaine que celle des Triumvirs ; ils n'avaient compris que leurs ennemis dans leurs liſtes : mais *Théodoſe* ordonna que tout périt ſans diſtinction. Les

Triumvirs se contentèrent de taxer les veuves & les filles des proscrits : *Théodose* fit massacrer les femmes & les enfans ; & cela dans la plus profonde paix, & lorsqu'il était au comble de sa puissance.

Celle de l'Impératrice THÉODORA.

Une proscription beaucoup plus sanglante encore que toutes les précédentes, fut celle d'une Impératrice *Théodora*, au milieu du neuvième siècle. Cette femme superstitieuse & cruelle, veuve du cruel *Théophile*, & tutrice de l'infâme *Michel*, gouverna quelques années Constantinople. Elle donna ordre qu'on tuât tous les Manichéens dans ses États. *Fleury*, dans son histoire ecclésiastique, avoue qu'il en périt environ cent mille. Il s'en sauva quarante mille qui se réfugièrent dans les États du Cafe, & qui, devenus les plus implacables, comme les plus justes ennemis de l'Empire Grec, contribuèrent à sa ruine. Rien ne fut plus semblable à notre Saint-Barthélemi, dans laquelle on voulut détruire les Protestans, & qui les rendit furieux.

Cette rage des conspirations contre un

peuple entier, sembla s'assoupir jusqu'au tems des Croisades. Une horde de croisés, dans la première expédition de *Pierre l'Hermite*, ayant pris son chemin par l'Allemagne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontreraient sur leur route. Ils allèrent à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, à Francfort; ils fendirent le ventre aux hommes, aux femmes, aux enfans de la nation Juive qui tombèrent entre leurs mains, & cherchèrent dans leurs entrailles l'or qu'on supposait que ces malheureux avaient avalé.

Cette action des croisés ressemblait parfaitement à celle des Juifs de Chypre & de Cyrène, & fut peut-être encore plus affreuse, parce que l'avarice se joignait au fanatisme. Les Juifs alors furent traités comme ils se vantent d'avoir traité autrefois des nations entières: mais, selon la remarque de Suarez, *ils avaient égorgé leurs voisins par une piété bien entendue; & les croisés les massacrèrent par une piété mal entendue.* Il y a au moins de la piété dans ces meurtres, & cela est bien consolant.

Celle de la Croisade contre les Albigeois.

La conspiration contre les Albigeois fut de la même espèce, & eut une atrocité de plus; c'est qu'elle fut contre des compatriotes, & qu'elle dura long-tems. *Suarez* aurait dû regarder cette proscription comme la plus édifiante de toutes, puisque de saints Inquisiteurs condamnèrent aux flammes tous les habitans de Béziers, de Carcassonne, de Lavaur, & de cent bourgs considérables; presque tous les citoyens furent brûlés en effet, ou pendus, ou égorgés.

Les Vêpres Siciliennes.

S'il est quelque nuance entre les grands crimes, peut-être la journée des Vêpres Siciliennes est la moins exécrable de toutes, quoiqu'elle le soit excessivement. L'opinion la plus probable, est que ce massacre ne fut point prémédité. Il est vrai que *Jean de Procida*, émissaire du Roi d'Aragon, préparait dès-lors une révolution à Naples & en Sicile; mais il paraît que ce fut un mouvement subit dans le peuple animé contre les Provençaux,

qui le déchaîna tout d'un coup, & qui fit couler tant de sang. Le Roi *Charles* s'était rendu odieux par le meurtre de *Conradin* & du Duc d'Autriche, deux jeunes héros & deux grands Princes, dignes de son estime, qu'il fit condamner à mort comme des voleurs. Les Provençaux qui vexaient la Sicile, étaient détestés. L'un d'eux fit violence à une femme le lendemain de Pâques; on s'attroupa, on s'émut, on sonna le tocsin, on cria *meurent les tyrans;* tout ce qu'on rencontra de Provençaux fut massacré; les innocens périrent avec les coupables.

Les Templiers.

Je mets sans difficulté au rang des proscriptions, le supplice des Templiers. Cette barbarie fut d'autant plus atroce, qu'elle fut commise avec l'appareil de la justice. Ce n'était point une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier; c'était un projet réfléchi d'exterminer tout un Ordre trop fier & trop riche. Je pense bien que dans cet Ordre il y avait de jeunes débauchés qui méritaient quelque

correction; mais je ne croirai jamais qu'un grand-Maître, & tant de Chevaliers, parmi lesquels on comptait des Princes, tous vénérables par leur âge & par leurs services, fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un Ordre entier de religieux ait renoncé, en Europe, à la Religion Chrétienne, pour laquelle il combattait en Asie, en Afrique; & pour laquelle même encore plusieurs d'entr'eux gémissaient dans les fers des Turcs & des Arabes, aimant mieux mourir dans les cachots que de renier leur religion.

Enfin, je crois sans difficulté à plus de quatre-vingts Chevaliers qui, en mourant, prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'hésitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un tems d'ignorance & de barbarie.

Massacre dans le nouveau Monde.

Dans ce récensement de tant d'horreurs, mettons sur-tout les douze millions d'hommes détruits dans le vaste continent du nouveau monde. Cette proscription est, à l'égard

de toutes les autres, ce que ferait l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages.

Jamais ce malheureux globe n'éprouva une dévastation plus horrible & plus générale, & jamais crime ne fut mieux prouvé. *Las Casas*, évêque de Chiappa dans la nouvelle Espagne, ayant parcouru pendant plus de trente années les isles & la terre ferme découvertes, avant qu'il fût évêque, & depuis qu'il eut cette dignité, témoin oculaire de ces trente années de destruction, vint enfin en Espagne dans sa vieillesse, se jetter aux pieds de *Charles-Quint* & du Prince *Philippe* son fils, & fit entendre ses plaintes qu'on n'avait pas écoutées jusqu'alors. Il présenta sa requête au nom d'un hémisphère entier: elle fut imprimée à Valladolid. La cause de plus de cinquante nations proscrites, dont il ne subsistait que de faibles restes, fut solemnellement plaidée devant l'Empereur. *Las Casas* dit que ces peuples détruits étaient d'une espèce douce, faible & innocente, incapable de nuire & de résister, & que la plupart ne connaissaient pas plus les vêtemens & les armes que nos ani-

maux domeſtiques. J'ai parcouru, dit-il, toutes les petites iſles Lucaies, & je n'y ai trouvé que onze habitans, reſte de plus de cinq-cent mille.

Il compte enſuite plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hiſpaniola, & enfin plus de dix millions dans le continent. Il ne dit pas: j'ai ouï dire qu'on a exercé ces énormités incroyables; il dit: *je les ai vues: j'ai vu cinq Caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs ſujets; j'ai vu ces créatures innocentes maſſacrées par milliers; enfin, de mon tems, on a détruit plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique.*

On ne lui conteſta pas cette étrange dépopulation, quelque incroyable qu'elle paraiſſe. Le docteur *Sepulvéda*, qui plaidait contre lui, s'attacha ſeulement à prouver que tous ces Indiens méritaient la mort, parce qu'ils étaient coupables du peché contre nature, & qu'ils étaient anthropophages.

Je prends Dieu à témoin, répond le digne évêque *Las Caſas*, que vous calomniez ces innocens, après les avoir égorgés. Non, ce n'était pas parmi eux que régnait la pédéraſ-

tie, & que l'horreur de manger de la chair humaine s'était introduite ; il se peut que dans quelques contrées de l'Amérique, que je ne connais pas, comme au Brésil ou dans quelques isles, on ait pratiqué ces abominations de l'Europe ; mais ni à Cuba, ni à la Jamaïque, ni dans l'Hispaniola, ni dans aucune isle que j'ai parcourue, ni au Pérou, ni au Mexique, où est mon évêché, je n'ai entendu jamais parler de ces crimes ; & j'en ai fait les enquêtes les plus exactes. C'est vous qui êtes plus cruels que les anthropophages ; car je vous ai vu dresser des chiens énormes pour aller à la chasse des hommes, comme on va à celle des bêtes fauves. Je vous ai vu donner vos semblables à dévorer à vos chiens. J'ai entendu des Espagnols dire à leurs camarades : prête-moi une longe d'Indien pour le déjeûner de mes dogues ; je t'en rendrai demain un quartier. C'est enfin chez vous seuls que j'ai vu de la chair humaine étalée dans vos boucheries, soit pour vos dogues, soit pour vous-mêmes. Tout cela, continue-t-il, est prouvé au procès, & je jure par le grand Dieu qui m'écoute, que rien n'est plus véritable.

Enfin, *Las Casas* obtint de *Charles-Quint* des loix qui arrêtèrent le carnage réputé jusqu'alors légitime, attendu que c'étaient des Chrétiens qui massacraient des infidèles.

Proscription à Mérindol.

La proscription juridique des habitans de Mérindol & de Cabrière, sous *François I*, en 1546, n'est à la vérité qu'une étincelle en comparaison de cet incendie universel de la moitié de l'Amérique. Il périt dans ce petit pays environ cinq à six mille personnes des deux sexes & de tout âge. Mais cinq mille citoyens surpassent en proportion dans un canton si petit, le nombre de douze millions dans la vaste étendue des isles de l'Amérique, dans le Mexique, & dans le Pérou. Ajoûtez surtout que les désastres de notre patrie nous touchent plus que ceux d'un autre hémisphère.

Ce fut la seule proscription revétue des formes de la justice ordinaire; car les Templiers furent condamnés par des commissaires que le Pape avait nommés, & c'est en cela que le massacre de Mérindol porte un carac-

tre plus affreux que les autres. Le crime eſt plus grand, quand il eſt commis par ceux qui ſont établis pour réprimer les crimes & pour protéger l'innocence.

Un Avocat-Général du Parlement d'Aix, nommé *Guérin*, fut le premier auteur de cette boucherie. *C'était*, dit l'hiſtorien Céſar Noſtradamus, *un homme noir ainſi de corps que d'âme, autant froid orateur que perſécuteur ardent & calomniateur effronté.* Il commença par dénoncer, en 1540, dix-neuf perſonnes au hazard comme hérétiques. Il y avait alors un violent parti dans le Parlement d'Aix, qu'on appellait les *brûleurs*. Le Préſident *d'Oppède* était à la tête de ce parti. Les dix-neuf accuſés furent condamnés à la mort ſans être entendus, & dans ce nombre il ſe trouva quatre femmes & cinq enfans qui s'enfuirent dans des cavernes.

Il y avait alors, à la honte de la nation, un Inquiſiteur de la foi en Provence : il ſe nommait frère *Jean de Rome*. Ce malheureux, accompagné de ſatellites, allait ſouvent dans Mérindol & dans les villages d'alentour; il entrait inopinément, & de nuit, dans les mai-

sons où il était averti qu'il y avait un peu d'argent; il déclarait le père, la mère & les enfans hérétiques, leur donnait la question, prenait l'argent, & violait les filles. Vous trouverez une partie des crimes de ce scélérat dans le fameux plaidoyer d'*Aubri*, & vous remarquerez qu'il ne fut puni que par la prison.

Ce fut cet Inquisiteur qui, n'ayant pu entrer chez les dix-neuf accusés, les avait fait dénoncer au Parlement par l'Avocat-Général *Guérin*, quoiqu'il prétendît être seul juge du crime d'hérésie. *Guérin* & lui soutinrent que dix-huit villages étaient infectés de cette peste. Les dix-neuf citoyens échappés devaient, selon eux, faire révolter tout le canton. Le Président *d'Oppède*, trompé par une information frauduleuse de *Guérin*, demanda au Roi des troupes pour appuyer la recherche & la punition des dix-neuf prétendus coupables. *François I*, trompé à son tour, accorda enfin les troupes. Le Vice-Légat d'Avignon y joignit quelques soldats. Enfin, en 1544, *d'Oppède* & *Guérin* à leur tête, mirent le feu à tous les villages; tout fut tué, & *Aubri* rapporte

dans son plaidoyer que plusieurs soldats assouvirent leur brutalité sur les femmes & sur les filles expirantes qui palpitaient encore. C'est ainsi qu'on servait la Religion.

Quiconque a lu l'histoire, sait assez qu'on fit justice ; que le Parlement de Paris fit pendre l'Avocat-Général, & que le Président *d'Oppède* échappa au supplice qu'il avait mérité. Cette grande cause fut plaidée pendant cinquante audiences. On a encore les plaidoyers ; ils sont curieux. *D'Oppède* & *Guérin* alléguaient pour leur justification tous les passages de l'Écriture, où il est dit :

Frappez les habitans par le glaive, détruisez tout jusqu'aux animaux (*a*).

Tuez le vieillard, l'homme, la femme, & l'enfant à la mammelle (*b*).

Tuez l'homme, la femme, l'enfant sevré, l'enfant qui tette, le bœuf, la brebis, le chameau & l'âne (*c*).

Ils alléguaient encore les ordres & les exemples donnés par l'Église contre les hérétiques.

(*a*) Deut. chap. 13.
(*b*) Josué, chap. 16.
(*c*) Premier Livre des Rois, chap. 15.

Ces exemples & ces ordres n'empêchèrent pas que *Guérin* ne fût pendu. C'eſt la ſeule proſcription de cette eſpèce qui ait été punie par les loix, après avoir été faite à l'abri de ces loix mêmes.

Proſcription de la Saint-Barthélemi.

Il n'y eut que vingt-huit ans d'intervalle entre les maſſacres de Mérindol & la journée de la Saint-Barthélemi. Cette journée fait encore dreſſer les cheveux à la tête de tous les Français, excepté ceux d'un abbé qui a oſé imprimer, en 1758, une eſpèce d'apologie de cet évènement exécrable. C'eſt ainſi que quelques eſprits bizarres ont eu le caprice de faire l'apologie du Diable. *Ce ne fut*, dit-il, *qu'une affaire de proſcription.* Voilà une étrange excuſe ! Il ſemble qu'une affaire de proſcription ſoit une choſe d'uſage ; comme on dit, une affaire de barreau, une affaire d'intérêt, une affaire de calcul, une affaire d'Égliſe.

Il faut que l'eſprit humain ſoit bien ſuſceptible de tous les travers, pour qu'il ſe trouve, au bout de près de deux-cents ans, un homme qui de ſang-froid entreprend de juſti-

fier ce que l'Europe entière abhorre. L'Archevêque *Péréfixe* prétend qu'il périt cent mille Français dans cette conspiration religieuse. Le Duc de *Sully* n'en compte que soixante & dix mille. M. l'Abbé abuse du martyrologe des Calvinistes, lequel n'a pu tout compter, pour affirmer qu'il n'y eut que quinze mille victimes. Eh! Monsieur l'Abbé! ne serait-ce rien que quinze mille personnes égorgées, en pleine paix, par leurs concitoyens?

Le nombre des morts ajoûte sans doute beaucoup à la calamité d'une nation; mais rien à l'atrocité du crime. Vous prétendez, homme charitable, que la Religion n'eut aucune part à ce petit mouvement populaire. Oubliez-vous le tableau que le Pape *Grégoire XIII* fit placer dans le Vatican, & au bas duquel était écrit, *Pontifex Colignii necem probat.* Oubliez-vous sa procession solemnelle de l'Église Saint-Pierre à l'Église Saint-Louis, le *Te Deum* qu'il fit chanter, les médailles qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de l'heureux carnage de la Saint-Barthélemi? Vous n'avez peut-être pas vu ces médailles; j'en ai

vu entre les mains de M. l'Abbé de *Rothelin*. Le Pape *Grégoire* y eſt repréſenté d'un côté, & de l'autre c'eſt un ange qui tient une croix dans la main gauche & une épée dans la droite. En voilà-t-il aſſez, je ne dis pas pour vous convaincre, mais pour vous confondre?

La conjuration des Irlandais Catholiques contre les Proteſtans, ſous *Charles I*, en 1641, eſt une fidelle imitation de la Saint-Barthélemi. Des hiſtoriens Anglais contemporains, tels que le Chancelier *Clarendon* & un Chevalier *Jean Temple*, aſſurent qu'il y eut cent cinquante mille hommes de maſſacrés. Le Parlement d'Angleterre, dans ſa déclaration du 25 Juillet 1643, en compte quatre-vingt mille : mais M. *Brooke*, qui paraît très inſtruit, crie à l'injuſtice dans un petit livre que j'ai entre les mains. Il dit qu'on ſe plaint à tort, & il ſemble prouver aſſez bien qu'il n'y eut que quarante mille citoyens d'immolés à la Religion, en y comprenant les femmes & les enfans.

Proſcription dans les Vallées du Piémont.

J'omets ici un grand nombre de proſcrip-

tions particulières. Les petits déſaſtres ne ſe comptent point dans les calamités générales: mais je ne dois point paſſer ſous ſilence la proſcription des habitans des Vallées du Piémont en 1655.

C'eſt une choſe aſſez remarquable dans l'hiſtoire, que ces hommes preſque inconnus au reſte du monde, aient perſévéré conſtamment, de tems immémorial, dans des uſages qui avaient changé par-tout ailleurs. Il en eſt de ces uſages comme de la langue: une infinité de termes antiques ſe conſervent dans des cantons éloignés, tandis que les capitales & les grandes villes varient dans leur langage de ſiècle en ſiècle.

Voilà pourquoi l'ancien Roman que l'on parlait du tems de *Charlemagne*, ſubſiſte encore dans le jargon du pays de Vaud, qui a conſervé le nom de pays Roman. On retrouve des veſtiges de ce langage dans toutes les Vallées des Alpes & des Pyrénées. Les peuples voiſins de Turin, qui habitaient les cavernes Vaudoiſes, gardèrent l'habillement, la langue, & preſque tous les rites du tems de *Charlemagne.*

On sait assez que, dans le huitième & dans le neuvième siécle, la partie septentrionale de l'Occident ne connaissait point le culte des images; & une bonne raison, c'est qu'il n'y avait ni peintre ni sculpteur: rien même n'était décidé encore sur certaines questions délicates, que l'ignorance ne permettait pas d'approfondir. Quand ces points de controverse furent arrêtés & réglés ailleurs, les habitans des Vallées l'ignorèrent; &, étant ignorés eux-mêmes des autres hommes, ils restèrent dans leur ancienne croyance; mais enfin, ils furent mis au rang des hérétiques & poursuivis comme tels.

Dès l'année 1487, le Pape *Innocent VIII* envoya dans le Piémont un Légat nommé *Albertus de Capitoneis*, Archidiacre de Crémone, prêcher une croisade contr'eux. La teneur de la bulle du Pape est singulière. Il recommande aux Inquisiteurs, à tous les ecclésiastiques, & à tous les moines, « de » prendre unanimement les armes contre les » Vaudois, de les écrâser comme des aspics, » & de les exterminer saintement ». *In hæreticos armis insurgant, eosque velut aspides vene-*

nosos conculcent, & ad tam sanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.

La même bulle octroie à chaque fidèle le droit de « s'emparer de tous les meubles & » immeubles des hérétiques, sans forme de » procès ». *Bona quæcumque mobilia, & immobilia quibuscumque licitè occupandi, &c.*

Et par la même autorité, elle déclara que tous les Magistrats qui ne prêteront pas main-forte, seront privés de leurs dignités *Sæculares honoribus, titulis, feudis, privilegiis privandi.*

Les Vaudois ayant été vivement persécutés, en vertu de cette bulle, se crurent des martyrs. Ainsi leur nombre augmenta prodigieusement. Enfin la bulle d'*Innocent VII* fut mise en exécution à la lettre, en 1655. Le Marquis de *Pianesse* entra le 15 d'Avril dans ces Vallées avec deux régimens, ayant des capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne, & tout ce qu'on rencontra fut massacré. On pendait les femmes nues à des arbres, on les arrosait du sang de leurs enfans, & on empliſſait leur matrice de poudre à laquelle on mettait le feu.

Il faut faire entrer, sans doute, dans ce triste catalogue les massacres des Cévennes & du Vivarès, qui durèrent pendant dix ans, au commencement de ce siècle. Ce fut, en effet, un mélange continuel de proscriptions & de guerres civiles. Les combats, les assassinats, & les mains des bourreaux ont fait périr plus de cent mille de nos compatriotes, dont dix mille ont expiré sur la roue, ou par la corde, ou dans les flammes, si on en croit tous les historiens contemporains des deux partis.

Est-ce l'histoire des serpens & des tigres que je viens de faire? Non : c'est celle des hommes. Les tigres & les serpens ne traitent point ainsi leur espèce. C'est pourtant dans le siècle de *Cicéron*, de *Pollion*, d'*Atticus*, de *Varius*, de *Tibulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, qu'*Auguste* fit ses proscriptions. Les philosophes *de Thou* & *Montagne*, le Chancelier de l'*Hôpital* vivaient du tems de la Saint-Barthélemi ; & les massacres des Cévennes sont du siècle le plus florissant de la Monarchie Française. Jamais les esprits ne furent plus cultivés, les talens en plus grand nombre, la poli-

teſſe plus générale. Quel contraſte, quel cahos, quelles horribles inconſéquences compoſent ce malheureux monde! On parle des peſtes, des tremblemens de terre, des embrâſemens, des déluges, qui ont déſolé le globe; heureux, dit-on, ceux qui n'ont pas vécu dans le tems de ces bouleverſemens! Diſons plutôt heureux ceux qui n'ont pas vu les crimes que je retrace. Comment s'eſt-il trouvé des barbares pour les ordonner, & tant d'autres barbares pour les exécuter? Comment y a-t-il encore des Inquiſiteurs & des familiers de l'Inquiſition?

Un homme modéré, humain, né avec un caractère doux, ne conçoit pas plus qu'il y ait eu parmi les hommes des bêtes féroces, ainſi altérées de carnage, qu'il ne conçoit des métamorphoſes de tourterelles en vautours; mais il comprend encore moins que ces monſtres aient trouvé, à point nommé, une multitude d'exécuteurs. Si des officiers & des ſoldats courent au combat ſur un ordre de leurs maîtres, cela eſt dans l'ordre de la nature; mais que ſans aucun examen ils aillent aſſaſſiner de ſang-froid un peuple ſans défenſe, c'eſt ce

qu'on n'oserait pas imaginer des Furies mêmes de l'enfer. Ce tableau soulève tellement le cœur de ceux qui se pénètrent de ce qu'ils lisent, que, pour peu qu'on soit enclin à la tristesse, on est fâché d'être né, on est indigné d'être homme.

La seule chose qui puisse consoler, c'est que de telles abominations n'ont été commises que de loin à loin ; n'en voilà qu'environ vingt exemples principaux dans l'espace de près de quatre mille années. Je sais que les guerres continuelles qui ont désolé la terre ont des fléaux encore plus destructeurs par leur nombre & par leur durée ; mais enfin, comme je l'ai déjà dit, le péril étant égal des deux côtés dans la guerre, ce tableau révolte bien moins que celui des proscriptions, qui ont toutes été faites avec lâcheté, puisqu'elles ont été faites sans danger, & que les *Sylla* & les *Auguste* n'ont été, au fond, que des assassins qui ont attendu des passans au coin d'un bois, & qui ont profité des dépouilles.

La guerre paraît l'état naturel de l'homme. Toutes les sociétés connues ont été en guerre, excepté les Brames & les Primitifs,

que nous appelons *Quakres*. Mais il faut avouer que très-peu de sociétés se sont rendues coupables de ces assassinats publics appellés *proscriptions*. Il n'y en a aucun exemple, excepté chez les Juifs. Le seul Roi de l'Orient qui se soit livré à ce crime est *Mithridate;* &, depuis *Auguste*, il n'y a eu de proscriptions dans notre hémisphère que chez les Chrétiens, qui occupent une très-petite partie du globe. Si cette rage avait saisi souvent le genre humain, il n'y aurait plus d'hommes sur la terre : elle ne serait habitée que par les animaux qui sont, sans contredit, beaucoup moins méchans que nous. C'est à la philosophie, qui fait aujourd'hui tant de progrès, d'adoucir les mœurs des hommes; c'est à notre siècle de réparer les crimes des siècles passés. Il est certain que, quand l'esprit de tolérance sera établi, on ne pourra plus dire :

Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

On dira plutôt, mais en meilleurs vers que ceux-ci :

Nos

Nos ayeux ont été des monſtres exécrables,
Nos pères ont été méchans ;
On voit aujourd'hui leurs enfans,
Étant plus éclairés, devenir plus traitables.

Mais, pour oſer dire que nous ſommes eilleurs que nos ancêtres, il faudrait que, ous trouvant dans les mêmes circonſtances ı'eux, nous nous abſtinſſions avec horreur es cruautés dont ils ont été coupables, & n'eſt pas démontré que nous fuſſions plus mains en pareil cas. La philoſophie ne nètre pas toujours chez les Grands qui donnent, & encore moins chez les hordes s petits qui exécutent. Elle n'eſt le parge que des hommes placés dans la médioité, également éloignés de l'ambition qui prime, & de la baſſe férocité qui eſt à ſes ges.

Il eſt vrai qu'il n'eſt plus de nos jours de rſécutions générales ; mais on voit quelefois de cruelles atrocités. La ſociété, la liteſſe, la raiſon inſpirent des mœurs douſ ; cependant quelques hommes ont cru e la barbarie était un de leurs devoirs. n les a vu abuſer de leur état juſqu'à ſe ier de la vie de leurs ſemblables, en co-

lorant leur inhumanité du nom de juſtice ils ont été ſanguinaires ſans néceſſité : ce qu n'eſt pas même le caractère des animau carnaſſiers. Toute dureté qui n'eſt pas né ceſſaire, eſt un outrage au genre humain.

Puiſſent ces réflexions ſatisfaire les âme ſenſibles, & adoucir les autres !

LES SCYTHES;

TRAGÉDIE.

EPÎTRE
DÉDICATOIRE.

L y avait autrefois en Perſe un bon vieillard *qui cultivait ſon jardin:* car il faut finir par-
; & ce jardin était accompagné de vignes
de champs, *& paulùm ſilvæ ſuper his erat;*
ce jardin n'était pas auprès de Perſépolis,
ais dans une vallée immenſe entourée des
ontagnes du Caucaſe couvertes de neiges
ernelles ; & ce vieillard n'écrivait ni ſur la
opulation, ni ſur l'agriculture, comme on
iſait par paſſe-tems à Babylone, ville qui
e ſon nom de *Babil ;* mais il avait défriché
s terres incultes, & triplé le nombre des
bitans autour de ſa cabane.

Ce bon-homme vivait ſous *Artaxerxe*,
uſieurs années après l'aventure d'*Obéide*
d'*Indatire*, & il fit une tragédie en vers
rſans, qu'il fit repréſenter par ſa famille
par quelques bergers du mont Caucaſe :
il s'amuſait à faire des vers Perſans aſſez

passablement ; ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone, c'est-à-dire une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, & qui lui imputaient les plus grandes platitudes, & les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse ; & il les laissait aboyer, & grifonner, & calomnier ; & c'était, pour être loin de cette racaille, qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, *où il cultivait son jardin.*

Mais, comme dit le poëte Persan *Horace principibus placuisse viris, non ultima laus ej* Il y avait à la cour d'*Artaxerxe* un princip Satrape, & son nom était *Élochivis*, comm qui dirait habile, généreux & plein d'esprit tant la langue Persanne a d'énergie. Non-seu lement le grand Satrape *Élochivis* versa sur jardin de ce bon-homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoi les libertés & franchises dont il avait joui tems de *Cyrus ;* & de plus, il favorisa une f mille adoptive du vieillard. La nation, su tout, lui avait une très-grande obligation ce qu'ayant le département des meurtres, avait travaillé avec le même zèle & la mêm ardeur que *Nalrisp*, Ministre de paix, à do

er à la Perſe cette paix tant déſirée ; ce qui 'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce Satrape avait l'âme auſſi grande que *'iafar* le Barmécide & *Aboulcaſem ;* car il eſt it dans les annales de Babylone, recueuillies ar *Mir Kond*, que, lorſque l'argent manquait ans le tréſor du Roi, appelé l'*oreiller*, *Élo-iivis* en donnait ſouvent du ſien, & qu'en ne année il diſtribua ainſi dix mille dariques, ue *Dom Calmet* évalue à une piſtole la pièce. payait quelquefois trois-cents dariques ce ui ne valait pas trois aſpres ; & Babylone aignait qu'il ne ſe ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape *Nalriſp* joignait auſſi au oût le plus ſûr, & à l'eſprit le plus naturel, équité & la bienfaiſance. Il faiſait les déli-es de ſes amis, & ſon commerce était en-anteur ; de ſorte que les Babyloniens, tout alins qu'ils étaient, reſpectaient & aimaient es deux Satrapes ; ce qui était aſſez rare en erſe.

Il ne fallait pas les louer en face, *recalci-abant undique tuti :* c'était la coutume au-efois ; mais c'était une mauvaiſe coutume ui expoſait l'encenſeur & l'encenſé aux mé-antes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pou
que ces deux illustres Babyloniens daignas
sent lire sa tragédie Persanne, intitulée *les Scy*
thes. Ils en furent assez contens. Ils diren
qu'avec le tems ce campagnard pourrait s
former ; qu'il y avait dans sa rapsodie du n
turel & de l'extraordinaire, & même de l'in
térêt ; & que, pour peu qu'on corrigeât seu
lement trois-cents vers à chaque acte, la pièc
pourrait être à l'abri de la censure des ma
intentionnés ; mais les mal-intentionnés pri
rent la chose à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon-hon
me, qui leur était bien respectueusement dé
voué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il l
permît de rire quelquefois aux dépens de
méchans & des orgueilleux. Il prit la libert
de faire une épître dédicatoire à ses deux p
trons en grand style, qui endormit toute l
cour & toutes les académies de Babylone, &
que je n'ai jamais pu retrouver dans les anna
les de la Perse.

PRÉFACE
DE L'ÉDITION DE PARIS.

ON sait que chez des nations polies & ingénieuses, dans de grandes villes, comme Paris & Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'élégies, d'odes, d'églogues ; mais, les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse, par des nouveautés passagères, des chef-d'œuvres immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'inven-

tion n'avaient point réuſſi ; mais la véritable raiſon eſt que les pièces de *Scudéri* & de *Bois-Robert*, qui ſont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne ſont que des fables inſipides, ſans mœurs & ſans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez (nous l'avouons) d'inventer un ſujet dans lequel, ſous des noms nouveaux, on traite des paſſions uſées & des évènemens communs ; *omnia jam vulgata*. Il eſt vrai que les ſpectateurs s'intéreſſent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande paſſion malheureuſe ; mais, s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campiſtron* eſt triſte ; le lecteur dit : Je connaiſſais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre ſur la ſcène l'ancienne Chevalerie, le contraſte des Mahométans & des Chrétiens, celui des Amé-

ricains & des Eſpagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la ſcène.

On haſarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes & des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de quelques nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des paſteurs, des laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours.

Mais enfin cette invention théâtrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple : on peut faire parler des pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'élève au-deſſus de la baſſeſſe que nous attribuons très-injuſtement à leur état, pourvu que cette fierté ne ſoit jamais bourſoufflée ; car qui doit l'être ? Le bourſoufflé, l'ampoulé ne convient pas même à *Céſar*. Toute grandeur doit être ſimple.

C'eſt ici, en quelque ſorte, l'état de nature mis en oppoſition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il eſt dans les grandes

villes. On peut enfin étaler, dans des cabanes, des ſentimens auſſi touchans que dans des palais.

On avait ſouvent traité en burleſque cette oppoſition ſi frappante, des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes, tant le burleſque eſt aiſé, tant les choſes ſe préſentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réuſſiſſent dans le groteſque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'eſprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le ſujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été repréſentée, dit à celui qui lui expoſait ce plan : *J'entends; c'eſt Arlequin Sauvage.*

Il eſt certain qu'*Alzire* n'aurait pas réuſſi, ſi l'effet théâtral n'avait convaincu les ſpectateurs que ces ſujets peuvent être auſſi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus & les plus impoſans.

La tragédie des *Scythes* eſt un plan beaucoup plus haſardé. Qui voit-on paraître d'abord ſur la ſcène ? Deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on ? D'une fille qui prend ſoin

de la vieilleſſe de ſon père, & qui fait le ſervice le plus pénible. Qui épouſe-t-elle ? Un pâtre, qui n'eſt jamais ſorti des champs paternels. Les deux vieillards s'aſſéient ſur un banc de gazon. Mais que deux acteurs habiles pourraient faire valoir cette ſimplicité !

Ceux qui ſe connaiſſent en déclamation & en expreſſion de la nature, ſentiront ſurtout quel effet pourraient faire deux vieillards, dont l'un tremble pour ſon fils, & l'autre pour ſon gendre, dans le tems que le jeune paſteur eſt aux priſes avec la mort ; un père affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe ſur un ſiège de mouſſe, qui ſe relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au ſecours de ſon fils ; un ami éperdu, qui partage ſes douleurs & ſa faibleſſe, qui l'aide d'une main tremblante à ſe relever ; ce même père qui, dans ces momens de ſaiſiſſement & d'angoiſſe, apprend que ſon fils eſt tué, & qui, le moment d'après, apprend que ſon fils eſt vengé : ce ſont là, ſi je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaiſſait pas autrefois, &

dont M. *le Kain* a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est-là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé, avant Mademoiselle *Clairon*, jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée ? Qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile & sans vie ? Qui aurait osé, comme M. *le Kain*, sortir les bras ensanglantés du tombeau de *Ninus*, tandis que l'admirable actrice, qui représentait *Sémiramis*, se traînait mourante sur les marches du tombeau même ? Voilà ce que les petits-maîtres & les petites-maitresses appelèrent d'abord *des postures*, & ce que les connaisseurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé des tableaux de *Michel-Ange*. C'est-là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais

eu l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée, il y a quelques années, par un philosophe, qui, à l'exemple d'*Aristote*, a su joindre aux sciences abstraites, l'éloquence, la connaissance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste* & de *Tancrède*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de *Clytemnestre* qu'on égorge derrière la scène : paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un effet prodigieux ; tout le monde frémissait, quand il entendait : *ô teknon, teknon ! oikteiré ten tékousan.* Ce n'est que par dégrés qu'on peut

accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

> Mais il eſt des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pouſſer le terrible juſqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature ; mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous ſur-tout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâtre, un ſupplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, ſavoir faire parler ſes acteurs, que de ſe borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des ſoléciſmes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue ! Il n'eſt rien de beau en aucun genre que ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoreſque font un grand effet, ſans doute : mais ne mettons jamais le biſarre & le giganteſque à la place

de la nature, & le forcé à la place du ſimple; que le décorateur ne l'emporte point ſur l'auteur: car alors, au-lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curioſité*.

La pièce qu'on ſoumet ici aux lumières des connaiſſeurs eſt ſimple, mais très-difficile à bien jouer; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point aſſez bonne. D'ailleurs, preſque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert & un jeu de théâtre parfait, pour faire ſupporter la pièce à la repréſentation. Il y a pluſieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus*, *Rome ſauvée*, *la mort de Céſar*, qu'il eſt impoſſible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laiſſe tomber le theâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs eſt très-rare dans la tragédie. Ceux qui ſont chargés des ſeconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le Parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'eſt pas d'uſage. Très-peu ſavent diſtinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la miſéra-

ble habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rhythme & l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'osant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances, sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, & sur-tout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura, du moins, dans sa vieillesse, la consolation de voir son objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS
Qui nous ont précédés immédiatement.

L'ÉDITION que nous donnons de la tragédie des *Scythes*, est la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit, d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney, & sur celui de M. le Marquis de *Langalerie*. Car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société pour exercer les talens de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris, ni celui de Lyon, n'eurent pas le tems de se procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève : mais il y

manque quelques morceaux qui, jusqu'à présent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire, qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce; & la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs Hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas; enfin de huit éditions qui ont paru, la nôtre est la plus complette.

Il faut de plus considérer que, dans presque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances, qui n'ont qu'un tems, soit par la crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Soz*a*me* à la troisième scène du premier acte :

Ah ! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un Roi pour faire un peuple esclave;
De remper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-tems, & font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah ! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces États dévastés par des mains mercénaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger ; mais sûrement il n'y a personne qui puisse, avec raison, faire la moindre application des conquêtes des Perses & du despotisme de leurs Rois, avec les Monarchies & les mœurs de l'Europe, telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retrancha à Paris, dans l'*Orphelin de la Chine*, les vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On sait que ce fut bien pis à *Mahomet*, & ce qu'il fallut de peines, de tems & de soins pour rétablir sur la scène Française cette tragédie, unique en son genre, dédiée à un des plus vertueux Papes que l'Église ait eu jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'est

la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots, sur-tout dans des pieces simples, lesquelles exigent un style naturel, & banniſſent cette pompe majeſtueuse dont les esprits sont subjugués aux premieres représentations dans des sujets plus importans.

C'eſt ainſi que la *Bérénice* de l'illuſtre *Racine* eſſuya tant de reproches ſur mille expreſſions familieres que ſon ſujet ſemblait permettre :

Belle Reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous ?
Arzace, entrerons-nous ?... Et pourquoi donc partir ?
A-t-on vu de ma part le Roi de Comagène ?
Il ſuffit. Et que fait la Reine Bérénice ?
On ſait qu'elle eſt charmante, & de ſi belles mains..
Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Comme vous je m'y perds, d'autant plus que j'y penſe
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.
Adieu, ne quittez point ma Princeſſe, ma Reine.
Eh quoi ! Seigneur, vous n'êtes point parti (*a*) !
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſéparer.
Dites, parlez... Hélas ! que vous me déchirez !
Pourquoi ſuis-je Empereur, pourquoi ſuis-je amoureux

(*a*) C'eſt *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus* : *Viſé*, qui était dans le Parterre, cria : *Qu'il parte.*

Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi ! Seigneur... Je ne sais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût, furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avoient pu faire quatre vers supportables dans leur vie, ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures, que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes, ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des sentimens vrais & délicats, que ce grand-homme avait seul exprimer. Aussi, quand il s'est trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice*, elle a toujours été représentée avec de grands applaudissemens; elle a fait verser des larmes; mais la nature accorde presque aussi rarement les talens nécessaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les esprits justes & désintéressés les jugent dans le cabinet: mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune

des critiques que l'on fit de *Bérénice :* il s'en veloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois scènes : que dis-je ? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de *Loui XIV.*

Ce qui fait bien connaître le cœur humain c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénic* de *Corneille* qu'on jouait en même tems, & que cent critiques se déchaînaient contre l *Bérénice* de *Racine.* Quelle en était la raison C'est qu'on sentait dans le fond de son cœu la supériorité de ce style naturel, auquel pe sonne ne pouvait atteindre. On sentait qu rien n'est plus aisé que de coudre ensembl des scènes ampoulées, & rien de plus difficil que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué, tant poursuivi par l médiocrité & par l'envie, a gagné à la longu tous les suffrages. Le tems seul a vengé sa me moire.

Nous avons vu des exemples non moin frappans, de ce que peuvent la malignité & le préjugé. *Adélaïde du Guesclin* fut rebuté dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est aviſé

visé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, sans y changer un seul mot, et elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un tems, aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'est celui de la satyre grossière, qu'on méprise, même en s'en amusant quelques momens; c'est cette critique acharnée & mercénaire d'ignorans qui insultent, à prix fait, aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; qui dénigrent les tableaux du sallon, sans avoir su dessiner; qui s'élèvent contre la musique de *Rameau*, sans savoir solfier: misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses.

NB. *Ces points... qu'on trouvera dans les vers indiquent les pauses, les silences, les tons plus radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie soit jamais représentée.*

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitan d'un canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien Général Perſan, retir en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéïde.

HIRCAN, Officier d'Athamare.

Scythes & Perſans.

LES SCYTHES; *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un bocage & un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes & des cabanes.*)

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes *couverts de peaux de tigres, ou de lions.*

HERMODAN.

INDATIRE, mon fils, quelle eſt donc cette audace ?
Qui ſont ces étrangers ? quelle inſolente race

A franchi les sommets des rochers d'Immaüs?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquiles?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, sortis de leurs asyles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril & la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance; & d'abord,
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;
L'or & les diamans brillent sur ses habits;
Son turban disparaît sous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui faisant connaître
Que ce titre de maître, aux Persans si sacré,
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré.
Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
Sans Rois & sans sujets, tous libres & tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? Viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous insulter?
Alors il me répond, d'une voix douce & fière,
Que des États Persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs & pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,

Et les ſombres chagrins répandus ſur ſon front.
Nous offrons cependant à ſa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille ſanglante,
Nos utiles toiſons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a ſemé ſous nos pas;
Mais ſur-tout des carquois, des flèches, des armure
Ornemens des guerriers & nos ſeules parures.
Ils préſentent alors, à nos regards ſurpris,
Des chef-d'œuvres d'orgueil ſans meſure & ſans prix,
Inſtrumens de molleſſe, où ſous l'or & la ſoie
Des inutiles arts tout l'effort ſe déploie.
Nous avons rejetté ces préſens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la ſimple nature.
L'appareil des grandeurs au pauvre eſt une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté, nous ſommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourſuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié ſincère.
Ce jour (n'en doutez point) nous eſt un jour proſpère;
Ils pourront voir nos jeux & nos ſolemnités,
Les charmes d'Obéïde & mes félicités.

HERMODAN.

Ainſi donc, mon cher fils, juſqu'en notre contrée,
La Perſe eſt triomphante! Obéïde adorée,
Par un charme invincible, a ſubjugué tes ſens!
Cet objet, tu le ſais, naquit chez les Perſans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître?

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé,
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté: la vertu malheureuse
Devient plus respectable, & m'est plus précieuse.
Je vois avec plaisir que, du sein des honneurs,
Il s'est soumis, sans peine, à nos loix, à nos mœurs;
Quoiqu'il soit dans un âge où l'âme la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille est encore au dessus.
De son sexe & du nôtre elle unit les vertus.
Courageuse & modeste, elle est belle & l'ignore.
Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.
Son âme est noble au moins; car elle est sans orgueil,
Simple dans ses discours, affable en son accueil.
Sans avilissement, à tout elle s'abaisse;
D'un père infortuné soulage la vieillesse,
Le console, le sert, & craint d'appercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
On la voit supporter la fatigue obstinée,
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille, sur-tout, dans nos champêtres jeux,

Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour & le modèle ;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que ſon père, admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encore aux uſages des Scythes,
Adorateur des loix que nos mœurs ont preſcrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté ?
Sur ſon rang, ſur les ſiens, pourquoi ſe taire encore ?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu,
Au ſang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il ſoit, il eſt libre, il eſt juſte, intrépide ;
Il m'aime, il eſt enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE, *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux!
O cher concitoyen de nos pâtres heureux!
Les Perſans, en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie!
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux Dieux.
J'en atteſte les miens, & le jour qui m'éclaire;
Mon cœur ſe donne à toi, comme il eſt à mon père;
Je te ſers comme lui. Quoi! tu verſes des pleurs!

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe; & ſi, dans mes malheurs,
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,
Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
La cicatrice en reſte; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a ſoufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins: ta vertu m'eſt connue;
Qui peut donc t'affliger? Ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire ;
Elle eſt l'unique bien que les Dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà preſſé ;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle ;
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta ſage contrée
Préſide à l'union que j'ai tant deſirée.
Avec ce digne ami, laiſſe-moi m'expliquer :
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher & noble eſpoir de ma triſte famille ;
Mon fils, obtiens ſes vœux ; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, & je revole aux ſiens.

SCÈNE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMI, reposons-nous sur ce siège sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse & le feuillage;
La nature nous l'offre; & je hais dès long-tems
Ceux que l'art a tissus dans les palais des Grands.

HERMODAN.

Tu fus donc Grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop long-tems de cette confidence.
Je ne hais point les Grands. J'en ai vu quelquefois
Qu'un desir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles & fières.
Je sais que les humains sont nés égaux & frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un Roi veut présenter;
Et la simplicité de notre République
N'est point une leçon pour l'État monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chûte, ma misère,

La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père :
J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans appui ;
Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui
Ne rejaillît sur elle & ne flétrît sa gloire.
Apprends, d'elle & de moi, la malheureuse histoire.

(*Ils s'asseyent tous deux.*)

HERMODAN.

Sèche tes pleurs, & parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portai la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hircanie ;
Pays libre autrefois.

HERMODAN

Il est bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un Roi, pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté, pour se faire obéïr,
M'ont égaré long-tems, & font mon repentir....
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses.
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, & je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père.
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,

Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.
Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais, dans ses passions, caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéïde épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge & mon espoir unique.
Athamare est son nom; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violens
D'un esprit indomptable en ses emportemens.
De sa mère, en ce tems, les Dieux l'avaient privée.
Par moi seul à ce Prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,
Monstres, par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babylone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la servitude effets aviliſſans !
Quoi ! la plainte eſt un crime à la cour des Perſans !

SOZAME.

Le premier de l'État, quand il a pu déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir & ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur ?

(*Les deux vieillards ſe lèvent.*)

SOZAME.

Ce ſouvenir honteux ſoulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,
Tout fut tenté par eux, & tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête ; on partage, on ravit
Mes emplois & mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon père, &, ſubiſſant ſon ſort,
Accompagne ma fuite & s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme ;
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des Rois ;
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les loix.
Mais je ſens que ma fille, aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.

J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illusion fatale
Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? Qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter ;
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée ;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour,
Fait mépriser les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content, si ma chère Obéïde
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle, en effet, penser, dans ses beaux ans,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le tems ?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présens, & mes douleurs passées ;
Cache-les à ton fils ; & que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets ; mais apprends qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, & sur-tout à mon fils.
Il s'en alarmerait.

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

OBÉIDE se donne,
Obéïde est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCÈNE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE un Scythe.

LE SCYTHE.

RESPECTABLES vieillards, sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-tems cherché.

HERMODAN, *à Sozame.*

O ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.

Lui poursuivre Sozame! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde:
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu qui, loin de ces naufrages,

assasiés de trouble, & fatigués d'orages,
référaient de nos mœurs la grossière âpreté,
ux attentats commis avec urbanité.
elui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN, *à Sozame.*

es pleurs me sont suspects, ainsi que ses présens.
ırdonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.
es esclaves brillans veulent au moins séduire.
ut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire;
ut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
emande ici ton sang à sa rage échappé.
'un Prince quelquefois le malheureux ministre
eure, en obéïssant à son ordre sinistre.

SOZAME.

ubliant tous les Rois dans ces heureux climats,
suis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE, *à Sozame.*

ous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
it manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

l vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

uvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.

Que nous fait d'un Perſan la joie ou la triſteſſe?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(*A Sozame.*)

Viens préſenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuſe, à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toujours ſoumiſe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Ous y réſolvez-vous ?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
nſevelir mes jours en ce déſert ſauvage.
ne me verra point, laſſe d'un long effort,
n père inébranlable attendre ici la mort,
ır aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
ıyer d'adoucir la loi qui le condamne ;
ır aller recueillir des débris diſperſés,
e tant d'avides mains ont en foule amaſſés.
and ſa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
jeuneſſe peut-être en fut épouvantée ;
is j'eus honte bientôt de ce ſecret retour,
i rappelait mon cœur à mon premier ſéjour.
ſans doute à ce cœur fait trop de violence,
ır démentir jamais tant de perſévérance.
ne ſuis fait, enfin, dans ces groſſiers climats,

Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces Grands de la Perse à ma porte rempans
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux a
D'un peuple industrieux les talens mercénaires
De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires
J'ai pris un nouvel être; &, s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur;
Dans votre abaissement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout; mais le cœur est-il maîtr
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître?
La nature a ses droits; ses bienfaisantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On souffre en sa patrie, elle peut nous déplaire;
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chèr

OBÉIDE.

Le ciel m'en donne une autre, & je la dois chérir
La supporter du moins, y languir, y mourir;
Telle est ma destinée.... Hélas! tu l'as suivie!
Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie;
Mais je serais barbare, en t'osant proposer
De porter ce fardeau qui commence à peser.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée,
Tu trouveras peut-être une âme assez bien née,
Compatissante assez pour acquitter vers toi

ue le sort m'enlève, & ce que je te doi.
ne pitié bien juste elle sera frappée,
oyant de mes pleurs une lettre trempée.
, ma chère Sulma; revois, si tu le veux,
perbe Ecbatane & ses peuples heureux:
e dans ces déserts ta fidelle Obéïde.

SULMA.

que la mort plutôt frappe cette perfide,
nais je conçois le criminel dessein
hercher loin de vous un bonheur incertain!
écu pour vous seule; & votre destinée
ies à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
(je vous l'avouerai) ce n'est pas sans horreur
je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

s mon infortune, après l'indigne outrage
fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
immortel Cyrus un fatal rejetton;
cour à jamais lorsque tout me sépare,
nd je dois tant haïr ce funeste Athamare,
état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux;
m'est indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
e avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquile?

OBÉIDE.

e de m'arracher, en croyant m'éblouir,
alheureux repos dont je cherche à jouir.

Au parti que je prends je me ſuis condamnée.
Va, ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis née
Ce cœur doit s'en punir : il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne & qu'il n'oſe briſer.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas ! auriez-vous à vous faire ?

OBÉIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux ! je vous le promets.
Obéïde à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous ?

OBÉIDE.

Tout eſt fini. Mon père veut un gen
Il déſigne Indatire, & je ſais trop l'entendre ;
Le fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eſt donc fait ?

OBÉIDE.

Tu vois l'autel ſacré (*a*)
Que préparent déjà mes compagnes heureuſes,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuſes,
Tranquiles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir ?

(*a*) De jeunes filles apportent l'autel ; elles l'ornent de ſ
landes de fleurs, & attachent des feſtons aux arbres qui
tourent.

SCÈNE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Et autel me rappelle en ces forêts si chères;
t conduis tous mes pas, je devance nos pères.
veux lire en tes yeux, entendre de ta voix,
ue ton heureux époux est nommé par ton choix.
ymen est, parmi nous, le nœud que la nature
rme entre deux amans de sa main libre & pure.
iez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
s folles vanités, l'orgueil ambitieux,
: cent bisarres loix la contrainte importune,
umettent tristement l'amour à la fortune.
le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
un mercénaire hymen on ignore la loi,
i fait sa destinée. Une fille guerrière
: son guerrier chéri court la noble carrière;
e aime à partager ses travaux & son sort,
ccompagne aux combats, & sait venger sa mort.
éfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton Empire?
sincère Obéïde aime-t-elle Indatire?

OBÉIDE.

connais tes vertus, j'estime ta valeur,
de ton cœur ouvert la naïve candeur;
te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père;

Et ſon choix & le mien doivent te ſatisfaire.

INDATIRE.

Non, tu ſembles parler un langage étranger;
Et même, en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane eſt-ce ainſi qu'on s'expliqu
Obéïde, eſt-il vrai qu'un aſtre tyrannique,
Dans cette ville immenſe, a pu te mettre au jour?
Eſt-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche eſclavage,
Dont à peine, en ces lieux, nous concevons l'imag
Dis-moi, chère Obéïde, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au ſein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'eſt point ton malheur, c'eſt le mien... Ma mémo
Ne me retrace plus cette trompeuſe gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le ſouvenir, plus je m'en ſouviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil ruſtique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les ſermens
Dont nos cœurs & nos Dieux ſont les ſacrés garans
Obéïde, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces Dieux dans ta ſuperbe ville:
Il n'a pour ornement que des tiſſus de fleurs,
Préſens de la nature, image de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand & juſte Maître
Préfère ce ſaint culte, & cet autel champêtre,

A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les Dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

INDATIRE.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians bocages ?
Par la main des Vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Persans !... que dis-tu ?... les Persans !

INDATIRE.

Tu frémis;
Quelle pâleur, ô ciel ! sur ton front répandue !
Des esclaves d'un Roi peux-tu craindre la vue ?

OBÉIDE.

Ah ! ma chère Sulma !

SULMA.

Votre père & le sien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solemnelles.

OBÉIDE, *à Sulma.*

Allons... je l'ai voulu.

SCÈNE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, & des Scythes sans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.*)

HERMODAN.

VOICI l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes sermens, où jurèrent nos pères.
(*A Obéide.*)
Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères;
Notre culte, Obéïde, est simple comme nous.

SOZAME, *à Obéïde.*

De la main de ton père accepte ton époux.
(*Obéïde & Indatire mettent la main sur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus, quand cet heureux momen
Aura mis Obéide aux mains de son amant;
Et toujours plus épris, & toujours plus fidèle,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me soumets, grands Dieux! à vos augustes loi

Je jure d'être à lui... Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?
(*Ici Athamare & des Perſans paraiſſent.*)

SULMA.

Ah ! Madame.

OBÉIDE.

Je meurs ; qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah, Sozame !
Quelle terreur ſubite a donc frappé ſon âme ?
Compagnes d'Obéide, allons à ſon ſecours.
(*Les femmes Scythes ſortent avec Indatire.*)

SCÈNE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

SCYTHES, demeurez tous...

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange & le plus effroyable !

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien ?

SOZAME.

Quel ſort impitoyable
T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix ?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne Monarque avait proſcrit ma tête ;
Viens-tu la demander ? Malheureux ! elle eſt prête ;

Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable & redouté des Rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hazarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutez; je m'en remets à vous:
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi, neveu de Cyrus! & tu viens chez les Scythes!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites;
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse;
Un Roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce Roi n'est plus; & la première idée
Dont, après son trépas, mon âme est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené;
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable;
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable.
Elle accabla mon cœur; il la faut réparer;
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance;
C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus;
Tout le reste a subi les loix de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne

Ton amitié, Sozame, ajoûte à ma couronne.
Nul Monarque, avant moi, sur le trône affermi,
N'a quitté ses États pour chercher un ami.
Je donne cet exemple, & ton maître te prie;
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie:
Cède aux vœux de ton Roi, qui vient te rappeler;
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare;
Si le repentir seul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts, je saurais pardonner.
Tu sais quel est mon cœur; il n'est point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible.
Je vois trop les chagrins dont il est désolé;
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus tems; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Instruit bien chèrement, trop fier & trop blessé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais; rends-moi grâce
De ne pas révéler ta dangereuse audace.
Ami, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O ciel ! ô destinée !
O passion fatale à me perdre obstinée!
Il n'est plus tems, dit-il : il a pu, sans pitié,
Voir son Roi repentant, son maitre humilié.
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré ?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hymenée ?
Ciel ! quel tems je prenais ! A cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai !

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrettes :
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitans, mais de vaillans guerriers ;
Qui sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté,

N'allez point alarmer leur noble indépendance;
Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point, quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami; je les connais assez;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes;
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux....

ATHAMARE.

Ah! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inspire.
Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs États?
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit;
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge;
Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez....

ATHAMARE.

Non... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende ; & que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux poſſeſſeur,
Inſulte mon amour, outrage mon honneur;
Que du bien qu'il m'arrache il ſoit en paix le maître !
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?
Entre un Scythe & ſon maître a-t-elle à balancer ?
Dans ſon cœur autrefois j'ai vu trop de nobleſſe,
Pour croire qu'à ce point ſon orgueil ſe rabaiſſe.

HIRCAN.

Mais ſi dans ce choix même elle eût mis ſa fierté ?

ATHAMARE.

De ce doute offenſant je ſuis trop irrité.
Allons: ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père,
S'il mépriſe mes pleurs ... qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un Prince eſt homme, & qu'il peut s'égarer:
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute & s'oubliant ſoi-même,
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
Quand il répare tout, il faut ſe ſouvenir
Que, s'il demande grace, il la doit obtenir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

QUOI! c'était Obéïde! ah! j'ai tout pressenti:
Mon cœur desespéré m'avait trop averti.
C'était elle, grands Dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes...

ATHAMARE.

Elle était en danger, Obéïde?

HIRCAN.

Oui, Seigneur;
Et, ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos loix.
Son père & son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un Scythe?

HIRCAN.

Eh quoi! cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler!

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler?
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire?
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, & de ces cantons l'espérance & l'honneur;
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu disparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel,
Qu'un long tressaillement, suivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée
La portait, en pleurant, sous ces rustiques toits,
Asyle malheureux dont son père a fait choix.
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie & pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur, à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite.
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéïde rendue,
En touchant cet autel, est tombée éperdue?

Parmi tous ces pasteurs elle aura, d'un coup d'œil,
Reconnu des Persans le fastueux orgueil.
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes;
A l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un Monarque injuste à la mort condamné;
Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux, qui sont tous mon ouvrage.
Elle aura rassemblé ces objets de terreur;
Elle imite son père, & je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel saisissement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haîne & la colère?
Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs;
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorsqu'elle m'a vu, si son âme surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins épriſe!
Si, lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret, faiblement élevé!...
Si l'on me pardonnait!... Tu me flattes peut-être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, & quel sera mon sort?
Mon aspect, en tout tems, lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie?

HIRCAN.

Elle l'aime, sans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me secourir,

C'eſt une arme, du moins, qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime ſa patrie, . . . elle épouſe Indatire! . . .
Va, l'honneur dangereux où le barbare aſpire
Lui coûtera bientôt un ſanglant repentir.
C'eſt un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Penſez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là, votre voix décide, elle abſout ou condamne.
Ici, vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arroſa le ſang de vos ayeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivreſſe!
Age des paſſions, trop aveugle jeuneſſe!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?
(*Indatire paſſe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.*)
Que veut, le fer en main, cette troupe ruſtique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux, c'eſt un uſage antique,
Ce ſont de ſimples jeux, par le tems conſacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux ſont guerriers; la valeur les apprête.
Indatire y préſide, il s'avance à leur tête.
Tout le ſexe eſt exclus de ces ſolemnités,
Et les mœurs de ce peuple ont des ſévérités
Qui pourraient des Perſans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux! vous me voulez conduire en sa présence!
Cette fête, du moins, m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéïde
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est elle; je la vois. Tâche de désarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer....
Des chaumes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
Ah! peut-être elle y vit tranquile & satisfaite.
Et moi....

SCÈNE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NON; demeurez, ne vous détournez pas:
De vos regards, du moins, honorez mon trépas.
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périsse.

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse.
C'en est trop.... Laisse-moi, fatal persécuteur;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur!

ATHAMARE.

Écoute un seul moment.

OBÉIDE.

Et le dois-je, barbare ?
Dans l'état où je suis, que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Désespéré, soumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéïde autant que je m'abhorre.
Ah ! ne détourne point tes regards effrayés :
Il me faut ou mourir, ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu sais déjà, peut-être,
Que de mon sort, enfin, les Dieux m'ont rendu maître
Que Smerdis & ma femme en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau ;
Qu'Ecbatane est à moi... Non : pardonne, Obéïde ;
Ecbatane est à toi : l'Euphrate, la Perside,
Et la superbe Égypte, & les bords Indiens,
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéïde, ainsi que ta beauté,
Est au dessus d'un rang dont il n'est point flatté ;
Que la pitié, du moins, le désarme & le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
Image de nos Dieux, ne sais-tu que punir ?
Ils savent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
Tenter dans ces forêts ma misère tranquile,
Et chercher un pardon... qui serait inutile ?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton Roi, d'un autre hymen, t'avait prescrit les loix.
Sans un crime, à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
Sans un crime plus grand, je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéïde respire ;
Prends pitié de mon sort... & respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! un vil mortel !

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen... qui te passe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé, si j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carrière ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi ; mon âme est dans tes mains ;
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable ;
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉIDE.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens ?
Athamare !

ATHAMARE.

Obéïde ! il en est encor tems.

De moi, de mes États, auguſte Souveraine,
Viens embellir cette âme eſclave de la tienne;
Viens régner.

OBÉIDE.

Puiſſes-tu, loin de mes triſtes yeux,
Voir ton règne honoré de la faveur des Dieux!

ATHAMARE.

Je n'en veux point ſans toi.

OBÉIDE.

Ne vois plus que ta gloire;

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périſſe la mémoire
De mes malheurs paſſés, de tes cruels amours!

ATHAMARE.

Obéïde à la haîne a conſacré ſes jours!

OBÉIDE.

Mes jours étaient affreux: ſi l'hymen en diſpoſe,
Si tout finit pour moi, toi ſeul en es la cauſe.
Toi ſeul as préparé ma mort dans ces déſerts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les ſuis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore,

OBÉIDE.

J'ai fait ſerment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas ;
C'eſt pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah ! ... c'eſt pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laiſſât libre au moins un fille ſi chère,
Que ſon cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il ceſſât enfin de s'exiler ici ?
Dis-lui....

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma miſère :
Il eſt fait ; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait conſentir.
Sa vertu t'eſt connue ; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eſt dans la haîne ; & lui ſeul eſt coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir.
Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix & le père & la fille.
Il vient ; ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors; ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non; tous deux à l'envi donnez moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeſte
Qui des jours d'Obéide empoiſonne le reſte,
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aſpect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au reſpect.
J'obéis... Dieux puiſſans, qui voyez mon offenſe;
Secondez mon amour, & guidez ma vengeance.

SCÈNE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

HÉ! quoi, notre ennemi nous pourſuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne ſe flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père inſenſible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père... il vous reſpecte... il ne me verra plus;
Pour jamais à le fuir mes vœux ſont réſolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBÉIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton suffrage,

épendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

i cru vous plaire au moins; ... j'ai cru que sans fierté
: fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

is-tu ce qu'Athamare, à ma honte, propose
ir un de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBÉIDE.

u'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
e briser tes liens, de le suivre avec toi,
'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
e mendier chez lui le prix de ton parjure,
'acheter, par la honte, une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,
ndatire en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains & simples sans bassesse:
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;

On ne les trompe point avec impunité ;
Et, sur-tout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader ;
Pour la première fois, pourquoi m'intimider ?
Vous savez si, du sort bravant les injustices,
J'ai fait, depuis quatre ans, d'assez grands sacrifices.
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir... ainsi que ma misère.
Allez... vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste & commun effet de l'âge & du malheur ;
Mais qu'il parte aujourd'hui ; que jamais sa présence
Ne profane un asyle ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, Seigneur ; & plût aux Dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux !

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête ;
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

QUELLE fête cruelle! Ainſi dans ce ſéjour
os beaux jours enterrés ſont perdus ſans retour?

OBÉIDE.

h, dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
n Prince généreux... qui vous plaiſait peut-être;
ous les abandonnez ſans crainte & ſans pitié?

OBÉIDE.

on deſtin l'a voulu... j'ai tout ſacrifié.

SULMA.

aïriez-vous toûjours la cour & la patrie?

OBÉIDE.

Ialheureuſe!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

)uvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas!
'u n'y découvrirais que d'horribles combats.

Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.
Il eſt des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en eſt de plus grands, dont le poiſon cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais, lorſque dans l'exil à mon âge on raſſemble,
Après un ſort ſi beau, tant de malheurs enſemble;
Lorſque tous leurs aſſauts viennent ſe réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il ſoutenir?

SULMA.

Ecbatane... un grand Prince....

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce ſéjour barbare?
Que t'a fait Obéïde? & pourquoi découvrir
Ce trait long-tems caché qui me faiſait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte & ton injure,
De tes funeſtes mains déchirer ma bleſſure?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop; c'eſt trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre miſère.
Hélas! contre les Rois ſon trop juſte courroux
Ne ſera donc jamais retombé que ſur vous!
Quand vous le conſolez, faut-il qu'il vous opprime
Soyez ſa protectrice, & non pas ſa victime.
Athamare eſt vaillant; & de braves ſoldats

)nt jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
.thamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Ion.

SULMA.

C'est en ses États que le ciel vous fit naître.
'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
'opprobre de la Perse, & le vôtre & le sien?
l'en croirez-vous? Partez, marchez sous sa conduite;
i vous avez d'un père accompagné la fuite,
est tems, à la fin, qu'il vous suive à son tour;
)u'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
)ue sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
:esse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Ion; ce parti serait injuste & dangereux:
coûterait du sang; le succès est douteux;
Ion père expirerait de douleur & de rage...;
nfin l'hymen est fait:.. je suis dans l'esclavage.
'habitude à souffrir pourra fortifier
Ion courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant; & votre œil, qui s'égare,
'arcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des Rois
e vous vis descendue aux plus humbles emplois;
)ù d'un vain repentir le trait insupportable

Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le désespoir!

SULMA.

Dans cet état affreux, que faire?

OBÉIDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, & que j'ai dans mon cœur;
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

ENSES-TU qu'Indatire oſera me parler ?

HIRCAN.

oſera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne : ... il doit trembler.

HIRCAN.

Scythes, croyez-moi, connaiſſent peu la crainte.
is d'un tel déſeſpoir votre âme eſt-elle atteinte,
e vous aviliſſiez l'honneur de votre rang,
ſang du grand Cyrus mêlé dans votre ſang,
l'un trône ſi ſaint le droit inviolable,
qu'à vous compromettre avec un miſérable,
l'on verrait, ſi le ſort l'envoyait parmi nous,
os premiers ſuivans ne parler qu'à genoux;
is qui ſur ſes foyers peut, avec inſolence,
ver impunément un Prince & ſa puiſſance ?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre; & ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penses-tu qu'Indatire, en sa grossièreté,
Ait senti comme moi le prix de sa beauté?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéïde.
L'amour, la jalousie & ses emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel fait animer
Des mêmes passions tous les êtres du monde.
Si, du même limon, la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ses dessins,
Le fond de l'homme reste, il est par-tout le même;
Persan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc: je saurai le garder.

HIRCAN.

Vous hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hazarder?
Ma vie? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache.
Mon nom? quoi qu'il arrive, il restera sans tache.

les amis? ils ont trop de courage & d'honneur
our ne pas immoler sous le glaive vengeur
es agrestes guerriers, dont l'audace indiscrette
ourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

HIRCAN.

s mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

s vaincront avec moi:... Qui tourne ici ses pas?

HIRCAN.

eigneur, je le connais: c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

llez; que loin de moi ma garde se retire;
u'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès:
ais qu'on soit prêt à tout.

SCÈNE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HABITANT des forêts,
is-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

n prétend qu'une ville en toi révère un maître;
u'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
n voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
n dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
ue tu peux dans la plaine assembler une armée,

Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, & d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il eſt vrai, j'ai ſous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Perſans de ma ſolde honoré,
Eſt plus riche & plus grand, & plus conſidéré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ſes deſirs eſt toujours riche aſſez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connait point les vœux intéreſſés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déſerts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as, ſi tu me ſers;
Elle eſt ſous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre

INDATIRE.

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une République,
Ingrate en tous les tems, & ſouvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout, en marchant ſous ma loi.
J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice;
Ils n'ont su que servir: leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers.
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés;
Mais on n'a point d'amis, alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Égal à toi sans doute, & non moins respectable.

ATHAMARE.

Élève ta patrie, & cherche à la vanter;
C'est le recours du faible: on peut le supporter.
Ma fierté, que permet la grandeur souveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juste, au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi!

ATHAMARE.

Rends à ſon maître une de ſes ſujettes;
Qu'un indigne deſtin traîna dans ces retraites;
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que ſans injuſtice on ne peut m'enlever.
Rends ſur l'heure Obéïde.

INDATIRE.

A ta ſuperbe audace,
A tes diſcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien oppoſer la modération,
Que l'univers eſtime en notre nation.
Obéïde, dis-tu, de toi ſeul doit dépendre?
Elle était ta ſujette? Oſes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiſſe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes États?
Le ciel, en le créant, forma-t-il l'homme eſclave?
La nature, qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugiſſans ſous nos main
Que l'homme ſoit eſclave aux champs de la Médie,
Qu'il rempe; j'y conſens: il eſt libre en Scythie.
Au moment qu'Obéïde honora de ſes pas
Le tranquile horizon qui borde nos États,
La liberté, la paix, qui ſont notre appanage,
L'heureuſe égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que les Perſans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéïde ont été le partage.

ATHAMARE.

en eſt un plus grand, celui que mon courage
l'univers entier oſerait diſputer,
ue tout autre qu'un Roi ne ſaurait mériter,
ont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
dont avec fureur mon âme eſt poſſédée;
n amour : c'eſt le bien qui doit m'appartenir.
moi ſeul était dû l'honneur de la ſervir.
ui, je deſcends enfin juſqu'à daigner te dire
ue de ce cœur altier je lui ſoumis l'empire,
vant que les deſtins euſſent pu t'accorder
heureuſe liberté d'oſer la regarder.
e tréſor eſt à moi, barbare; il faut le rendre.

INDATIRE.

prudent étranger, ce que je viens d'entendre
cite ma pitié plutôt que mon courroux.
libre volonté m'a choiſi pour époux;
a probité lui plut : elle l'a préférée
ux recherches, aux vœux de toute ma contrée;
tu viens, de la tienne, ici redemander
n cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
rs d'un aſyle ſaint, de paix & d'innocence,
is; ceſſe de troubler, ſi loin de tes États,
es mortels, tes égaux, qui ne t'offenſent pas.
u n'es pas Prince ici.

ATHAMARE.

Ce ſacré caractère
l'accompagne en tous lieux, ſans m'être néceſſaire.
j'avais dit un mot, ardens à me ſervir,

Mes soldats, à mes pieds, auraient su te punir.
Je descends jusqu'à toi; ma dignité t'outrage,
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage;
C'est assez, je suis homme, & ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéïde, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie;
Ton accueil nous flattait: notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;
Et tu veux me forcer, dans la même journée,
De souiller par ta mort un si saint hymenée!

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient, retire-toi
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah! c'en est trop...

ATHAMARE.

Suis-moi,
Je te fais cet honneur.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

NDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN, *à Indatire, qui eſt près de ſortir.*

VIENS, ma main paternelle
e remettra, mon fils, ton épouſe fidelle.
iens: le feſtin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous ſuivrai;
llez.... O cher objet! je te mériterai.
(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

OURQUOI ne pas nous ſuivre? Il diffère!...

HERMODAN.

Ah! Sozame,
her ami, dans quel trouble il a jeté mon âme!
s-tu vu ſur ſon front des ſignes de fureur?

SOZAME.

Quel en ſerait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais ſon trouble était grand : Sozame, je ſuis père,
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner : ... avançons ; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés ; & mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage, & ne me ſervent plus...
(*Il s'aſſied, en tremblant, ſur le banc de gazon.*)
Mon fils ne revient point : ... J'entends un bruit horrib
(*Au Scythe qui eſt auprès de lui.*)
Je ſuccombe.... Va, cours, en ce moment terrible :
Cours, aſſemble au drapeau nos braves combattans

LE SCYTHE.

Raſſure-toi, j'y vole ; ils ſont prêts en tout tems.

SOZAME, *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, diſſipe tes alarmes.

HERMODAN, *ſe relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper. Oui, je renais.

SCÈNE V.

ERMODAN, SOZAME; ATHAMARE, *l'épée à la main*; HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

AUx armes;
ux armes, compagnons! ſuivez-moi, paraiſſez.
ù la trouver?

HERMODAN, *effrayé & chancelant.*

Barbare!...

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE, *à ſes Gardes.*

Obéïſſez.
e ſa retraite indigne enlevez Obéïde.
ourez, dis-je, volez: que ma garde intrépide,
Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
e faſſe un chemin prompt dans la foule des morts.
'eſt toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, raviſſeur coupable,
nfidèle Perſan, mon fils ſaura venger
e déteſtable affront dont tu viens nous charger.

Dans ce deſſein, Sozame, il nous quittait ſans doute.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieilleſſe & de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de ſervir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE, *à ſes ſoldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le ſpectacle d'un fils mourant dans la pouſſière;
Fermez-lui ce paſſage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève... N'oſes-tu?... Quoi! tu gémis!... Je meur
Mon fils eſt mort, ami!...

(*Il tombe ſur le banc de gazon.*)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéïde,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor, quand tu m'as offenſé,
Il faut dans ce moment la conduire & me ſuivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.
Attends mon ordre ici.
(*A ſes ſoldats.*)
Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME, *ſe courbant vers Hermodan.*

TOus mes malheurs, ami, ſont retombés ſur toi...
Eſpère en la vengeance.... Il revient.... il ſoupire....
Hermodan!

HERMODAN, *ſe relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant.
Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reſte quelque force à ta main languiſſante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens; lorſque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même ſépulchre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y ſeront; ma douleur te le jure.
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure;
Nous ne mourrons pas ſeuls.

HERMODAN.

Je l'eſpère; j'entends

Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos Scythes sont armés... Dieux! puniſſez les crimes.
Dieux! combattez pour nous, & prenez vos victimes.
Ayez pitié d'un père.

SCÈNE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O MA fille, eſt-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéïde... hélas!

OBÉIDE

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat, avec peine échappée,
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux ſanguinaires mains de mes fiers raviſſeurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.
(*A Hermodan.*)
Ton fils vient d'expirer, j'en ſuis la cauſe unique.
De mes calamités l'artiſan tyrannique,
Nous a tous immolés à ſes tranſports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, ſous les miens, & dans la place même
Où, pour le triſte objet qu'il outrage & qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours perſécutés,
Des flots de ſang humain coulent de tous côtés,

On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire,
On se dispute encor ses membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Persans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.
(*A tous deux.*)
Où voulez-vous aller, & sans force & sans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin;
Mais je mets, sans trembler, mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut; je l'attends, je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse.
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, & c'est dans un combat
Qu'un vieillard, comme moi, doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCÈNE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, le Scythe qui a déja paru.

LE SCYTHE.

ENFIN nous l'emportons.

HERMODAN.

Déïtés immortelles!
Mon fils ſerait vengé! N'eſt-ce point une erreur?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juſtice, & le Scythe eſt vainqueur.
Tout l'art que les Perſans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage;
Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu.
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perſans à la mort eſt livrée.
L'autre, qui ſe retire, eſt par-tout entourée
Dans la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis,
Où bientôt, ſans retour, ils ſeront aſſaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber ſa main;
Épuiſé, ſans ſecours, enveloppé ſoudain,

est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

OBÉIDE.

ui!

SOZAME.

Je l'avais prévu... Puissances souveraines,
rinces audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

)e ce cruel enfin nous serons vengés tous.
Vos loix, nos justes loix seront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel!... Quelles sont ces loix?

HERMODAN.

Les Dieux les ont dictées.

SOZAME, *à part.*

) comble de douleur & de nouveaux ennuis!

OBÉIDE.

Mais enfin, les Persans ne sont pas tous détruits.
)n verrait Ecbatane, en secourant son maître,
)u poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Je crains rien... Toi, jeune homme, & vous, braves guerriers,
réparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon père!...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.
Mânes de mon cher fils, que ton Ombre en jouisse!
Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère & le seras toûjours,
Qui de ta piété filiale & sincère

N'as jamais altéré le sacré caractère,
C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi
Attend de mon pays & demande de toi.

(*Il sort.*)

OBÉIDE.

Qu'a-t-il dit ? Que veut-on de cette infortunée ?
Ah ! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée !

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux ?

OBÉIDE.

Je n'ose le prévoir ; ... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah ! laissez-moi mourir, Seigneur, sans vous entendre

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive sur l'autel.*)

OBÉIDE, *entre Sozame & Hermodan.*

Vous vous taiſez tous deux: craignez-vous de me dire
e qu'à mes ſens glacés votre loi doit preſcrire?
uel eſt cet appareil terrible & ſolemnel?

SOZAME.

la fille... il faut parler... Voici le même autel
ue le ſoleil naiſſant vit, dans cette journée,
rné de fleurs par moi pour ton ſaint hymenée,
t voit d'un crêpe affreux couvert à ſon couchant.

HERMODAN.

s-tu chéri mon fils?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,

Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame;
Et mon devoir sur-tout, souverain de mon âme,
M'ont rendu cher ton fils:... mon sort suivait son sort
J'honore sa mémoire, & j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,
Veut que de son époux une femme chérie
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des Dieux, le sang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
Que du glaive sacré qui punit les offenses,
Elle arme sa main pure, & traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBÉIDE.

Moi vous venger!..sur qui?..de quel sang?..ah, mon pè

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire & la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les loix que vos ayeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit: les Persans sont à craindre;
Vous allumez la guerre, & ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler;
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus tems de garder le silence;
Le sang d'un époux crie; & ton délai l'offense.

OBÉIDE.

lois donc vous parler ... Peuple, écoutez ma voix.
ourrais alléguer, sans offenser vos loix,
ie je naquis en Perse, & que ces loix sévères
nt faites pour vous seuls, & me sont étrangères ;
l'Athamare est trop grand pour être un assassin ;
que, si mon époux est tombé sous sa main,
rival opposa, sans aucun avantage,
glaive seul au glaive, & l'audace au courage ;
e, de deux combattans d'une égale valeur,
n tue, & l'autre expire avec le même honneur.
ples qui connaissez le prix de la vaillance,
us aimez la justice ainsi que la vengeance ;
mmandez, mais jugez : voyez si c'est à moi
mmoler un guerrier qui dut être mon Roi.

LE SCYTHE.

u n'oses frapper, si ta main trop timide
ite à nous donner le sang de l'homicide,
connais ton devoir, nos mœurs & notre loi :
emble.

OBÉIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
otre loi m'indigne, & si je vous refuse ?

HERMODAN.

ymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuse ;
l'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

on fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oser rejetter un droit si légitime.

OBÉIDE, *après quelques pas & un long silence.*

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah, grands Dieux!

LE SCYTHE.

Devant les Immorte

En fais-tu le serment?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels.

Je le jure, Hermodan : tu demandes vengeance;
Sois-en sûr, tu l'auras:... mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté,
Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous ses compagnons.*

Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux loix de mon pays;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglans
Je vous rappellerai, quand il en sera tems.

SCÈNE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

H bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être
le plaisir affreux de me venger d'un maître
ns le cœur d'Athamare aurait conduit ta main ;
son monarque ingrat j'aurais percé le sein ;
: méritait trop. Ma vengeance lassée
ıtre les malheureux ne peut être exercée ;
ıs mes ressentimens sont changés en regrets.

OBÉIDE.

:z-vous bien connu mes sentimens secrets ?
ıs le fond de mon cœur avez-vous daigné lire

SOZAME.

; yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire ;
s je pleure sur toi dans ce moment cruel,
horre tes sermens.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
ıs savez quels tourmens un refus lui prépare.
ès ce coup terrible, ... & qu'il me faut porter ;
ez : .... sur son tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Perſans, diſiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés,
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

On en parle déjà; les eſprits les plus ſages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, Seigneur, de les perſuader:
Qu'ils méritent le ſang qu'ils oſent demander;
Et tandis que ce ſang de l'offrande immolée
Baignera ſous vos yeux leur féroce aſſemblée,
Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille; & j'oſe t'en répondre.
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront ſervi ta prière & mes ſoins?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre
Ce ſang de tant de Rois que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré;
Qui, coupable envers nous, n'en eſt pas moins ſacr

OBÉID

OBÉIDE.

eſt:.. mais je ſuis Scythe,.. & le fus pour vous plaire.
climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

fille!

OBÉIDE.

C'eſt aſſez, Seigneur; j'ai tout prévu.
peſé mes deſtins, & tout eſt réſolu.
e invincible loi me tient ſous ſon empire.
victime eſt promiſe au père d'Indatire;
iendrai ma parole:... allez, il vous attend;
'il me garde la ſienne;... il ſera trop content.

SOZAME.

me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage.
neur, le tems eſt cher; achevez votre ouvrage.
ſez-moi m'affermir: mais ſur-tout obtenez
traité néceſſaire à ces infortunés.
is prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
garder une foi toujours inviolable.
ous en crois:.. le reſte eſt dans la main des Dieux.

SOZAME.

e préſagent rien qui ne ſoit odieux:
t eſt horrible ici. Ma faible voix encore
tera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
s, après tant de maux, mon courage eſt vaincu.
oi qu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

SCÈNE III.

OBÉIDE, *seule.*

AH! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire & m'irrite;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche;
Je fus esclave assez:.. ma liberté s'approche.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

ENFIN, je te revois.

SULMA.

Grands Dieux! que j'ai tren
Lorsque, disparaissant à mon œil désolé,
Vous avez traversé cette foule sanglante!
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deu
Quel jour! quel hymenée! & quel sort rigoureu

OBÉIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable,

SULMA.

l! on m'aurait dit vrai!.. Quoi! votre main coupable
molerait l'amant que vous avez aimé,
r satisfaire un peuple à sa perte animé!

OBÉIDE.

i! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie;
es brutes humains paîtris de barbarie,
es âmes de fer, & dont la dureté
à long-tems chez nous pour noble fermeté,
nt on chérit de loin l'égalité paisible,
hez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
e atrocité morne, & qui, sans s'émouvoir,
oit dans le sang humain se baigner par devoir!..
'ai fui, pour ces ingrats, la cour la plus auguste,
peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
s généreux, sensible, & si prompt à sortir
ses iniquités par un beau repentir!
i? moi! complaire au Scythe!.. O nations! ô terre!
lois qu'il outragea! Dieux, maîtres du tonnerre;
ux, témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner!
ssez-vous à moi, mais pour l'exterminer.
Te leur liberté, préparant leur ruine,
imant la discorde & la guerre intestine,
arnant les époux, les pères, les enfans,
n sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirans;
s des monceaux de morts avec eux disparaître!
e le reste, en tremblant, rugisse aux pieds d'un maître!
e, rampant dans la poudre, au bord de leur cercueil,
r être mieux punis, ils gardent leur orgueil!
u'en mordant le frein du plus lâche esclavage,

Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la rage!
Où vais-je m'emporter! vains regrets! vains éclats!
Les imprécations ne nous secourent pas.
C'est moi qui suis esclave, & qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui?...

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours; & s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je suis descendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi, plein d'amour & d'espoir
Pour prix d'un seul regard il offre un diadême;
Il met tout à mes pieds: & tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels,
Qui du sang des humains arrosent les autels,

s connoiſſaient l'amour qui vous a conſumée,
x-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

on ; ils la conduiraient dans ce cœur adoré,
l'y tiendraient ſanglante, & du glaive ſacré
tourneraient l'acier enfoncé dans ſes veines.

SULMA.

peut-il ?...

OBÉIDE.

Telles ſont leurs âmes inhumaines ;
l eſt l'homme ſauvage à lui-même laiſſé :
eſt ſimple, il eſt bon, s'il n'eſt point offenſé ;
vengeance eſt ſans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père
ui creuſa ſous vos pas ce gouffre de miſère,
père d'Indatire uni par l'amitié,
onſulté des vieillards, avec eux ſi lié,
ut-il bien ſeulement ſupporter qu'on propoſe
orrible extrémité dont lui-même eſt la cauſe ?

OBÉIDE.

fait beaucoup pour moi. J'oſe même eſpérer,
es douleurs dont j'ai vu ſon cœur ſe déchirer,
ue ſes pleurs obtiendront de ce Sénat agreſte
es adouciſſemens à leur arrêt funeſte.

SULMA.

h ! vous rendez la vie à mes ſens effrayés.
vous haïrais trop, ſi vous obéiſſiez.
ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice.

OBÉIDE.

Sulma!...

SULMA.

Vous frémissez.

OBÉIDE.

Il faut qu'il s'accomplisse.

SCÈNE DERNIÈRE.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN; Scythes armés *rangés au fond en demi-cercle, près l'autel.*

SOZAME.

MA fille, hélas! du moins, nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance, autant qu'elle m'est due.
(*A Obéide.*)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des sermens est une loi suprême,
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

est assez ; je vous crois. Vous avez donc juré
ue de tous les Persans le sang sera sacré,
-tôt que cette main remplira vos vengeances.

HERMODAN.

ous seront épargnés. Les célestes puissances
'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

OBÉIDE.

)u'Athamare à présent paraisse devant moi.

(*On amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui & Hermodan.*)

HERMODAN.

)u'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah, Dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéide !
)rends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout tems réservé :
On y verra ton nom, c'est-là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
Graces aux immortels tous mes vœux sont remplis ;
Je meurs pour Obéide, & meurs pour mon pays.

Raſſure cette main qui tremble à mon approche;
Ne crains, en m'immolant, que le juſte reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir ſans fermeté;
Si ta main, ſi tes yeux, ſi ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

SULMA.

Ah, Madame!...

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!
Connaiſſez dans quel ſang vous enfoncez mes mains.
Athamare eſt mon Prince; il eſt plus,... je l'adore,
Je l'aimai ſeul au monde,... & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un ſang criminel doit laver ſon injure...

(*Levant le glaive entre elle & Athamare.*)

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens:...
Il l'eſt;... ſauvez ſes jours;... l'amour finit les miens.

(*Elle ſe frappe.*)

'is, mon cher Athamare ; en mourant, je l'ordonne.

(*Elle tombe à mi-corps sur l'autel.*)

HERMODAN.

)béide !

SOZAME.

O mon sang !

ATHAMARE.

La force m'abandonne :
lais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide !

(*Il veut saisir le fer.*)

LE SCYTHE.

Arrête, & respecte la loi.
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(*Athamare tombe sur l'autel.*)

HERMODAN.

Dieux ! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Ensevelis, du moins, le père avec la fille.
Va, règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au ſort:
Soumettons-nous au ciel, arbître de la mort...
Nous ſommes trop vengés par un tel ſacrifice.
Scythes, que la pitié ſuccède à la juſtice.

Fin du cinquième & dernier acte.

LES GUÈBRES,

OU

LA TOLÉRANCE;

TRAGÉDIE.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

l'occasion de la Tragédie des GUÈBRES.

ON trouvera dans cette nouvelle édition e la tragédie des *Guèbres*, exactement corri-ée, beaucoup de morceaux qui n'étaient oint dans les premières. Cette pièce n'eſt as une tragedie ordinaire, dont le ſeul but oit d'occuper pendant une heure le loiſir es ſpectateurs, & dont le ſeul mérite ſoit l'arracher, avec le ſecours d'une actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point recherché de vains applaudiſſe-nens, qu'on a ſi ſouvent prodigués ſur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a ſeulement voulu employer un faible talent à inſpirer, autant qu'il eſt en lui, le reſ-pect pour les loix, la charité univerſelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance ; c'eſt

ce qu'on a déjà remarqué dans les Préface qui ont paru à la tête de cet ouvrage drama tique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les es prits les semences de ces vertus nécessaire à toute société, on a choisi des personnage dans l'ordre commun. On n'a pas craint d hasarder sur la scène un jardinier, une jeun fille qui a prêté la main aux travaux rusti ques de son père, des officiers dont l'u commande dans une petite place frontière & dont l'autre est lieutenant dans la compa gnie de son frère. Enfin un des acteurs es un simple soldat. De tels personnages qui s rapprochent plus de la nature, & la simpli cité du style qui leur convient, ont paru de voir faire plus d'impression & mieux con courir au but proposé, que des princes amou reux & des princesses passionnées. Les théâ tres ont assez retenti de ces aventures tragi ques qui ne se passent qu'entre des souve rains, & qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve, à la vérité, un Em pereur dans cette pièce : mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur, ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés,

l ne vient qu'à la fin de la tragédie ; & c'eſt pour prononcer une loi telle que les anciens es feignaient dictées par les Dieux.

Cette heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur a plus exacte vérité. L'Empereur *Gratien*, lont les prédéceſſeurs avaient long-tems per-écuté une ſecte perſanne & même notre reli-gion chrétienne, accorda enfin aux Chrétiens & aux Sectaires de Perſe la liberté de con-cience par un édit ſolemnel. C'eſt la ſeule ction glorieuſe de ſon règne. Le vaillant & âge *Dioclétien* ſe conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La pre-nière choſe que fit *Conſtantin*, après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveller le fa-neux édit de liberté de conſcience porté par l'empereur *Gallien*, en faveur des Chrétiens. Ainſi, c'eſt proprement la liberté donnée au Chriſtianiſme, qui était le ſujet de la tragédie. Le reſpect ſeul pour notre religion empê-cha, comme on ſait, l'auteur de la mettre ſur le théâtre ; il donna la pièce ſous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait préſentée ſous le titre *des Chrétiens*, elle aurait été jouée ſans diffi-culté, puiſqu'on n'en fit aucune de repré-ſenter le *S.-Geneſt*, de *Rotrou ;* le *S.-Po-*

lyeucte, & la *Ste.-Théodore*, *vierge & martyre*, de *Pierre Corneille*; le *S.-Alexis*, de *Desfontaines*; la *Ste.-Gabinie*, de *Brueys*; & plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins rafiné; les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de *Marcèle* dans la tragédie de *S.-Geneſt*, jouée en 1647, long-tems après *Polyeucte*.

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense
D'un imposteur, d'un fourbe & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un nombre d'ignorans & de gens inutiles,
De malheureux, la lie & l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'est *forgée* à plaisir une Divinité:
De gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant, dans leur malheur, la lumière importune
Sous le nom de Chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de *S.-Geneſt*.

mépriser leurs Dieux, c'est leur être rebelle,
royez qu'avec raison je leur suis infidèle,
t que, loin d'excuser cette infidélité,
'est un crime innocent dont je fais vanité.
ous verrez si ces Dieux de métal & de pierre
eront puissans au ciel, comme on les croit en terre;
t s'ils vous sauveront de la juste fureur
'un Dieu dont la créance y passe pour erreur.
t lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
es femmes, ces enfans & ces gens inutiles,
es sectateurs enfin de ce crucifié,
ous diront si, sans cause, ils l'ont déifié.

On avait approuvé, dix ans auparavant, dans la tragédie de *S.-Polyeucte*, le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés & briser les statues des Dieux dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de *Polyeucte* est injuste & téméraire. Peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable, en effet, que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'Empereur, de fracasser des statues dont les débris peuvent fen-

dre la tête des enfans & des femmes ! Ce n'eſt que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* eſt inſenſée & coupable. La ceſſion qu'il fait de ſa femme à un payen, a paru enfin à pluſieurs perſonnes choquer la raiſon, les bienſéances, la nature & le Chriſtianiſme même. Les converſions ſubites de *Pauline* & même du lâche *Félix* ont trouvé des cenſeurs qui, en admirant les belles ſcènes de cette pièce, ſe ſont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie eſt peut-être le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Trouver le ſecret de faire en France, une tragédie intéreſſante ſans amour ; oſer faire parler un enfant ſur le théâtre, & lui prêter des réponſes, dont la candeur & la ſimplicité nous tirent des larmes ; n'avoir preſque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre ; remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens ; ſe ſoutenir, ſur-tout, (& c'eſt-là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle & auguſte, ſouvent ſublime ; c'eſt-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine*, & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-tems que des censeurs. On connaît l'épigramme de Fontenelle, qui finit par ces mauvais vers (a):

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment Diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand *Racine*, que, si l'on en croit l'historien du *théâtre Français*, on donnait dans les jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la société de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait imposé la pénitence de lire une page de la *Pucelle* de *Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du *siècle de Louis XIV* dit à l'article RACINE: *Son nom est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, & la mort les sépare.*

Enfin, ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours *Alcibiade*, pour qui

(a) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, *Tome V, page 138.*

La fille d'un grand Roi
Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leu talent dans le comte d'*Essex*, qui dit, en ren dant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elizabeth* amou reuse comme une fille de quinze ans, à l'âg de soixante & huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop, de ma bouche, il a trop, de mes yeux
Appris qu'il est, l'ingrat! ce que j'aime le mieux.

. . . . . .
. . . . . .

TILNEY.

De cette passion que faut-il qu'il espère?

ELIZABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère? Eh! qu'en puis-je espére
Que la douceur de voir, d'aimer & de pleurer!

Ces énormes platitudes, qui suffiraient déshonorer une nation, avaient la plus grar de vogue ; mais pour *Athalie*, il n'en étai pas question ; elle était ignorée du publi

Une cabale l'avait anéantie ; une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence, qu'on le fit représenter en 1717 : ce fut uniquement parce que, l'âge du petit *Joas* & celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme, il y eut des critiques ; je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie & de goût, qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser, dans leurs petites balances, les beautés & les défauts des grands-hommes, à-peu-près comme des bourgeois de la rue Saint-Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées & patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit Français, soit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII*, quand il eut l'audace de déposer son empereur *Henri IV*, de le persécuter jusqu'à la mort, & de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux loix, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsburi*, au sortir d'une représentation d'*Athalie*. Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad*. Comment conspirer contre sa reine, à laquelle il a fait serment d'obéissance ! La trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, & qu'il lui donnera cet or. La faire ensuite égorger par des prêtres à la porte-aux-chevaux sans forme de procès. Une reine ! une femme ! quelle horreur ! Encore si *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ; mais il n'en a aucun. *Athalie* est une grand'mère de près de cent ans ; le jeune *Joas* est son petit-fils, son unique héritier ; elle n'a plus de parens ; son intérêt est de l'élever & de lui laisser la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire. C'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique *Joad* assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'

arle ainſi à ſa femme (à cette femme aſſez
utile dans la pièce), lorſqu'il la trouve
vec un prêtre qui n'eſt pas de ſa commu-
ion.

)uoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
ous ſouffrez qu'il vous parle, & vous ne craignez pas
)ue, du fond de l'abyme entr'ouvert ſous vos pas,
ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embrâſent,
)u que, tombant ſur vous, ces murs ne vous écrâſent !

Je fus très-content du parterre qui riait de
es vers, & non moins content de l'acteur
ui les ſupprima dans la repréſentation ſui-
ante. Je me ſentais une horreur inexprima-
le pour ce *Joad ;* je m'intéreſſais vivement
Athalie ; je diſais, d'après vous-même :

Je pleure, hélas ! de la pauvre Athalie,
Si méchamment miſe à mort par Joad.

Car pourquoi ce grand-prêtre conſpire-
-il très-imprudemment contre la reine ?
'ourquoi la trahit-il ? Pourquoi l'égorge-t-il ?
'eſt apparemment pour régner lui-même
ous le nom du petit *Joas*. Car quel autre que
ui pourrait avoir la régence ſous un roi en-
ant, dont il eſt le maître ?

Ce n'eſt pas tout, il veut qu'on extermin
ſes concitoyens, *qu'on ſe baigne dans leur ſan*
ſans horreur; il dit à ſes prêtres :

Frappez & Tyriens & même Iſraélites.

Quel eſt le prétexte de cette boucherie
C'eſt que les uns adorent DIEU ſous le no
phénicien d'*Adonaï*, les autres ſous le no
chaldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, eſt-c
là une raiſon pour maſſacrer ſes concitoyen
ſes parens, comme il l'ordonne ? Quoi
parce que *Racine* eſt janſéniſte, il veut qu'
faſſe une S.-Barthélemi des hérétiques !

Il eſt d'autant plus permis d'avoir en ex
cration l'aſſaſſinat & les fureurs de *Joad*, q
les livres juifs, que toute la terre ſait êt
inſpirés de DIEU, ne lui donnent aucun élog
J'ai vu pluſieurs de mes compatriotes qui r
gardent du même œil *Joad* & *Cromwell.*
diſent que l'un & l'autre ſe ſervirent de
religion pour faire mourir leurs monarque
J'ai vu même des gens difficiles qui diſaie
que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de dro
d'aſſaſſiner *Athalie* que votre jacobin *Cléme*
n'en avait d'aſſaſſiner *Henri III.*

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous.
m'imagi

'imagine que c'eſt parce qu'on y déteſte un rêtre qui aſſaſſine ſa reine ſans la ſanction un acte paſſé en parlement.

C'eſt peut-être, lui répondis-je, parce l'on ne tue qu'une ſeule reine dans cette ièce; il en faut des douzaines aux Anglais vec autant de ſpectres.

Non; croyez-moi, me répliqua-t-il, ſi on e joue point *Athalie* à Londres, c'eſt qu'il y a point aſſez d'action pour nous; c'eſt que ut s'y paſſe en longs diſcours; c'eſt que s quatre premiers actes entiers ſont des éparatifs; c'eſt que *Joſabeth* & *Mathan* ſont s perſonnages peu agiſſans; c'eſt que le and mérite de cet ouvrage conſiſte dans xtrême ſimplicité & dans l'élégance noble ſtyle. La ſimplicité n'eſt point du tout un érite ſur notre théâtre; nous voulons bien us de fracas, d'intrigue, d'action & d'évè- mens variés: les autres nations nous blâ- ent; mais ſont-elles en droit de vouloir nous mpêcher d'avoir du plaiſir à notre manière? affait de goût, comme de gouvernement, acun doit être le maître chez ſoi. Pour la auté de la verſification, elle ne ſe peut ja- ais traduire. Enfin le jeune *Éliacin en long*

habit de lin, & le petit *Zacharie*, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes qui veulent être profondément occupées, & fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément, on ne craint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas;* elle n'en a nulle envie ; *elle veut l'élever comme son propre fils.* Il faut avouer que le grand-prêtre, par ses manœuvres & par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver : car, en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation, peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine, quand elle lui dit

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissans Dieux,

Le petit Juif lui répond :

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, & le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan* ? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon : j'ai raison, & vous avez tort ; car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie*, & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très-dangereux exemple.

Je ne veux point, lui répliquai-je, condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son *Athalie ;* c'est pour madame de *Maintenon* & pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas :* ils raisonnent ; mais les Français sentent : il faut plaire à sa nation ; & quiconque n'a point, avec le tems, de réputation chez soi, n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre ; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit

qu'il ferait illuſion par le preſtige de ſon art admirable ; que la préſence de cet enfant & les diſcours touchans de *Joad*, qui lui ſert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger ſon petit-fils, ſon unique héritier ; je ſais qu'elle a un intérêt preſſant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui ſervir de ſauvegarde contre ſes ennemis, que la vie de cet enfant doit être ſon plus cher objet après la ſienne propre ; mais l'auteur a l'adreſſe de ne pas préſenter cette vérité aux yeux ; il la déguiſe, il inſpire de l'horreur pour *Athalie*, qu'il repréſente comme ayant égorgé tous ſes petits-fils, quoique ce maſſacre ne ſoit nullement vraiſemblable. Il ſuppoſe que *Joas* a échappé au carnage ; dès-lors le ſpectateur eſt alarmé & attendri. Un vrai poëte, tel que *Racine*, eſt, ſi je l'oſe dire, comme un DIEU qui tient les cœurs des hommes dans ſa main. Le potier qui donne à ſon gré des formes à l'argile, n'eſt qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées & nos paſſions.

Tel fut à-peu-près l'entretien que j'eus au-

refois avec mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs esprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des *Guères* que je suis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a, d'ailleurs, un avantage que rien ne peut compenser; celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, et qui n'a été, comme on le sait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'*Israël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont DIEU honora son peuple Juif sous les descendans de *David*; *Achab* puni, les chiens qui lèchent son sang suivant la prédiction d'*Élie* & suivant le psaume 67 : *Les chiens lècheront leur sang...*

Élie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre-cent cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils sont de faux prophètes, en faisant consommer son holocauste d'un

bœuf par le feu du ciel ; & il fait égorger les quatre-cent cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première scène. Le pontife *Joad* lui-même prophétise & déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces secours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur & de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres payens. Point de prodiges, point d'oracles, point d'ordres des Dieux ; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin, quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure & si touchante, qu'elle a trouvé grâce devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages & vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui

a terre entière n'applaudît avec transport, si on lui entendait dire :

Je pense en citoyen, j'agis en empereur ;
Je hais le fanatique & le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers : tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus sages, les souverains plus compatissans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes, ennemis des arts, & plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder, dans un siècle tel que le nôtre, des allusions si fausses & si ridicules. S'il y a peu de génie dans ce siècle, il faut avouer, du moins, qu'il y règne une raison très-cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe*

de *Molière :* il ne prévalut pas. Prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites le *Tellier* & *Doucin*, qu'*Arzame* est une religieuse de Port-Royal, que les *Guèbres* sont les jansénistes. Cette idée est folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il ? Que les jésuites ont été quelque tems des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir & mourir, par lettres de cachet, dans des prisons plus de cinq-cents citoyens, pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, & qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que, dans plusieurs pays, des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'État. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? Pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ?

y eut un nommé du *Magnon* qui imprima
ue *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis*
XIII.

Mais ſuppoſons encore qu'on pût imagi-
er quelque reſſemblance entre les prêtres
'Apamée & les inquiſiteurs, il n'y aurait,
ans cette reſſemblance prétendue, qu'une
aiſon de plus d'élever des monumens à la
loire des miniſtres d'Eſpagne & de Portugal,
ui ont enfin réprimé les horribles abus de ce
ribunal ſanguinaire. Vous voulez à toute
orce que cette tragédie ſoit la ſatyre de l'in-
uiſition. Eh bien! béniſſez donc tous les par-
emens de France qui ſe ſont conſtamment
ppoſés à l'introduction de cette magiſtrature
onſtrueuſe, étrangère, inique, dernier
ffort de la tyrannie & opprobre du genre
umain. Vous cherchez des alluſions, adoptez
onc celle qui ſe préſente ſi naturellement
ans le clergé de France, compoſé en général
l'hommes dont la vertu égale la naiſſance,
& qui ne ſont point perſécuteurs.

Ces pontifes divins, juſtement reſpectés,
Ont condamné l'orgueil, & plus les cruautés.

Vous trouverez, ſi vous voulez, une reſ-

ſemblance plus frappante entre l'empereu
qui vient dire à la fin de la tragédie, qu'il n
veut pour prêtres que des hommes de paix
& ce roi ſage qui a ſu calmer des querelle
eccléſiaſtiques qu'on croyait interminable

Quelque allégorie que vous cherchiez dan
cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge d
ſiècle.

Voilà ce qu'on répondrait, avec raiſon,
quiconque aurait la manie de vouloir enviſa
ger le tableau du tems préſent, dans une ant
quité de quinze-cents années.

Si la tolérance accordée par quelques em
pereurs Romains paraiſſait d'une conſéquenc
dangereuſe à quelques habitans des Gaul
du dix-huitième ſiécle de notre ère vulgaire
s'ils oubliaient que les Provinces-Unies do
vent leur opulence à cette tolérance humaine
l'Angleterre ſa puiſſance, l'Allemagne ſa pai
intérieure, la Ruſſie ſa grandeur, ſa nou
velle population, ſa force; ſi ces faux poli
tiques s'effarouchent d'une vertu que la na
ture enſeigne; s'ils oſent s'élever contre cett
vertu, qu'ils ſongent au moins qu'elle e
recommandée par *Sévère* dans *Polyeucte*:

J'approuve cependant que chacun ait ſes Dieux.

Qu'ils avouent que dans les *Guèbres* ce droit naturel eſt bien plus reſtreint dans des limites raiſonnables :

Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière ;
Mais la loi de l'État eſt toujours la première.

Auſſi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation univerſelle par-tout où la pièce a été repréſentée. Ce qui eſt approuvé par le ſuffrage de tous les hommes, eſt ſans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur, dans la tragédie des *Guèbres*, n'entend point & ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les aſſemblées de débauche, les confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui ſuivent en paix ce que leur conſcience leur dicte, & qui adorent la Divinité ſans troubler la ſociété. Il ne veut pas qu'on puniſſe ceux qui ſe trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel, fondé ſur une loi ſi ſage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de loix divines ; les plus abſurdes dé-

lations devenir des convictions ; une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfans ; des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats ; des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèse-majesté divine & humaine ; un pauvre gentil-homme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême (*a*) ; une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides ; & enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse & des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des tems d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant & cruel : l'absurdité a élevé plus d'échaffauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier* ; c'est l'absurdité, sans doute, qui fut l'origine de la S.-Barthélemi. Quand la raison est

(*a*) *Claude Guillon* exécuté en 1629 le 27 Juillet, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.

pervertie, l'homme devient un animal féroce ; les bœufs & les ſinges ſe changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes ? Commencez par ſouffrir qu'on leur prêche la raiſon.

PERSONNAGES.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CÉSÈNE, son frère & son lieutenant.

ARZÉMON, Parsis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZÉMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

MÉGATISE, Guèbre, soldat de la garnison.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ses officiers.

SOLDATS.

La scène est dans le château d'Apamée sur l'Oronte, en Syrie.

LES GUÈBRES,

OU

LA TOLÉRANCE;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

JE suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliſſement du grade militaire ?
N'avez-vous, avec moi, dans quinze ans de haſards,

Prodigué votre sang dans les camps des Césars;
Que pour languir ici, loin des regards du maître,
Commandant subalterne & lieutenant d'un prêtre?
Apamée, à mes yeux, est un séjour d'horreur.
J'espérais, près de vous, montrer quelque valeur,
Combattre sous vos loix, suivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raison s'en indigne, & mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés;
Moins violent que vous, je les ai dévorés.
Mais que faire? & qui suis-je? un soldat de fortune,
Né citoyen Romain, mais de race commune;
Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale est trop bien confirmée.
Plus l'abus est antique, & plus il est sacré.
Par nos derniers Césars on l'a vu révéré:
De l'empire Persan, l'Oronte nous sépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans & d'affronts, expira dans les fers.
Venger la mort d'un père est toujours légitime.
Le culte des Persans à ses yeux est un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,

N'embrasse aveuglément cette secte étrangère,
A nos loix, à nos Dieux, à notre état contraire.
I dit que la Syrie a porté dans son sein
De vingt cultes nouveaux le dangereux essain;
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Césars un jour la puissance ébranlée.
C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

CÉSÈNE.

I se trompe; un sujet gouverné par l'honneur
Distingue en tous les tems l'État & sa croyance.
e trône avec l'autel n'est point dans la balance.
Mon cœur est à mes Dieux, mon bras à l'empereur.
h quoi! si des Persans vous embrassiez l'erreur,
ux sermens d'un tribun seriez-vous moins fidèle?
eriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins de zèle?
Que César à son gré se venge des Persans;
Mais pourquoi, parmi nous, punir des innocens?
t pourquoi vous charger de l'affreux ministère
Que partage avec vous un sénat sanguinaire?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur & des juges d'enfer.
e sais qu'au capitole on a plus d'indulgence:
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence.
Dans ce sénat sanglant, les tribuns ont leur voix.
ai souvent amolli la dureté des loix.
Mais ces juges altiers contestent à ma place
e droit de pardonner, le droit de faire grâce.

CÉSÈNE.

h! laissons cette place & ces hommes pervers,

Sachez que je vivrais, dans le fond des déserts ;
Du travail de mes mains chez un peuple sauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

IRADAN.

Cent fois dans les chagrins dont je me sens presser ;
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ;
Et, foulant à mes pieds la crainte & l'espérance,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.
Hélas ! vous savez trop qu'en nos courses premières,
On nous vit des Persans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Émesse un lien dangereux,
Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux.
Ce nœud, saint par lui-même, est par nos loix impie.
C'est un crime d'État que la mort seule expie.
Et contre les Persans César envenimé,
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CÉSÈNE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
Avons-nous combattu sous les aigles romaines ?
Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier,
Il détruit sa patrie & son propre foyer,
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le sang humain : c'est donc là de la gloire !
Nos homicides bras, gagés par l'Empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui sait si dans Émesse abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes ?
Nous étions commandés pour la destruction.

e feu consuma tout. Je vis notre maison,
os foyers enterrés dans la perte commune.
e ne regrette point une faible fortune.
Mais nos femmes, hélas! nos enfans au berceau,
a fille, votre fils sans vie & sans tombeau!
ésar nous rendra-t-il ces biens inestimables?
'est de l'avoir servi que nous sommes coupables.
'est d'avoir obéi, quand il fallut marcher,
uand César alluma cet horrible bucher;
'est d'avoir asservi sous des loix sanguinaires
otre indigne valeur & nos mains mercénaires.

IRADAN.

e pense comme vous; & vous me connaissez;
es remords, par le tems, ne sont point effacés.
on métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre.
e pleurerai toujours sur ma famille en cendre:
abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver.
e chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
ous n'aurons, dans l'ennui qui tous deux nous consume,
ue des nuits de douleur & des jours d'amertume.

CÉSÈNE.

ourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
ans ce fatal service, empoisonner le cours?
ejettez un fardeau que ma gloire déteste.
emandez à César un emploi moins funeste.
n dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

l faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
'ercerai-je jamais cette foule empressée,
'un préfet du prétoire esclave intéressée,

Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs;
Et qui laissent languir la valeur ignorée,
Loin des palais des Grands honteuse & retirée?

CÉSÈNE.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
S'il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, MÉGATISE.

IRADAN.

SOLDAT, que me veux-tu?

MÉGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse, inquiette, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, & prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MÉGATISE.

Ah, tyrans!

CÉSÈNE.

C'en est trop, mon frère, je vous quitte:
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de séance au tribunal de sang

ù montent les tribuns par les droits de leur rang.
j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.
e votre ministère exercez la puissance.
empérez de vos loix les décrets rigoureux,
, si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCÈNE III.

RADAN, le GRAND-PRÊTRE de Pluton, & ses suivans, MÉGATISE, Soldats.

IRADAN.

MINISTRES de nos Dieux, quel sujet vous attire ?

LE GRAND-PRÊTRE.

ur service, leur loi, l'intérêt de l'Empire,
s ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous ;
leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

LE GRAND-PRÊTRE.

us venons condamner une fille coupable,
ii, des mages Persans disciple abominable,
pied du mont Liban, par un culte odieux,
oquait le soleil & blasphêmait nos Dieux.
vers eux criminelle, envers César lui-même,
e ose mépriser notre juste anathême.
us devez avec nous prononcer son arrêt ;
crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi ! la mort !

LE SECOND PRÊTRE.

Elle eſt juſte, & notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ſes ſévérités....

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je.
On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Rempliſſez de Céſar les ordres ſouverains.

IRADAN.

Une fille ! un enfant !

LE SECOND PRÊTRE.

Ni le ſexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur eſt grande : il faut l'entendre au moin

LE GRAND-PRÊTRE.

Nous ſommes, à la fois, & juges & témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du Grand-Prêtre.
L'honneur du ſacerdoce en eſt trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'eſt offenſer des Dieux la loi terrible & ſainte.
Elle exige de vous le reſpect & la crainte.
Nous ſeuls devons juger, pardonner ou punir ;
Et Céſar vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous ſommes ſes ſoldats, nous ſervons notre maîtr
Il peut tout.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

os maîtres sont les Dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRÊTRE.

ous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

sais quels sont vos droits : mais vous pourriez apprendre
u'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
s pontifes divins, justement respectés,
nt condamné l'orgueil, & plus les cruautés.
mais le sang humain ne coula dans leurs temples.
font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
ant qu'en ces lieux, sur-tout, je pourrai commander,
espérez pas me nuire & me déposséder
es droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
en ne se fait ici par des loix arbitraires :
ontez au tribunal, & siégez avec moi.
ous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
malheureuse enfant dont je plains la détresse.
e l'intimidez point : respectez sa jeunesse,
n sexe, sa disgrâce ; &, dans notre rigueur,
ardons-nous bien sur-tout d'insulter au malheur.

(*Il monte au tribunal.*)

uisque César le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRÊTRE.

ésar viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCÈNE IV.

Les perſonnages précédens, ARZAME (*Iradan eſt placé entre le premier & le ſecond Pontife.*)

IRADAN.

APPROCHEZ-VOUS, ma fille, & reprenez vos ſen

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens,
Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais Dieux des Romains refuſé vos hommages:
A nos préceptes ſaints vous avez réſiſté.
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point: ſon maintien, ſon ſilence
Sont aux Dieux, comme à nous, une nouvelle offenſ

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle l'équité.
Si le juge eſt ſévère, il n'eſt point tyrannique.
Tout ſoldat que je ſuis, je ſais comme on s'explique.
Ma fille, eſt-il bien vrai que vous ne ſuiviez pas
Le culte antique & ſaint qui règne en nos climats?

ARZAME.

Oui, ſeigneur, il eſt vrai.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt aſſez.

LE SECOND PRÊTRE.

Son crime
dans ſa propre bouche. Elle en ſera victime.

IRADAN.

n, ce n'eſt point aſſez : & ſi la loi punit
; ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
borne la rigueur à bannir des frontières
Perſans ennemis du culte de nos pères.
is doute elle eſt Perſanne : on peut de ce ſéjour
nvoyer aux climats dont elle tient le jour.
:z, ſans vous troubler, dire où vous êtes née,
elle eſt votre famille & votre deſtinée.

ARZAME.

ends graces, ſeigneur, à tant d'humanité :
is je ne puis jamais trahir la vérité ;
n cœur, ſelon ma loi, la préfère à la vie ;
ie puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

ertu trop ſincère ! ô fatale candeur !
bien, prêtres des Dieux ! faut-il que votre cœur
ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe !

LE GRAND-PRÊTRE.

re loi nous défend une fauſſe pitié.
ſoleil, à nos yeux, elle a ſacrifié.
vu ſon erreur ; il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

ant de me juger, connaiſſez la juſtice.

Votre esprit contre nous est en vain prévenu.
Vous punissez mon culte ; il vous est inconnu.
Sachez que ce soleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez résider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers
Ne sont point les objets que mon culte envisage ;
Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage ;
C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
Qui punit le méchant & le persécuteur ;
Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage.
Sur le front du soleil, il traça son image ;
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.
Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.

Zoroastre, embrâsé des flammes d'un saint zèle,
Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaissez,
Que par des Dieux sans nombre en vain vous rempla
Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle
Il veut qu'on soit soumis aux loix de ses parens,
Fidèle envers ses rois, même envers ses tyrans,
Quand on leur a prêté serment d'obéissance ;
Que l'on tremble sur-tout d'opprimer l'innocence ;
Qu'on garde la justice & qu'on soit indulgent ;
Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée :
Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.
Ce sont-là les devoirs qui nous sont imposés :..
Prêtres, voilà mon Dieu ; frappez, si vous l'osez

IRADAN.

us ne l'oserez point : sa candeur & son âge,
naïve éloquence, & sur-tout son courage,
ouciront en vous cette âpre austérité
l'un faux zèle honora du nom de piété.
ur moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
a parlé par sa bouche, & m'a trouvé sensible.
cède à cet empire; & mon cœur combattu,
plaignant ses erreurs, admire sa vertu.
es illusions si le ciel l'abandonne,
ciel peut se venger; mais que l'homme pardonne.
t César me punir d'avoir trop émoussé
fer sacré des loix entre nos mains laissé,
sous cette coupable.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et moi, je la condamne.
us ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
rrompant de nos loix l'inflexible équité,
tège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

aut savoir sur-tout quel mortel l'a séduite,
iel rebelle, en secret, la tient sous sa conduite;
son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

ARZAME.

ii? moi! j'exposerais mon père à vos fureurs!
i, pour vous obéir, je serais parricide!
s votre ordre est injuste, & moins il m'intimide.
es-moi, quelles loix, quels édits, quels tyrans
t jamais ordonné de trahir ses parens?
parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.

Ne m'interrogez plus : je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRÊTRE.

On vous y forcera... Garde de nos prisons,
Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons;
C'est au nom de César; & vous répondrez d'elle.
Je veux bien présumer que vous serez fidèle
Aux loix de l'Empereur, à l'intérêt des cieux.

SCÈNE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de César, & tout au nom des Dieux
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables!
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables!
Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir:
Ma place est rigoureuse, & mon âme indulgente.
Des Prêtres de Pluton la troupe intolérante,
Par un cruel arrêt, vous condamne à périr;
Un soldat vous absout, & veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux? Le peuple les révère;
L'empereur les soutient; leur ordre sanguinaire,
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité,
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice,

bjurer votre culte, implorer l'empereur;
oſe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, Seigneur.

IRADAN.

ous me faites frémir; & j'ai peine à comprendre
ant d'obſtination dans un âge ſi tendre.
our des préjugés vains aux nôtres oppoſés,
ous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

élas! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
me faut donc mourir par la main de vos prêtres?
me faut expirer par un ſupplice affreux,
our n'avoir pas appris l'art de penſer comme eux!
ardonnez cette plainte, elle eſt trop excuſable:
: n'en ſaurai pas moins, d'un front inaltérable,
pporter les tourmens qu'on va me préparer,
: chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

inſi vous ſurmontez vos mortelles alarmes,
ous, ſi jeune & ſi faible! & je verſe des larmes;
: pleure, & d'un œil ſec vous voyez le trépas!
on, malheureuſe enfant, vous ne périrez pas.
: veux, malgré vous-même, obtenir votre grâce:
e vos perſécuteurs je braverai l'audace.
aiſſez-moi ſeulement parler à vos parens.
ui ſont-ils?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
ns dignité, ſans biens. De leurs mains innocentes

Ils cultivaient en paix des campagnes riantes;
Fidèles à leur culte, ainsi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur:
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence,
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parens leur fussent décelés.
Mon cœur, fermé pour eux, s'ouvre quand vous parl
Mon père est Arzémon. Ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit sa destinée:
A peine je l'ai vue; & tout ce qu'on m'a dit,
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit:
Le ciel permet encor que le mien s'en souvienne.
Elle mouillait de pleurs & sa couche & la mienne.
Je naquis pour la peine & pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans sa religion,
Je n'en connus point d'autre; elle est simple, elle est pu
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel, ô Dieux qui l'écoutez,
Sur cette âme si belle étendez vos bontés!...
Mais parlez; votre père est-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, Seigneur; de César il a suivi l'armée:
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, sont simples & rustique

IRADAN.

eſte de l'âge d'or & des vertus antiques!
ue n'ai-je ainſi vécu ! que tout ce que j'entends
orte au fond de mon cœur des traits intéreſſans!
ivez, ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.
n atteſte cet aſtre & ſa lumière pure,
i par qui je vous vois & que vous révérez;
l eſt ſacré pour vous, vos jours ſont plus ſacrés;
je perdrai ma place, avant qu'en ſa furie
a main du fanatiſme attente à votre vie...
ous la ſuivrez, ſoldats : mais c'eſt pour obſerver
ces Prêtres cruels oſeraient l'enlever.
ontre leurs attentats vous prendrez ſa défenſe.
eſt beau de mourir pour ſauver l'innocence.
llez.

ARZAME.

Ah! c'en eſt trop : mes jours infortunés
éritent-ils, Seigneur, les ſoins que vous prenez?
ſodérez ces bontés d'un ſauveur & d'un père.

SCÈNE VI.

IRADAN, *ſeul.*

E m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère,
le rendront trop coupable aux yeux du Souverain:
e crains mes ſoldats même, & ce terrible frein,
Ce frein que l'impoſture a ſu mettre au courage,
Cet antique reſpect prodigué d'âge en âge

A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime,
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition! que tu me fais trembler!
Ministres de Pluton, qui voulez l'immoler,
Puissances des enfers, & comme eux inflexibles,
Non, ce n'est pas pour moi que vous ferez terribles.
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense & m'en fait un devoir;
Il étonne mon âme, il l'excite, il la presse.
Mon indignation redouble ma tendresse.
Vous adorez les Dieux de l'inhumanité;
Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Ce que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste & de sa patience,
Me saisit de respect & redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel! & quelles loix sinistres!
Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour ministres?
Numa, qui leur donna des préceptes si saints,
Les avait-il créés pour frapper les humains?
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les tems sont divers! que la terre est changée!...
Ah! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front & dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'Empereur & des Dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur

Du prétoire émané contre les réfractaires;
Tant atteſté le ciel & leurs loix ſanguinaires,
Que mes ſoldats tremblans, & vaincus par ces loix
Ont baiſſé leurs regards au ſeul ſon de leur voix.
Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du Tartare
Avancent fièrement, &, d'une main barbare,
Ils ſaiſiſſent ſoudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant ſi ſublime: (*Arzame*, c'eſt ſon nom.)
Ils la traînaient déjà: quelques ſoldats en larmes
Les priaient à genoux; nul ne prenait les armes.
Je m'élance ſur eux, je l'arrache à leurs mains;
Tremblez, hommes de ſang; arrêtez, inhumains;
Tremblez, elle eſt Romaine: en ces lieux elle eſt né
Je la prends pour épouſe. O Dieux de l'hymenée,
Dieux de ces ſacrés nœuds, Dieux clémens que je ſe
Je triomphe avec vous des monſtres des enfers.
Armez & protégez la main que je lui donne.
Ma cohorte, à ces mots, ſe lève & m'environne:
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie & reſtent éperdus.
Vous ſavez, ai-je dit, que nos loix ſouveraines
Des ſaints nœuds de l'hymen ont conſacré les chaîn
Que nul n'oſe porter ſa téméraire main
Sur l'auguſte moitié d'un citoyen Romain;
Je le ſuis: reſpectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre.
Mais, bientôt revenus de leur ſtupidité,
Reprenant leur audace & leur atrocité,
Leur bouche oſe crier à la fraude, au parjure.
Cet hymen, diſent-ils, n'eſt qu'un jeu d'impoſture;

Une offense à César, une insulte aux autels;
Je n'en ai point tissu les liens solemnels:
Ce n'est qu'un artifice indigne & punissable....
Je vais donc le former cet hymen respectable.
Vous l'approuvez, mon frère, & je n'en doute pas:
Il sauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux Dieux aussi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime;
Et qui, par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image, à mes yeux, de la Divinité.

CÉSÈNE.

Qui? moi! si je l'approuve! ah, mon ami, mon frère!
Je sens que cet hymen est juste & nécessaire.
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
Vous n'accomplissiez pas vos desseins généreux,
Je vous croirais parjure, & vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang.
Avons-nous des ayeux dont les fronts en rougissent?
Ses grâces, sa vertu, son péril l'annoblissent.
Dégagez vos sermens, pressez ce nœud sacré;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire;
Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire;
La magnanimité forme ces sacrés nœuds;
Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux;
Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

IRADAN.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud solemnel;
Les témoins, le festin, les présens & l'autel.
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.
(*A des suivans.*)
Qu'on la fasse venir.... Mon frère, demeurez,
Digne & premier témoin de mes sermens sacrés.
La voici.

CÉSÈNE.

Son aspect déjà vous justifie.

SCÈNE II.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

IRADAN.

ARZAME, c'est à vous que mon cœur sacrifie;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève:
Elle a tout commencé; l'amour parle & l'achève.
Je suis prêt à former en présence des Dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, & qui vous est utile;
Qui, contre vos tyrans, vous ouvre un prompt asyle
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.

Il n'en faut point douter, l'éternelle puissance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main, qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tissut en même tems ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frère. Il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaisance,
Hélas! j'offre mon trouble & ma reconnaissance.
Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
Ses rayons les plus purs & les plus lumineux.
Goûtez, en vous aimant, un sort toujours prospère.
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô mon père!
Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

CÉSÈNE.

Je me retire, Arzame, & mes mains empressées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
Tendre ami de mon frère, heureux de son bonheur,
Je partage le vôtre, & vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir?

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle & modeſte Arzame,
Verſez en liberté vos ſecrets dans mon âme:
Ils ſont à moi; parlez: tout eſt commun pour nous.

ARZAME.

Mon père! en frémiſſant, je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteſte ce ſoleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le ſang
Dont ces prêtres de mort vont épuiſer mon flanc.

IRADAN.

Ah! que me dites-vous? & quelle défiance!
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offenſe;
Ces tyrans confondus ſauront nous reſpecter.

ARZAME.

Juſte Dieu! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté ſi noble, une ardeur ſi touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même, & ma gloire eſt contenté
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en est trop... Bornez-vous, seigneur, à la pitié.
Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien...

IRADAN.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui soupire.

ARZAME.

Écoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons:
Elle peut être horrible aux autres nations;
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on proscrit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs & divins,
Qui sont un sacrilège aux regards des Romains.
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère;
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La source de leur sang, pour eux toujours sacrée,
En se réunissant, n'est jamais altérée.
Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère ?

ARZAME.

Oui, Seigneur, & je l'aime
Mon père, à son retour, dut nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guèbres chéris & chez vous condamnés.
Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés sur ma misère;
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés,
Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, & mon âme éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux secret je suis trop offensé:
Mon cœur le gardera... mais ce cœur est percé.
Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je suis pénétré,
Malgré tout mon courroux, mon honneur vous sait gr
De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.
Votre esprit est trompé, mais votre âme est sincère.
Je suis épouvanté, confus, humilié;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié.

e ne vous aime plus : mais je vous ſers encore.

ARZAME.

l faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juſte courroux,
Puiſque je dois mourir, c'eſt de mourir par vous ;
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ſes bienfaits,
Rendra ma mort plus douce ; & ma bouche expirante
Bénira juſqu'au bout cette main bienfaiſante.

IRADAN.

Allez, n'eſpérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon âme un tel conſentement.
Par le pouvoir ſecret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable :
Vos nœuds me font horreur ; &, dans mon déſeſpoir,
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, Seigneur, & moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une ſi chère vue ;
Et je crois voir en vous un père courroucé,
Qui me conſole encor, quand il eſt offenſé.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

MON frère, tout est prêt, les autels vous demanden
Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attenden
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs,
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
Grossièrement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'est des Césars la pompe solemnelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CÉSÈNE.

Comment! quel changement, quels désastres nouveau
Sur votre front glacé l'horreur est répandue:
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vu

IRADAN.

Plus d'autel, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CÉSÈNE.

O ciel

Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chérissais cet heureux ministère!
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

h! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CÉSÈNE.

)ue dites-vous?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
enonçons pour jamais à ce poſte funeſte,
. ce rang avili qu'avec vous je déteſte,
. tous ces vains honneurs d'un ſoldat détrompé;
'rop baſſe ambition dont j'étais occupé.
uyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre.
)e nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre:
os femmes, nos enfans nous ont été ravis:
'ous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
'out eſt fini pour nous: ſans eſpoir ſur la terre,
)ue pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?
)uittons tout, & fuyons. Mon eſprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient conſolé;
ls ſont rompus; le ciel en a coupé la trame.
uyons, dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

CÉSÈNE.

Vous me glacez d'effroi: quel trouble & quels deſſeins!
Vous laiſſeriez Arzame à ſes vils aſſaſſins,
A ſes bourreaux? Qui? vous?

IRADAN.

Arrêtez: peut-on croire
D'un ſoldat, de ſon frère, une action ſi noire!
Ce que j'ai commencé, je le veux achever:
Je ne la verrai plus; mais je dois la ſauver.
Mes ſermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;

Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage :
Vous m'offenſez.

ARZAME.

O ciel ! ô frères généreux !
Dans quel ſaiſiſſement vous me jetez tous deux !
Hélas ! vous diſputez pour une malheureuſe.
Laiſſez-moi terminer ma deſtinée affreuſe.
Vous en voulez trop faire, & trop ſacrifier :
Vos bontés vont trop loin ; mon ſang doit les payer.

SCÈNE V.

Les perſonnages précédens, les PRÊTRE de Pluton ; Soldats.

LE GRAND-PRÊTRE.

EST-CE ainſi qu'on inſulte à nos loix vengereſſes,
Qu'on trahit hautement la foi de ſes promeſſes,
Qu'on oſe ſe jouer avec impunité
Du pouvoir ſouverain par vous-même atteſté ?
Voilà donc cet hymen & ce nœud ſi propice
Qui devait de Céſar enchaîner la juſtice,
Ce citoyen Romain qui penſait nous tromper !
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà Céſar inſtruit connaît votre impoſture.
Nous venons en ſon nom réparer ſon injure.
Soldats, qu'il a trompés, qu'on enlève ſoudain

criminel objet qu'il protégait en vain.
ifiſſez-la.

ARZAME.

Mon père !

IRADAN, *aux ſoldats.*

Ingrats !

CÉSÈNE.

Troupe inſolente !...

rrêtez !... Devant moi qu'un de vous ſe préſente,
u'il l'oſe, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRÊTRE.

e le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils aſſaſſins;
ous n'êtes plus ſoldats, quand vous ſervez ces prêtres.

LE GRAND-PRÊTRE.

es Dieux, Céſar & nous, ſoldats, voilà vos maîtres.

CÉSÈNE.

uyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
entrez dans cet aſyle à vos malheurs donné.

CÉSÈNE.

e craignez rien.

ARZAME, *en ſe retirant.*

Je meurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Frémiſſez, infidèles.
Céſar vient, il ſait tout, il punit les rebelles,
'une ſecte proſcrite indignes partiſans,

De complots ténébreux coupables artisans ;
Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
Abaisser, en tremblant, votre insolence altière,
Qui parlez de pitié, de justice & de loix,
Quand le courroux des Dieux parle ici par ma voix
Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance ;
Vous appellez la foudre : & c'est moi qui la lance.

SCÈNE VI.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

UN tel excès d'audace annonce un grand pouvoir

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute, ils n'ont qu'à le vouloir

CÉSÈNE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, & qu'elle est impuissant
Ils ont, pour les défendre & pour nous accabler,
Césaar qu'ils ont séduit, & Dieu qu'ils font parler.

CÉSÈNE.

Oui ; mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Écoutez : Apamée
Touche aux États Persans : la ville est désarmée :
Les soldats de ce fort ne sont point contre moi ;

déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.
ourez à nos tyrans, flattez leur violence;
ites que votre frère, écoutant la prudence,
ieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
bandonne un objet qu'il a trop défendu.
ites que, par leurs mains, je consens qu'elle meure;
ue je livre sa tête avant qu'il soit une heure.
ompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.
fin, promettez tout : je vais tout confirmer.
ès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
mets entre elle & moi d'éternelles barrières.
vos conseils rendu, je brise tous mes fers;
in d'un service ingrat, caché dans des déserts,
s humains avec vous je fuirai l'injustice.

CÉSÈNE.

ons, je promettrai ce cruel sacrifice;
vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans;
ie ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
glaive, cette main que l'Empereur emploie
ervir ces bourreaux avides de leur proie!
ii, je vais leur parler.

SCÈNE VII.

IRADAN ; le jeune ARZÉMON *parcourant le fond de la scène d'un air i. quiet & égaré.*

LE JEUNE ARZÉMON.

O Mort ! ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée ; ils m'arrachent le cœur ...
Où la trouver ? où fuir ? quelles mains l'ont condui

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme : eſt-il un ſatellite
Que ces juges ſanglans ſe preſſent d'envoyer
Pour obſerver ces lieux & pour nous épier ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah ! ... la connaiſſez-vous ?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare
Parle ; que cherches-tu ?

LE JEUNE ARZÉMON.

La vertu la plus rare ...

vengeance, le sang, les raviſſeurs cruels,
tyrans révérés des malheureux mortels...
ame! chère Arzame!... Ah! donnez-moi des armes;
e je meure vengé.

IRADAN.

Son déſeſpoir, ſes larmes,
regards attendris, tout furieux qu'ils ſont,
traits que la nature imprima ſur ſon front;
it me dit: c'eſt ſon frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, je le ſuis.

IRADAN.

Arrête;
de un profond ſilence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZÉMON.

e l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés!
ıs quels lieux les deſtins les ont-ils amenés!...
.., le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui; ton regard ſévère
m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur & de pitié :
Il peut, avec sa sœur, être sacrifié.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques !
Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques...
Écoute, malheureux ; je commande en ce fort :
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort.
Je te protégerai : résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre ;
Calme-toi,

LE JEUNE ARZÉMON.

Je ne puis... Ah ! Seigneur, pardonne
A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissan

l'on y traîne ainſi la timide innocence !
os eſclaves Romains, de leurs bras criminels,
nt arraché ma ſœur aux foyers paternels.
e la mort, dites-vous, ma ſœur eſt menacée !
ous la perſécutez !

IRADAN.

Va, ton âme eſt bleſſée
les illuſions d'une fatale erreur.
, ne me prends jamais pour un perſécuteur ;
ſur elle & ſur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZÉMON.

las ! dois-je y compter ?.. Daignez donc me la rendre,
ignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

ttendrit mon cœur ; mais il me fait frémir.
e mes bontés peut-être auront un ſort funeſte !
ns, jeune infortuné, je t'apprendrai le reſte ;
s mes pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'obéis à vos ordres preſſans.
s ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans !

Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste!
De l'une j'admirais la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grâce, sa candeur:
L'autre accroît ma pitié, même par sa fureur.
Un Dieu veut les sauver, il les conduit sans doute:
Ce Dieu parle à mon cœur; il parle, & je l'écoute.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jeune ARZÉMON, MÉGATISE.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'E marche dans ces lieux de surprise en surprise.
Quoi ! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise !
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains !

MÉGATISE.

Pardonne à ma faiblesse.
L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeunesse,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Métier cruel & vil ! méprisable esclavage !
Tu pourrais être libre, en suivant tes amis.

MÉGATISE.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MÉGATISE.

Va, des guerriers Romains il n'est rien que j'espère

LE JEUNE ARZÉMON.

Que dis-tu? Le tribun qui commande en ce fort
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support?

MÉGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur prome
Je connais Iradan, je sais que, dans Émesse,
Amant d'une Persanne, il en avait un fils.
Mais apprends que bientôt, désolant son pays,
Sur un ordre du prince, il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asyle.
Oui, les chefs, les soldats à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons, à peine une moitié,
Pour l'innocente Arzame, écoute la pitié;
Pitié trop faible encore & toujours chancelante!
L'autre est prête à tremper sa main vile & sanglante
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZÉMON.

Cher ami, rendons grace au sort qui nous protége;
On ne commettra point ce meurtre sacrilége.
Iradan la soutient de son bras protecteur;
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur.
Il écarte de nous la main qui nous opprime.

e n'ai plus de terreur, il n'eſt plus de victime.
De la Perſe à nos pas il ouvre les chemins.

MÉGATISE.

Tu penſes que pour toi, bravant ſes ſouverains,
Il haſarde ſa perte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il le dit, il le jure.
Ma ſœur ne le croit point capable d'impoſture.
En un mot nous partons. Je ne ſuis affligé
Que de partir ſans toi, ſans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MÉGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a ſéduit! de quels funeſtes charmes,
De quel preſtige affreux tes yeux ſont faſcinés!
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Je le crois.

MÉGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Sans doute.

MÉGATISE.

On te trahit: dans une heure elle eſt morte.

LE JEUNE ARZÉMON.

Non, il n'eſt pas poſſible: on n'eſt pas ſi cruel.

MÉGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Céſène, ce traître,
Trafique de ſa vie & la vend au Grand-Prêtre.

J'ai vu, j'ai vu ſigner le barbare traité.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je meurs!... Que m'as-tu dit?

MÉGATISE.

L'horrible vérité.
Hélas! elle eſt publique, & mon ami l'ignore!

LE JEUNE ARZÉMON.

O monſtres! ô forfaits!.. Mais non, je doute encore.
Ah! comment en douter? Mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu?
Des mots entrecoupés ſuivis d'un froid ſilence,
Des regards inquiets que troublait ma préſence,
Un air ſombre & jaloux, plein d'un ſecret dépit,
Tout ſemblait, en effet, me dire: il nous trahit.

MÉGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame eſt leur victime.

LE JEUNE ARZÉMON.

Déteſtables humains! quoi! ce même Iradan!...
Si fier, ſi généreux!

MÉGATISE.

N'eſt-il pas courtiſan?
Peut-être il n'en eſt point qui, pour plaire à ſon maître
Ne ſe chargeât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je ſauver Arzame?

MÉGATISE.

En ce ſéjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, & ma vie eſt à toi.
Mais ces lieux ſont gardés, le fer eſt ſur ſa tête,

)e l'horrible bûcher la flamme eſt toute prête.
:hez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder....
(*L'arrêtant.*)
)ù cours-tu, malheureux?

LE JEUNE ARZÉMON.

Peux-tu le demander?

MÉGATISE.

:rains tes emportemens: j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZÉMON.

ırzame va mourir, & tu crains pour ma vie!

MÉGATISE.

.rrête, je la vois.

LE JEUNE ARZÉMON.

C'eſt elle-même.

MÉGATISE.

Hélas!
lle eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZÉMON.

coute, garde-toi d'oſer lui faire entendre
'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.
lon, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur.
:adan!

SCÈNE II.

Le jeune ARZÉMON, MÉGATISE ARZAME.

ARZAME.

CHER époux! cher espoir de mon cœur
Le Dieu de notre hymen, le Dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi! c'est-là Mégatise!.. En croirai-je mes yeux?
Un ignicole, un Guèbre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MÉGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite
De fidèles soldats marchent à notre suite.

égatiſe en eſt-il ?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras :

'eſt tout ce que je puis.... Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

adan de mon ſort diſpoſe avec ſon frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

n le dit.

ARZAME.

Tu pâlis ! quel trouble involontaire

bſcurcit tes regards de larmes inondés !

LE JEUNE ARZÉMON.

)uoi ! Céſène, Iradan !... De grace, répondez :

)ù ſont-ils ? qu'ont-ils fait ?

ARZAME.

Ils ſont près du Grand-Prêtre.

LE JEUNE ARZÉMON.

rès de ton meurtrier !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZÉMON.

s tardent bien long-tems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZÉMON, *ſe jetant dans les bras de Mégatiſe.*

Cher ami, c'en eſt fait ; tout eſt donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi ! la crainte encor ſur ton front ſe déploie,

Quand l'eſpoir le plus doux doit nous combler de joie,

Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'empereur il brave le courroux,
Que, pour sauver nos jours, il hasarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même & qu'il se sacrifie!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur:
Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, pardonne, ma sœur
Pardonne; écoute au moins: Mégatise est fidèle,
Notre culte est le sien, je réponds de son zèle.
C'est un frère; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentimens secrets ce Romain nous conserve?
Il paraissait troublé, tu t'en souviens: observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des loix que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verser des poisons dans le fond de mon âme.

ARZAME.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZÉMON.

N'importe ; il faut parler, te dis-je, ou me trahir :
Et, puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie ;
Tu ne la connais point. Un sentiment si bas
Blesse le nœud d'hymen & ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime...
J'avouerai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait !

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier, malgré moi, m'a réduite.
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, & de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ses empressemens j'ai mis ce frein sacré ;
Ce secret à jamais devait être ignoré,
Tu me l'as arraché : mais crains d'en faire usage,

LE JEUNE ARZÉMON.

Achève; il a donc fu ce ferment qui m'engage,
Qui rejoint par nos loix le frère avec la fœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZÉMON.

Qu'a produit en lui ce nœud fi faint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZÉMON, *à Mégatife.*

C'eft aſſez, je vois tout : le barbare! il fe venge.

ARZAME.

Malgré notre hymenée, à fes yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il oſe protéger
Notre fainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces fanglantes demeures.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah! ma fœur!... c'en eft fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures

LE JEUNE ARZÉMON.

Qui? moi!.. ciel!.. Iradan....

ARZAME.

Pourrais-tu foupçonner
Que notre bienfaiſteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZÉMON.

Pardonne... en ces momens... dans un lieu fi barbare.
Parmi tant d'ennemis... aiſément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur eft effrayé.

ARZAME.

.h! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
'u fors !.. demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZÉMON.

.mi; veille sur elle ... ô tendresse! .. ô nature!
(*Avec fureur.*)
Que vais-je faire? ah, Dieu! .. vengeance, entends ma voix!
(*Il embrasse sa sœur, en pleurant.*)
e t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ARZAME, MÉGATISE.

ARZAME.

ARRÊTE! ... que veut-il? qu'est-ce donc qu'il prépare?
)e sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?
:t dans quel tems, grand Dieu! .. qu'en peux-tu soupçonner?

MÉGATISE.

)es malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner,
:t depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MÉGATISE.

)uisse le juste ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

e tremble, je crains tout, quand je suis loin de lui.

J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces ?
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

MÉGATISE.

Hélas ! en tous les tems leurs complots sont à craindre
César les favorise, ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister ?
Êtes-vous sûre enfin de sa persévérance ?
On se lasse souvent de servir l'innocence ;
Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur.
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,
Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir.. Grand Dieu ! quel bruit se fait entendre
Quels mouvemens soudains, & quels horribles cris

SCÈNE IV.

ARZAME, MÉGATISE, CÉSÈNE, Soldats; le jeune ARZÉMON, *enchaîné.*

CÉSÈNE.

QU'ON le traîne à ma suite : enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide,
Réparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel!

MÉGATISE.

Malheureux!

ARZAME *tombe sur une banquette.*

Je me meurs!

CÉSÈNE.

Femme ingrate! est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME, *se relevant.*

Comment! que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CÉSÈNE.

Le monstre!... Quoi! plonger une main sanguinaire

Dans le sein de son maître & de son bienfaiteur ;
Frapper, assassiner votre libérateur !
A mes yeux ! dans mes bras ! Un coup si détestable,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel ! Iradan n'est plus.

CÉSÈNE.

Les Dieux, les justes Dieux
N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir, en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CÉSÈNE, *aux soldats.*

Soldats, qui me suivez,
Déployez les tourmens qui lui sont réservés...
Parle, avant d'expirer, nomme-moi ton complice.

(*Montrant Mégatise.*)

Est-ce ta sœur, ou lui ?... Parle avant ton supplice..
Tu ne me réponds rien... Quoi ! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions, hélas ! nos Dieux, notre Empereur
Quand nos soins redoublés, & l'art le plus pénible,
Trompaient, pour te sauver, ce pontife inflexible;
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi,
Nous exposions nos jours & pour elle & pour toi ;

e nos bontés, grands Dieux! voilà donc le salaire!

ARZAME.

alheureux, qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
uel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?
il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZÉMON, *à Césène.*

la fin je retrouve un reste de lumière...
nuit s'est dissipée... un jour affreux m'éclaire...
vant de me punir, avant de te venger,
aigne répondre un mot: j'ose t'interroger...
on frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
n'allait pas livrer ma sœur à ce Grand-Prêtre?

CÉSÈNE.

livrer, malheureux! il aurait fait couler
out le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZÉMON.

suffit: je me jette à tes pieds que j'embrasse.
ton cher frère, à toi je demande une grâce,
'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourmens
ue la vengeance ajoûte à la mort des méchans;
les ai mérités: ton courroux légitime
e saurait égaler mes remords & mon crime.

CÉSÈNE.

oldats, qui l'entendez, je le laisse en vos mains.

Soyons justes, amis, & non pas inhumains.
Sa mort doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien ! il la mérite :
Mais joignez-y sa sœur, elle est déja proscrite.
La vie, en tous les tems, ne me fut qu'un fardeau
Qu'il me faut rejetter dans la nuit du tombeau.
Je suis sa sœur, sa femme, & cette mort m'est dûe.

MEGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté...
Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime.
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser ?
Je suis Guèbre & grossier, j'ai trop cru l'apparence
Je l'ai trop bien instruit : il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frère est vivant, pesez tout, & jugez.

CÉSÈNE.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma triste maison,
Objet de tant d'horreurs, de tant de trahison ;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera ; mais mon ame affligée

n'est pas moins sensible à ton cruel destin.
s pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain.
mourras : aux tyrans rien ne peut te soustraire :
is je te pleure encore, en punissant ton frère.

(*Aux soldats.*)

volons près du mien, secondons les secours
i raniment encor ses déplorables jours.

SCÈNE V.

ARZAME, *seule.*

Ans sa juste colère, il me plaint, il me pleure!
as mourir, mon frère; il est tems que je meure,
ar l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
ar mes propres mains, ou par tant de douleurs...
mort! ô destinée! ô Dieu de la lumière!
teur incréé de la nature entière,
immense & parfait, seul être de bonté,
u fait les humains pour la calamité?
uel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage?
ature est ta fille, & l'homme est ton image.
ane a-t-il pu défigurer ses traits,
éer le malheur, ainsi que les forfaits?
t ton ennemi? Que sa puissance affreuse
che donc la vie à cette malheureuse.
ère encore en toi; j'espère que la mort
ourra, malgré lui, détruire tout mon sort.

Oui, je naquis pour toi, puiſque tu m'as fait naître;
Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaiſant qui corrompit ta loi,
Ne n'empêchera pas d'aſpirer juſqu'à toi.
Par lui perſécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton ſein les horreurs de ma vie.
Il en eſt une heureuſe, & je veux y courir:
C'eſt pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

e vieil ARZÉMON, MÉGATISE.

LE VIEIL ARZÉMON.

U gardes cette porte, & tu retiens mes pas!
me fais cet affront, toi, Mégatise!

MÉGATISE.

Hélas!
te & cher Arzémon, vieillard que je révère;
p malheureux ami, trop déplorable père,
'exiges-tu de moi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce que doit l'amitié.
r ſervir les Romains, es-tu donc ſans pitié?

MÉGATISE.

nom de la pitié, fuis ce lieu d'injuſtices;
ins ce ſéjour de ſang, de crimes, de ſupplices:
ourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans.
nort nous environne.

LE VIEIL ARZÉMON.

Où ſont mes chers enfans?

MÉGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril eſt extrême.
Tu ne peux les ſervir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZÉMON.

N'importe; je prétends faire un dernier effort:
Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'eſt-ce pas Iradan que, pendant ſon voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce paſſage?

MÉGATISE.

C'eſt lui-même, il eſt vrai; mais crains de t'arrêter.
Hélas! il eſt bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZÉMON.

Il me refuſerait une ſimple audience?

MÉGATISE, *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZÉMON.

Sais-tu que Céſar m'admet en ſa préſence,
Qu'il daigne me parler?

MÉGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaiſſent quelquefois.
Ils redoutent des Grands le ſéduiſant langage,
Leur baſſeſſe orgueilleuſe & leur trompeur homm:
Mais oubliant, pour nous, leur ſombre majeſté,
Ils aiment à ſourire à la ſimplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux préſens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur ſuperbe a-t-il la dureté

rejetter l'hommage à ſes mains préſenté ?

MÉGATISE.

ioi ! tu ne ſais donc pas ce fatal homicide,
meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZÉMON,

Je ſais qu'ici tout m'intimide.
ie l'inhumanité, la perſécution
nacent mes enfans & ma religion.
eſt ce que tu m'as dit, & c'eſt ce qui m'oblige
voir cet Iradan... Son intérêt l'exige.

MÉGATISE.

, fuis, n'augmente point par tes ſoins obſtinés
foule des mourans & des infortunés.

LE VIEIL ARZÉMON.

el diſcours effroyable ! explique toi.

MÉGATISE.

Mon maître,
n chef, mon protecteur, eſt expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZÉMON.

!

MÉGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Pourquoi m'en détourner ?

MÉGATISE.

n fils, ton propre fils vient de l'aſſaſſiner.

LE VIEIL ARZÉMON.

ſoleil ! ô mon Dieu ! ſoutenez ma vieilleſſe !
ai ? lui ! ce malheureux, porter ſa main traîtreſſe
r qui ?... Pour un tel crime ai-je pu l'élever !

MÉGATISE.

Vois quel tems tu prenais : rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZÉMON.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence ;
Il était bon, sensible, ardent, mais généreux.
Quel démon l'a changé ! quel crime !.. ah, malheureu

MÉGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine :
Mais que ta mort, au moins, ne suive point la mien
Écarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZÉMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux & voisins du trépas,
Ce soleil, dont mes yeux appesantis par l'âge,
Apperçoivent à peine une infidelle image,
Ces vains restes d'un sang déjà froid & glacé.
J'ai vécu, mon ami ; pour moi tout est passé.
Mais avant de mourir, je dois parler.

MÉGATISE.

Demeure ;
Respecte d'Iradan la triste & dernière heure.

LE VIEIL ARZÉMON.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés !
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MÉGATISE.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZÉMON.

ue je voye Iradan.

MÉGATISE.

Que ton zèle empressé
specte plus le sang que ton fils a versé.
tends qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,
este assez de force encore à la nature,
ur qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZÉMON.

ns quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MÉGATISE.

ntends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZÉMON.

ut doit nous alarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te désarment:
on père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,
son frère est témoin de son dernier moment.
che-toi; je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

rde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as su conduire,
eu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
igne abaisser sur nous tes regards paternels!

SCÈNE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CÉSÈNE; MÉGATISE.

CÉSÈNE.

MÉGATISE, aide-nous, donne un siège à mon frère.
A peine il se soutient, mais il vit; & j'espère
Que, malgré sa blessure & son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN, *à Mégatise.*

Donne, ne pleure point.

CÉSÈNE, *à Mégatise.*

Veille sur cette porte,
Et prends garde sur-tout qu'aucun n'entre & ne sor
(*A Iradan.*) (*Mégatise sc*
Prends un peu de repos nécessaire à tes sens,
Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

IRADAN.

Ah! Césène, au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, & déjà le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des grands favorisé.
Ils se maintiennent tous, le faible est écrâsé:

s ſont maîtres des loix dont ils ſont interprètes;
)n n'écoute plus qu'eux, nos bouches ſont muettes.
)n leur donne le droit de juges ſouverains;
'autorité réſide en leurs cruelles mains.
e perds le plus beau droit, celui de faire grâce.

CÉSÈNE.

Ih! pourrais-tu la faire à la farouche audace
)u fanatique obſcur qui t'oſe aſſaſſiner?

IRADAN.

ih! qu'il vive.

CÉSÈNE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
'u vois de notre état la gêne & les entraves;
ous le nom de guerriers nous devenons eſclaves.
n'eſt plus tems de fuir ce ſéjour malheureux,
'éritable priſon qui nous retient tous deux.
Céſar eſt arrivé: la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
ne m'eſt plus permis de déployer l'horreur
Que ces Prêtres ſanglans excitent dans mon cœur;
t, loin de te venger de leur troupe parjure,
)e nager dans leur ſang, d'y laver ta bleſſure,
ivec eux, malgré moi, je dois me réunir;
'eſt ton lâche aſſaſſin que nous devons punir:
t, puiſqu'il faut le dire, indigné de ſon crime,
ux ſacrificateurs j'ai promis la victime:
'a ſûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
eſt Guèbre, il ſuffit, Céſar te punirait.

IRADAN.

e ne ſais; mais ſa mort, en augmentant mes peines,
emble glacer le ſang qui reſte dans mes veines.

SCÈNE III.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME

ARZAME, *se jetant à genoux.*

DANS ma honte, Seigneur, & dans mon déſeſp
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le ſens; ma préſence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère:
L'audace de ſa ſœur eſt un crime de plus.

CÉSÈNE, *la relevant.*

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs ſuperflus?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au ſupplic
Vous l'avez ordonné; vous lui rendez juſtice;
Et vous me demandez ce que je veux!... La mort
La mort; vous le ſavez.

CÉSÈNE.

Va, ſon funeſte ſort
Nous fait frémir aſſez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils ſont aſſez ſenſibles.
Eh bien! je veillerai ſur tes jours innocens;
C'eſt tout ce que je puis; compte ſur mes ſermens.

ARZAME.

Je vous les rends, Seigneur; je ne veux point de gr
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on ſatisfaſſe
Au ſang qu'a répandu ſa déteſtable erreur:

faut que devant vous il meure avec sa sœur.
ous me l'aviez promis: votre pitié m'outrage.
vous en aviez l'ombre, & si votre courage,
votre bras vengeur, sur sa tête étendu,
remblait de me donner le trépas qui m'est dû;
a main sera plus prompte & mon esprit plus ferme.
ourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
eux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
nt-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CÉSÈNE.

ui, jeune infortunée; oui, je ne puis t'entendre,
ins qu'un Dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
e soulève mes sens & crie en ta faveur.

IRADAN.

ous deux m'ont pénétré de tendresse & d'horreur.

SCÈNE IV.

RADAN, ARZAME, CÉSÈNE, MÉGATISE.

CÉSÈNE.

IENT-ON nous demander le sang de ce coupable?

MÉGATISE.

ien encor n'a paru.

CÉSÈNE.

Son supplice équitable
ourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans, s'ils épargnaient sa sœur.

MÉGATISE.

Cependant un vieillard, dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grâce qu'il demande?

IRADAN.

Une grâce! qui? moi!

CÉSÈNE.

Que veut-il? qu'il attende;
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux momens;
Il faut que je vous venge. Allons, il en est tems.

ARZAME.

Ciel! déjà!

CÉSÈNE.

Rejettez sa prière indiscrette.

IRADAN.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être sans doute ignoré de personne:
Et, puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MÉGATISE.

Il me l'a dit, du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.

SCÈNE V.

Les personnages précédens. (*Mégatise s'avance vers le vieil Arzémon, qu'on voit à la porte.*)

MÉGATISE, *à Arzémon.*

LA bonté d'Iradan se rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Juste ciel!.. Ah! mon père!
A mes derniers momens, quel Dieu vient vous offrir?
Et que venez-vous faire en ces lieux?

LE VIEIL ARZÉMON.

M'attendrir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains! que ton fils est coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans; &, dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZÉMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables:
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant,
Qui fut envers nous tous criminel un moment:
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour !
Quels momens ! quels témoins ! & quel horrible jour

SCÈNE VI.

Les personnages précédens, le jeune ARZÉMON *enchaîné.*

LE JEUNE ARZÉMON.

HÉLAS ! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un honnête-homme, à qui je dois monêt
Dont j'ai déshonoré la vieillesse & le sang ;
Aux yeux d'un bienfaicteur dont j'ai percé le flanc ;
Aux regards indignés de son vertueux frère ;
Devant vous, ô ma sœur, dont la juste colère,
Les charmes, la terreur, & les sens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZÉMON, *les regardant tous*

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en sera jamais, après ce coup affreux.

CÉSÈNE.

Qui?... toi, nous consoler! toi, père malheureux!

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles;
Et vous allez, peut-être, en verser de nouvelles.
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnans!

CÉSÈNE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens?

LE VIEIL ARZÉMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste & le rang où vous êtes?
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin, je vous retrouve.

CÉSÈNE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les loix le commandent;
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Seigneurs, écoutez-moi...
Il vous souvient des jours de carnage & d'effroi,
Où de votre Empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Émesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, grands Dieux!

CÉSÈNE.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emesse fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZÉMON.

Non, Seigneur; & j'abhorre
Ce mercénaire usage & ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point, par le meurtre, offensé la Nature.
Je naquis vers Émesse, & depuis soixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je sais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

CÉSÈNE.

O sort que je déteste!
De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je les sais mieux que vous: ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Émesse embrâsée:
La mère de l'un d'eux y périt écrâsée;
Et l'autre sut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

CÉSÈNE.

Et qui des deux vivait ?

IRADAN.

Et qui des deux respire ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Hélas ! vous saurez tout : je dois d'abord vous dire,
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier ;
Qu'ayant des deux États parcouru la frontière,
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du sort abandonné,
Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande ; & mon sensible zèle,
Seigneur, pour être humain, n'avait pas besoin d'elle.

CÉSÈNE.

Eh quoi ! privé de biens tu nourris l'étranger !
Et César vous opprime, ou vous laisse égorger !

IRADAN, *se soulevant un peu.*

Que devint cette femme ?... O Dieu de la justice !
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans.
Le chagrin desséchait la fleur de son printems.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZÉMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
Elle me fit jurer, à son heure dernière,
D'élever ses enfans dans sa religion.

J'obéis. Mon devoir & ma compassion,
Sous les yeux de Dieu seul, ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

CÉSÈNE.

O destins!

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux!

CÉSÈNE.

Une faible espérance est-elle encor permise?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZÉMON.

Et moi, je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous? O cieux! que dois-je croire

CÉSÈNE.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner, après de tels récits,
Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZÉMON, *à Iradan.*

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple & de la vérité.
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(*Il donne la lettre.*)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante

A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu, mes yeux sont affaiblis;
Et ma main tremble trop : tiens, mon frère; prends, lis.

CÉSÈNE.

Oui, c'est ta tendre épouse : ô sacré caractère !
(*Il montre la lettre à Iradan.*)
Embrasse ton cher fils; Arzame est à ton frère.

IRADAN *prend la main d'Arzame, & regarde avec larmes le jeune Arzémon, qui se couvre le visage.*

Voilà mon fils, ta fille, & tout est découvert.

ARZAME, *à Césène qui l'embrasse.*

Quoi ! je naquis de vous ?

IRADAN.

Quoi ! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon sang, à cette heure fatale,
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZÉMON, *se jetant aux genoux d'Iradan.*

Du nom de père, hélas ! osé-je vous nommer ?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, *se relevant & l'embrassant.*

Non, tu n'es que mon fils.

(*Il retombe.*)

CÉSÈNE.

Que j'étais aveuglé !

Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé :
Les bourreaux l'attendaient... Quel bruit se fait entendre ?
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre ?

MÉGATISE, *rentrant.*

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CÉSÈNE.

Est-ce un arrêt de mort ?

MÉGATISE.

Il ne m'est pas connu.
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels !

CÉSÈNE.

Nous tombons d'abimes en abimes.

MÉGATISE.

Je sais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard,
Et le frère & la sœur.

CÉSÈNE.

O justice ! ô César !
Vous pouvez le souffrir ! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie !

LE JEUNE ARZÉMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.
J'en étais incapable ; eux seuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur sang mon crime involontaire...
Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop long-tems abusés

ar ce pouvoir affreux dont ils ſont écraſés.
Que l'Empereur, après, ordonne mon ſupplice,
l n'en jouira pas, & j'aurai fait juſtice:
l me retrouvera, mais mort, enſeveli
ous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton déſeſpoir, contiens ta violence:
Ille a coûté trop cher. Un reſte d'eſpérance,
Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter.
Le deſtin paraît las de nous perſécuter.
l m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille;
l n'a pas réuni cette triſte famille
'our la frapper enſemble, & pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le ſait?

IRADAN.

A Céſar que ne puis je parler?
e ne puis rien, je ſens que ma force s'affaiſſe.
Tant de ſoins, tant de maux, de crainte, de tendreſſe,
De mon corps languiſſant ont diſſous les eſprits.
(*A ſon fils.*)
Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'oſerai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils!

ARZAME, *à Céſène.*

Eh quoi! de ces brigands l'exécrable cohorte,

De ce château, mon père, assiége encor la porte?

CÉSÈNE.

Va, j'en jure les Dieux ennemis des tyrans,
Ces meurtriers sacrés n'y seront pas long-tems.
S'il est des Dieux cruels, il est des Dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces Dieux sont la constance & l'intrépidité,
Le mépris des tyrans & de l'adversité.

(*Au jeune Arzémon.*)

Viens; &, pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, le jeune ARZÉMON, ARZAME.

IRADAN.

NON, ne m'en parlez plus, je bénis ma bleſſure:
Trop de biens ont ſuivi cette affreuſe aventure;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
Vos amours offenſaient & Rome & la nature:
Rome les juſtifie, & le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Le verra conſacrer votre ſainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain
Reſpecteront le ſang d'un citoyen Romain.

ARZAME.

Hélas! l'eſpérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains ſacriléges

Oseraient de ce nom braver les priviléges?
Césène est au prétoire ; il saura le fléchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.
Le tems fera le reste ; &, si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solemnités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez, du moins, vos tyrans à se taire.
Dieu qui me les rendez, favorisez leurs feux ;
Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse!
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZÉMON, *baisant la main d'Iradan*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père!

IRADAN, *l'embrassant.*

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZÉMON.

Le trépas m'était dû.
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'est Césène mon père..... oui, le ciel nous l'envo

SCÈNE II.

Les personnages précédens, CÉSÈNE.

IRADAN.

QUELLE nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CÉSÈNE.

pporte le malheur, & tel est mon destin.
a fille, on nous opprime; une indigne cabale
ux portes du palais frappe sans intervalle.
: prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

uoi! tout est contre nous!

CÉSÈNE.

On a déjà nommé
n nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

'en est fait; je vois trop notre entière disgrâce.

CÉSÈNE.

h! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
)e cesser de servir, de vivre enfin pour soi.

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère! & que le cœur se trompe!
e détestais ma place & son indigne pompe,
es fonctions, ses droits, je voulais tout quitter;

On m'en prive, & l'affront ne ſe peut ſupporter.

CÉSÈNE.

Ce n'eſt point un affront; ces pertes ſont communes
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux, formé chez les Perſans,
Eſt déclaré coupable: on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie,
Par la rage égarée, & ſur-tout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reſte, au moins, le droit de la vengeance.
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naiſſance
Eſt plus ſacré pour moi que les droits des Romains.
Des parens généreux ſont mes ſeuls ſouverains.

CÉSÈNE, *l'embraſſant.*

Ah! ma fille, mes pleurs arroſent ton viſage.
Fille digne de moi, conſerve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons beſoin.

CÉSÈNE.

Nos lâches oppreſſeurs
Dédaignent ma colère, inſultent à nos pleurs,
Demandent notre ſang.

ARZAME.

J'en ſuis la cauſe unique:
J'étais le ſeul objet qu'un ſacerdoce inique
Voulait, ſur leurs autels, immoler aujourd'hui,

ur n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.
empereur ſerait-il aſſez peu magnanime
ur n'être pas content d'une ſeule victime ?
u ſang de ſes ſujets veut-il donc s'abreuver ?
Dieu qui ſur ce trône a voulu l'élever,
l'a-t-il fait ſi grand que pour ne rien connaître,
ur juger au hazard en deſpotique maître ;
ur laiſſer opprimer ſes généreux guerriers,
s meilleurs citoyens, ſes meilleurs officiers ?
r quoi ? ſur un arrêt des miniſtres d'un temple,
x qui de la pitié devaient donner l'exemple ;
x qui n'ont jamais dû pénétrer chez les Rois
ue pour y tempérer la dureté des loix ;
x qui, loin de frapper l'innocent miſérable,
vaient intercéder, prier pour le coupable.
ue fait votre Céſar inviſible aux humains ?
quoi lui ſert un ſceptre oiſif entre ſes mains ?
-il, comme vos Dieux, indifférent, tranquile,
s maux du monde entier ſpectateur inutile ?

CÉSÈNE.

empereur juſqu'ici ne s'eſt point expliqué.
dit qu'à d'autres ſoins en ſecret appliqué,
laiſſe agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine & chimérique,
i favorable aux Grands, & pour nous tyrannique !

CÉSÈNE.

n'ai qu'une reſſource, & je vais la tenter.
Céſar, malgré lui, je cours me préſenter :
lui crierai juſtice : & ſi les pleurs d'un père

Ne peuvent adoucir ce despote sévère ;
S'il détourne de moi des yeux indifférens ;
S'il garde un froid silence, ordinaire aux tyrans ;
Je me perce à sa vue : il frémira peut être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots, qui pourront l'étonner,
Je lui dirai : barbare ! apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point sans moi.

CÉSÈNE.

Quelle erreur vous entraî
Votre corps affaibli se soutient avec peine ;
Votre sang coule encor... Demeurez & vivez ;
Vivez, vengez ma mort un jour, si vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez !... ô mon père
Cher frère, cher époux !... O ciel que vont-ils faire

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Eut-être que Céſar ſe laiſſera toucher.

IRADAN.

élas! ſouffrira-t-on qu'il oſe l'approcher?
reſpecte Céſar; mais ſouvent on l'abuſe.
vois que de révolte un ennemi m'accuſe.
i pour moi la nature ainſi que l'équité:
nt de droits ne ſont rien contre l'autorité.
e eſt ſans yeux, ſans cœur. Le guerrier le plus brave,
and Céſar a parlé, n'eſt plus qu'un vil eſclave.
eſt le prix du ſervice & l'uſage des cours.

ARZAME.

enfaiteur adoré, que je crains pour vos jours;
ur mon fatal époux, pour mon malheureux père,
ur ce vieillard chéri, ſi grand dans ſa miſère!
'a fait que du bien: ſes reſpectables mœurs
ſſent pour des forfaits chez nos perſécuteurs.
vertu devient crime aux yeux qui nous haiſſent:
eſt une impiété que dans nous ils puniſſent.
n me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur,
ns doute eſt envoyé pour ſervir leur fureur;
n va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prend
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur.
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne pontife, à sa haine fidèle,
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force & sans asyle;
Nous débattant en vain par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZÉMON.

IRADAN.

VÉNÉRABLE vieillard, que viens-tu nous apprend

LE VIEIL ARZÉMON.

C'est un évènement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs,
Pour nous replonger tous en de plus grands malheu
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZÉMON.

)e ce château fatal ils s'avançaient enſemble,
)u quartier de Céſar ils ſuivaient les chemins.
)u Grand-Prêtre accouru les ſuivans inhumains
)rdonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
ı mes yeux conſternés le pontife déploie
Jn arrêt que ſa brigue au prétoire a ſurpris.
)n l'a dû reſpecter; mais, Seigneur, votre fils,
)ans ſon emportement, pardonnable à ſon âge,
:ontr'eux, le fer en main, ſe préſente & s'engage;
'otre frère le ſuit d'un pas impétueux;
Légatiſe, à grands cris, s'élance au milieu d'eux;
)es ſoldats s'attroupaient à la voix du Grand-Prêtre:
'rappez, s'écriait-il, ſecondez votre maître.
)e toutes parts on s'arme & le fer brille aux yeux:
e voyais deux partis ardens, audacieux,
e mêler, ſe frapper, combattre avec furie.
e ne ſais quelle main (qu'on va nommer impie)
.u milieu du tumulte, au milieu des ſoldats,
ur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
ous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce traître,
ndigne de ſa place & du ſaint nom de prêtre.
e l'ai vu ſe rouler ſur la terre étendu:
l blaſphêmait ſes Dieux qui l'ont mal défendu,
t ſa mort effroyable eſt digne de ſa vie.

IRADAN.

l a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! ſon ſang odieux, répandu juſtement,
Sera vengé bientôt & payé chèrement.

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le crois. On diſait qu'en ce déſordre extrême,
Céſar doit au château ſe tranſporter lui-même.

ARZAME.

Qu'eſt devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'eſt plus de pardon ni pour nous, ni pour lui.
(*Le vieil Arzémon ſort.*)

SCÈNE V.

IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME, le jeune ARZÉMON.

CÉSÈNE.

SANS doute il n'en eſt point; mais la terre eſt vengée
Par votre digne fils ma gloire eſt partagée;
C'eſt aſſez.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, nos mains ont puni ſes fureurs:
Puiſſent périr ainſi tous les perſécuteurs!
Le ciel, nous diſaient-ils, leur remit ſon tonnerre:

)tte le ciel les en frappe & délivre la terre ;
)ue leur sang satisfasse au sang de l'innocent.
Ion père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

a mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches
e ne te ferai point d'inutiles reproches.
le nouveau coup nous perd, & ce monstre expiré,
'out barbare qu'il fut, était pour nous sacré.
éfar va nous punir. Un vieillard magnanime,
n frère, deux enfans, tout est ici victime,
'out attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
risonnier dans ce fort où j'avais commandé,
e finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
.u devoir, à l'honneur, vainement consacrée.

CÉSÈNE.

h quoi! je ne vois plus ce fidèle Arzémon:
erait-il renfermé dans une autre prison?
.-t-on déjà puni son respectable zèle,
t les bienfaits sur-tout de sa main paternelle?
.u supplice, ma fille, il ne peut échapper.
)éfar, de toutes parts, nous fait envelopper.

ARZAME.

'entends déjà sonner les trompettes guerrières,
:t je vois avancer les troupes meurtrières.
)epuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
e n'ai vu que du sang, des bourreaux & la mort.

CÉSÈNE.

)ui, c'en est fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi suis-je née?

CÉSÈNE, *embrassant sa fille.*

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère !... & toi, son déplorable fils,
Nos jours étaient affreux ; ils sont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même !... A genoux, mes enfans.

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens !

SCÈNE DERNIÈRE.

Les personnages précédens, L'EMPEREUR Gardes ; le vieil ARZÉMON & MÉGATISE, *au fond.*

L'EMPEREUR.

ENFIN, de la justice à mes sujets rendue
Il est tems qu'en ces lieux la voix soit entendue.
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit :
L'intérêt de l'État m'éclaire & me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CÉSÈNE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect & les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez: c'est trop vous défier de moi:
Vous avez outragé l'Empereur & la loi.
Le meurtre d'un pontife est sur-tout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir.
On devait l'accuser; j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écouté; la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec sécurité;
Et l'appui de mon trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère:
Épargnez les enfans, & punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'aux pieds de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère.
Il se fie à César; vous deviez l'imiter.

(*Au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon; venez vous présenter.

Dans un culte interdit par une loi sévère,
Vous avez élevé la sœur avec le frère.
C'est la première source, où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.
Des Prêtres emportés par un funeste zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'instruire, & non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas su borner
Fiers de servir le Ciel, ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire & font trop de rebelles.
Quand le Prince est clément, les sujets sont fidèles.
On m'a trompé long-tems; je ne veux désormais
Dans les Prêtres des Dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs & non de leur puissance,
Honorés & soumis, par les loix soutenus,
Et par ces mêmes loix sagement contenus;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple;
Donnant aux nations le précepte & l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos respects & dignes de mes soins:

C'eſt l'intérêt du peuple, & c'eſt celui du maître.
e vous pardonne à tous. C'eſt à vous de connaître
i de l'humanité je me fais un devoir,
t ſi j'aime l'État plutôt que mon pouvoir....
Iradan, déſormais loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me ſuivra dans l'armée;
e vous verrai de près combattre ſous mes yeux:
Vous m'avez offenſé; vous m'en ſervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hymenée.

(*A Arzame & au jeune Arzémon.*)

Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.

(*Au vieil Arzémon.*)

Et toi, qui fus leur père, & dont le noble cœur,
Dans une humble fortune, avait tant de grandeur,
'ajoûte à ta campagne un fertile héritage.
Tu mérites des biens, tu ſais en faire uſage.
Les Guèbres déſormais pourront en liberté
uivre un culte ſecret long-tems perſécuté.
i ce culte eſt le tien, ſans doute il ne peut nuire
Je dois le tolérer, plutôt que le détruire.
Qu'ils jouiſſent en paix de leurs droits, de leurs biens,
Qu'ils adorent leur Dieu, mais ſans bleſſer les miens:
Que chacun, dans ſa loi, cherche en paix la lumière:
Mais la loi de l'État eſt toujours la première.
Je penſe en citoyen, j'agis en Empereur;
Je hais le fanatique & le perſécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un Dieu du haut d'un trône auguſte,

Qui parle au genre humain pour le rendre plus juſte.

ARZAME.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos ſacrés genoux.

LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion eſt de mourir pour vous.

Fin du cinquième & dernier acte.

SOPHONISBE;

TRAGÉDIE

DE MAIRET,

RÉPARÉE A NEUF;

Mise au jour pour la première fois en 1770.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE LA VALLIERE,

Grand-Fauconnier de France, Chevalier des Ordres du Roi, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

QUOIQUE les Épîtres dédicatoires aient réputation d'être auſſi ennuyeuſes qu'inutiles, ſouffrez pourtant que je vous offre la ophonisbe de Mairet, corrigée par un amateur autrefois très-connu. C'eſt votre bien ue je vous rends. Tout ce qui regarde l'Hiſoire du Théâtre, vous appartient, après honneur que vous avez fait à la Littérature rançaiſe, de préſider à l'Hiſtoire du Théâre la plus complette. Preſque tous les ſuets des pièces dont cette hiſtoire parle, ont

été tirés de votre Bibliothèque, la plus curieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de la pièce qui vous est dédiée vous manquait : il vient de M. Lantin, auteur de plusieurs poëmes singuliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous, si l'auteur a rendu quelque service à la scène Française, en habillant la Sophonisbe de Mairet à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de Mairet, qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclus du théâtre, & qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-seulement par les expressions surannées, & par les familiarités qui déshonoraient alors la scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours se souvenir que cette pièce, écrite long-tems avant le Cid, est la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie & qui mit le théâtre en honneur.

Il est très-remarquable qu'en France, ainsi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par

ine Sophonisbe. Le Prélat Georgio Trissino, voulant faire passer ce grand art de la Grèce chez ses compatriotes, choisit le sujet de Sophonisbe pour son coup d'essai plus de cent ans avant Mairet. Sa tragédie, ornée de chœurs, fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siècle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; & quelle prose encore! Vous avez, Monseigneur, cette traduction faite par Mélin de S.-Gélais. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers Académiciens; & il n'y avait point d'Académie encore, quand Mairet travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis; les unités de lieu, de tems & d'action furent scrupuleusement observées dans sa Sophonisbe. Elle fut composée dès l'an 1629, & jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries, dont l'Espagne & l'Angleterre saliſſaient souvent leur

ſcène tragique, furent proſcrites par Mairet; mais il ne put chaſſer je ne ſais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors, que ce genre eſt plus facile, & qu'on a pour excuſe de pouvoir dire, *cela eſt naturel.* Ces naïvetés furent long-tems en poſſeſſion du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du Cid, compoſé long-tems après la Sophonisbe :

A de plus hauts partis ce beau-fils doit prétendre.

Et dans Cinna :

Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme.

Ainſi il ne faut pas s'étonner que le ſtyle de Mairet, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât perſonne de ſon tems.

Corneille ſurpaſſa Mairet en tout, mais il ne le fit point oublier ; & même, quand il voulut traiter le ſujet de Sophonisbe, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de Mairet.

Vous avez ſouvent dit, Monſeigneur, la raiſon de cette préférence ; c'eſt qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la pièce de Mai-

·et, & aucun dans celle de Corneille. La fin le l'ancienne Sophonisbe eſt ſur-tout admi·able : c'eſt un coup de théâtre, & le plus)eau qui fût alors.

Je crois donc vous préſenter un hommage ligne de vous, en reſſuſcitant la mère de outes les tragédies Françaiſes, laiſſée depuis quatre-vingts ans dans ſon tombeau.

Ce n'eſt pas que M. Lantin, en ranimant la Sophonisbe, lui ait laiſſé tous ſes traits ; mais nfin le fond eſt entièrement conſervé. On r voit l'ancien amour de Maſſiniſſe & de la reuve de Siphax ; la lettre écrite par cette Carthaginoiſe à Maſſiniſſe ; la douleur de Si)hax, ſa mort ; tout le caractère de Scipion ; a même cataſtrophe, & ſur-tout point d'é)iſode, point de rivale de Sophonisbe, point l'amour étranger dans la pièce.

Je ne ſais pourquoi M. Lantin n'a pas laiſſé ubſiſter ce vers qui était autrefois dans la)ouche de toute la Cour :

Sophonisbe en un jour voit, aime & ſe marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté co·nique dont je vous ai parlé ; mais il eſt éner·gique, & il était conſacré. On l'a retranché

probablement, parce qu'en effet il n'était pas vrai que Maſſiniſſe n'eût aimé Sophonisbe que du jour de la priſe de Cirthe. Il l'avait aimée éperdûment long-tems auparavant; & un amour d'un moment n'intéreſſe jamais : auſſi c'eſt Scipion qui prononçait ce vers, & Scipion était mal informé.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à vous, Monſeigneur, & à vos amis, à décider ſi cette première tragédie régulière qui ait paru ſur le théâtre de la France, mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illuſtre maiſon de Montmorency ; c'eſt dans ſon hôte qu'elle fut faite, c'eſt la première tragédie qui fut repréſentée devant Louis XIII. Meſſieurs les premiers Gentils-hommes de la Chambre, qui dirigent les ſpectacles de la Cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France & ſe faire un plaiſir de voir nos ruines réparées.

Le cinquième acte eſt trop court ; mais le cinquième d'Athalie n'eſt pas beaucoup plus long. Et, d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à ſe plaindre du peu que du trop. Peut être la coutume de remplir tous les actes de

rois à quatre-cents vers entraîne-t-elle des angueurs & des inutilités.

Enfin, ſi on trouve qu'on puiſſe ajoûter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naiſſant qui peut contribuer à décorer un monument reſpectable qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite eſt déjà fort ancienne elle-même, puiſqu'il y a plus de cinquante ans que M. Lantin eſt mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je ſuis) qu'il ait réuſſi dans tous les points; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de n'être trop écarté de ſon original; mais je dois vous en laiſſer le jugement.

Comme M. Lantin a retouché la Sophonisbe de Mairet, on pourra retoucher celle de M. Lantin. La même plume qui a corrigé le Venceſlas pourrait faire revivre auſſi la Sophonisbe de Corneille, dont le fond eſt très-inférieur à celle de Mairet, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons de jeunes gens qui font très-bien des vers ſur des ſujets aſſez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à ſoutenir l'honneur du théâtre Français, en

corrigeant Agéſilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Œdipe, Médée, Don Sanche d'Arragon, la Toiſon d'Or, Andromède; enfin tant de pièces de Corneille tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, & qui ne furent jamais lues de perſonne après leur chûte. Il n'y a pas juſqu'à Théodore qui ne pût être retouchée avec ſuccès, en retranchant la proſtitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques ſcènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, & en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de Livie & de l'Infante dans ſes meilleures pièces : ce ſerait à la fois rendre ſervice à la mémoire de Corneille, & à la ſcène Françaiſe, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entrepriſe ſerait digne de votre protection, & même de celle du miniſtère.

Nous avons plus d'une ancienne pièce, qui étant corrigée, pourrait aller à la poſtérité. J'oſe croire que l'Aſtrale de Quinault, le Scévole de Durier, l'Amour tyrannique de Scudéry, bien rétablis au théâtre, pourraient faire d'aſſez grands effets.

Le théâtre eſt, de tous les arts cultivés en

rance, celui qui, du consentement de tous
es étrangers, fait le plus d'honneur à notre
atrie. Les Italiens sont encore nos maîtres
n Musique, en Peinture ; les Anglais, en Phi-
osophie. Mais, dans l'art des Sophocles, nous
'avons point de rivaux. Il est donc essentiel
e protéger les talens par lesquels les Fran-
ais sont au-dessus de tous les peuples. Les
ujets commencent à s'épuiser ; il faut donc
remettre sur la scène tous ceux qui ont été
anqués, & dont il est aisé de tirer un grand
rti.

Je soumets, comme je le dois, à vos lu-
ières ces réflexions que mon zèle patrioti-
ue m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

PERSONNAGES.

SCIPION, Conſul.

LÉLIE, Lieutenant de Scipion.

SIPHAX, Roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'Aſdrubal, femm
de Siphax.

MASSINISSE, Roi d'une partie de l
Numidie.

ACTOR, attaché à Siphax & à Sophonisb

ALAMARE, Officier de Siphax.

PHÉDIME, dame Numide, attachée
Sophonisbe.

SOLDATS ROMAINS.

SOLDATS NUMIDES.

LICTEURS.

La ſcène eſt à Cirthe, dans une ſalle du ch
teau, depuis le commencement juſqu'à la fin

SOPHONISBE;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIPHAX, *une lettre à la main ;* SOLDATS.

SIPHAX.

SE peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahiſſe ?
Sophonisbe ! ma femme ! écrire à Maſſiniſſe !
A l'ami des Romains ! Que dis-je ? à mon rival !
Au déſerteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me pourſuit dans Cirthe, & qui bientôt, peut-être,
De mon trône uſurpé ſera l'indigne maître !

J'ai vécu trop long-tems... O vieilleſſe ! ô deſtins !
Ah ! que nos derniers jours ſont rarement ſereins !
Que tout ſert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit ſa carrière !
A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau ;
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches ! j'y deſcendrai, mais non pas ſans vengeance
(*Aux Soldats.*)
Que la Reine, à l'inſtant, paraiſſe en ma préſence.
(*Il s'aſſied, & lit la lettre.*
Qu'on l'amène, vous dis-je... Époux infortuné,
Vieux ſoldat qu'on trahit, monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouſe ?
Seras-tu moins à plaindre, en perdant ton épouſe ?
Cet objet criminel, à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton Empire ébranlé ?
Dans la mort d'une femme eſt-il donc quelque gloire
Eſt-ce là tout l'honneur qui reſte à ta mémoire ?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;
Ranime dans leur ſang tes languiſſantes mains :
Va finir ſur la brèche un deſtin qui t'accable.
Qu'on te trahiſſe, ou non ; ta mort eſt honorable :
Et l'on dira, du moins, en reſpectant mon nom :
Il mourut, en ſoldat, des mains de Scipion.

SCÈNE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÉDIME.

SOPHONISBE.

QUE voulez-vous, Siphax? & quelle tyrannie
ûne ici votre épouse avec ignominie?
s Numides tremblans, courageux contre moi,
ır la première fois ont bien servi leur Roi.
otre ordre suprême ils ont été dociles;
ıt-être sur nos murs, ils seraient plus utiles.
is vous les employez dans votre tribunal
onduire à vos pieds la nièce d'Annibal!
onçois leur valeur, & je lui rends justice.
el est mon crime enfin? quel sera mon supplice!

SIPHAX, *lui donnant la lettre.*

nnaissez votre seing. Rougissez & tremblez.

SOPHONISBE.

ns les malheurs communs qui nous ont désolés,
frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
x fiers brigands du Tibre en deux mois asservie.
ion, Massinisse, ont gagné des combats;
ı ai rougi, Seigneur, & je ne tremble pas.

SIPHAX.

fide!

SOPHONISBE.

Épargnez-moi cette injure odieuse,
ır vous, pour votre femme également honteuse.
s murs sont assiégés; vous n'avez plus d'appui;

Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
J'écris à Massiniſſe en cette conjoncture,
Je rappelle à son cœur les droits de la nature ;
Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit ;
Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.
(*Elle lit.*)
« Vous êtes de mon sang, je vous fus long-tems chè
» Et vous persécutez vos parens malheureux !
» Soyez digne de vous ; le brave est généreux :
» Reprenez votre gloire & votre caractère ».
Eh bien ? ai-je trahi ma ville & mon époux ?
Est-il tems d'écouter des sentimens jaloux ?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?
La fortune, en tout tems, à tous deux trop sévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main
Quel en était le but ? quel était mon dessein ?
Pouvez-vous l'ignorer, & faut-il vous l'apprendre ?
Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
S'il est quelque ressource à nos calamités,
Sur ces murs tout sanglans je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Massiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême,
Elle combat pour vous ; & sur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendart d'Annibal ;
Et si, jusqu'à la fin, le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne ! A moi ! De ce dernier affro
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !
Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre Roi que vous demandez grâ

llez, peut-être un jour vos funeſtes appas
'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.
aſſiniſſe, en tout tems mon fatal adverſaire,
: mon rival en tout, ſe flatta de vous plaire;
m'oſa diſputer mon trône & votre cœur;
'eſt trahir notre hymen, votre foi, mon honneur;
ue de vous ſouvenir de ſon feu téméraire.
os ſoins injurieux redoublent ma colère;
ce fatal aveu dont je me ſens confus,
mes yeux indignés n'eſt qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

igneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
tiguer vos chagrins de plaintes indiſcrettes.
ais vos maux ſont les miens; qu'ils puiſſent vous toucher.
: n'eſt pas mon époux qui me doit reprocher
: l'avoir préféré (non ſans quelque courage)
t vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage;
avoir tout oublié pour ſuivre votre ſort,
d'attendre avec vous l'eſclavage ou la mort.
ıſſiniſſe m'aimait & j'aimais ma patrie.
vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
ıis ſi je ſuis coupable, en implorant pour vous
vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
'ai voulu briſer le joug qui vous accable,
e veux vous ſauver... la faute eſt excuſable.
us avez, croyez-moi, des ſoins plus importans;
niſſez des ſoupçons, partage des amans,
s cœurs efféminés dont l'oiſive molleſſe
connaît d'intérêts que ceux de leur tendreſſe.
ſoin bien différent nous occupe en ce jour;

Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour.
Il n'eſt pas fait pour nous. Écoutez, le tems preſſe.
Tandis que vos ſoupçons accuſent ma faibleſſe,
Tandis que nous parlons, la Mort eſt en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher : je vais, loin de vos yeux,
Éteindre dans mon ſang ma vie & mon outrage.
J'ai tout perdu ; les Dieux m'ont laiſſé mon courage,
Ceſſez de prendre ſoin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble ſecours ;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore ;
Ce n'eſt pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi : je ſais ſauver mes mains
Des fers de Maſſiniſſe, & des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, & ſur-tout un Numide,
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes : j'ai des yeux. Le fond de votre cœur,
Quoi que vous en diſiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre âme
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour, auprès de vous, ne guida point mes pas.
Je voulais un vrai zèle ... & vous n'en avez pas.
Mais je ſais mourir ſeul ; & ma dernière épée
D'un ſang que j'ai chéri ne ſera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent ſur vous le ſang de votre Roi.
Redoutez nos tyrans, & juſqu'à Maſſiniſſe.
Si leurs bras ſont armés, c'eſt pour votre ſupplice.
C'eſt le ſang d'Annibal que leur haîne pourſuit.
Ce jour eſt pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reſte de vie ;

Je péris glorieux, ... & vous mourrez punie.
Vous n'aurez, en tombant, que la honte & l'horreur
D'avoir prié pour moi mon fatal oppresseur.
Je cours aux murs sanglans que ses armes détruisent.
Laissez-moi, fuyez-moi; vos remords me suffisent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche sur vos pas;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuse:
Vos malheureux soupçons la rendraient trop honteuse.
Je vous suis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne: je pars;
Le sang de votre époux ne veut point vos regards.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

SOPHONISBE, PHÉDIME.

SOPHONISBE.

AH, Phédime!

PHÉDIME.

Il vous laisse & vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre.
Mais Siphax est injuste.

SOPHONISBE.

Il sort; il a laissé,
Dans ce cœur éperdu, le trait qui l'a blessé.
J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,

Quand il me préſageait une mort aſſurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un Dieu vengeur;
Dévoilant l'avenir & liſant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au ſupplice une tête coupable.

PHÉDIME.

Vous coupable! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe oſa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phédime.
Dans les plis de mon âme il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; & ce triſte entretien
Ne m'annonce que trop ſon déſaſtre & le mien.

PHÉDIME.

Son malheur l'aigriſſait; il vous rendra juſtice.
Sa haine contre Rome & contre Maſſiniſſe
Empoiſonnait ſon cœur déjà trop ſoupçonneux.
Lui-même en rougira, s'il eſt moins malheureux;
Il voit la mort de près; & l'eſprit le plus ferme
Peut ſe ſentir troublé, quand il touche à ce terme;
Mais, ſi quelque ſuccès ſecondait ſa valeur,
Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,
Vous verriez aiſément ſon amitié renaître.
Il doit vous reſpecter, puiſqu'il doit vous connaître.
Vos charmes ſur ſon cœur ont été trop puiſſans;
Ils le feront toujours.

SOPHONISBE.

Phédime, il n'eſt plus tems;
Je vois de tous les deux la deſtinée affreuſe:
Il s'avance au trépas... Je ſuis plus malheureuſe,

PHÉDIME.

pérez . . .

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes États, mon repos,
'eſtime d'un époux, & l'amour d'un héros.
: ſuis déjà captive, & dans ce jour peut-être
faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître;
t recevoir des loix d'un amant indigné,
)ui m'eût rendue heureuſe ... & que j'ai dédaigné.
)uand ce fier Maſſiniſſe, oppreſſeur de Carthage,
Ie préſentait dans Cirthe un ſéduiſant hommage,
'u ſais que j'étouffai, dans mon ſecret ennui,
'intérêt & le ſang qui me parlaient pour lui.
'e dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même:
e ſoutins contre moi l'honneur du diadême.
e demeurai fidelle à mon père Aſdrubal,
. Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.
'amour fuit de mon âme aux cris de ma patrie.
)'un amant irrité je bravai la furie.
Jn front cicatriſé par la guerre & le tems
ffarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans.
'ennemi des Romains obtint la préférence.
Maſſiniſſe revient armé de la vengeance;
l entre en nos États, la Victoire le ſuit;
Aidé de Scipion, ſon bras a tout détruit:
)ans Cirthe enſanglantée un faible mur nous reſte.
A quels Dieux recourir dans ce péril funeſte?
Était-ce un ſi grand crime, était-il ſi honteux
D'avoir cru Maſſiniſſe & noble & généreux;
D'avoir pour mon époux imploré ſa clémence?

Dans mon illusion j'avais quelque espérance :
Ma prière & mes pleurs auraient pu le flatter.
Mais il ne saura pas ce que j'osais tenter ;
Et, pour unique fruit d'un soin trop magnanime,
Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime
Tous deux sont contre moi, tous deux réglent mon sort
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, PHÉDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, dans ce moment le secours de Carthage,
Sous nos remparts sanglans, s'est ouvert un passage.
On est aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas,
Sont trop près du carnage, & du champ des combats.
Le Roi, couvert de sang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laissiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous suis, Actor ; vous lui direz
Que ses ordres, pour moi, seront toujours sacrés ;
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'est trop me faire outrage.
Que deviendrai-je ? O ciel ! ai-je à craindre en un jou
Massiniſſe & Siphax, les Romains & l'Amour ?
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abîme.
Ils ont causé ma perte & frappé leur victime.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHONISBE, PHÉDIME.

PHÉDIME.

QUEL tumulte effroyable au loin se fait entendre ?
Quels feux sont allumés ? la Ville est-elle en cendre ?
Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écartés.
Dans ces Sallons déserts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes,
Au pied de ces autels avec moi gémissantes.
Nous rappelons en vain, par nos cris, par nos pleurs,
Des Dieux qui sont passés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs ont amolli mon âme.
Tous mes sens sont troublés; je sens que je suis femme.
Ce moment effrayant m'accable ainsi que toi.
Le sang que vingt héros ont transmis jusqu'à moi
Dégénère aujourd'hui dans mes veines glacées;
Le désordre & la crainte agitent mes pensées.
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours,
Qui du pied du palais conduisent à nos tours:

Tout eſt fermé pour moi. Je marchais égarée :
L'Ombre de mon époux à mes yeux s'eſt montrée,
Pâle, ſanglante, horrible, & l'air plus furieux
Que lorſque ſon courroux m'outrageait à tes yeux;
Eſt-ce une illuſion ſur mes ſens répandue ?
Eſt-ce la main des Dieux ſur ma tête étendue,
Un préſage un arrêt de l'enfer & du ſort?
Siphax, en ce moment, eſt-il vivant ou mort?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée;
Je ne ſais où je vais. Tout m'alarme & me nuit,
Et je crois voir encore un Dieu qui me pourſuit.
Que veux-tu, Dieu cruel? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur : ... il n'était point coupable.
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès ſa naiſſance & banni ſans retour.
Je n'offenſai jamais l'hymen & la nature.
Grand Dieu! tu peux frapper; .. va, ta victime eſt pur

PHÉDIME.

Ah! nous allons du ciel ſavoir les volontés.
Déjà d'un bruit nouveau, dans ces murs déſertés,
Juſqu'à notre priſon les voûtes retentiſſent,
Et, ſous leurs gonds d'airain, les portes en mugiſſent.
On entre, on vient à vous : ... je reconnois Actor.

SCÈNE II.

SOPHONISBE, PHÉDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

MInistre de mon Roi, qui vous amène encor?
Qu'a-t-on fait? que deviens-je? & de quelles nouvelles
Venez-vous m'affliger?

ACTOR.

Elles sont bien cruelles.
Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en sûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière sacrée,
Par qui, de ce Palais, la ville est séparée;
J'ai revolé soudain vers ce Roi malheureux,
Digne d'un meilleur sort, & digne de vos vœux;
Son courage, aussi grand qu'il était inutile,
D'un effort passager soutient son bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renversé,
Dans ses débris sanglants il tombe terrassé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui poursuivie,
Tomber à ses côtés, ainsi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si, dans un tel malheur,

Quelque soulagement reste à notre douleur,
Daignez apprendre, au moins, combien, dans sa victoi
Le jeune Massiniſſe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros si fier, si redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'esprit superbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'est vu maître, il nous a pardonné.
De blessés, de mourans, de morts environné,
Il a donné soudain, de sa main triomphante,
Le signal de la paix au sein de l'épouvante:
Le carnage & la mort s'arrêtent à sa voix.
Le peuple, encor tremblant, lui demande des loix;
Tant le cœur des humains change avec la fortune!

SOPHONISBE.

Le Ciel semble adoucir la misère commune,
Puisqu'au moins le pouvoir est remis dans les mains
D'un Prince de ma race, & non pas des Romains.

ACTOR.

Le juste & premier soin de l'heureux Massiniſſe
Est d'appaiser les Dieux par un prompt sacrifice;
De dresser un bûcher à votre auguste époux.
Il garde obstinément le silence sur vous;
Mais, dès que j'ai paru, Madame, en sa présence,
Il s'est ressouvenu qu'autrefois son enfance
Fut remise en mes mains dans ces murs, dans ces lieu
Où ce Prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler; &, respectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les tems fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi

Cette même amitié qui servit votre Roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes.
Il justifie en tout le succès de ses armes.
Il répand des bienfaits, s'il fait des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Massiniſſe est grand, plus mon sort est affreux.
Quoi! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqu'au Capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, & ne la sauvent pas!

ACTOR.

Scipion les a joints; ils ne sont plus.

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu seras comme moi réduite à l'esclavage.
Nous périrons ensemble... ô Cirthe! ô mon époux!
Afrique, Asie, Europe, immolés avec nous!
Le sort des Scipions est donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encore.

SOPHONISBE.

Ah! tout sert à me nuire.
Annibal est trop loin. Je suis esclave.

ACTOR.

O Dieux!
Désarmez Massiniſſe... Il avance en ces lieux.
Il vient suivi des siens:... il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes tristes yeux ne verront point un maître.
Ils pleureront Siphax, & nos murs abbattus,

Et ma gloire passée, & tous mes Dieux vaincus.

MASSINISSE, *entrant.*

Elle échappe à mes yeux.

SOPHONISBE, *sortant.*

Je dois fuir Massinisse.

SCÈNE III.

MASSINISSE ; ALAMAR, un des chefs Numides ; ACTOR, guerriers Numides.

MASSINISSE.

IL est juste, après tout, que son cœur me haïsse.
Elle m'a cru barbare. Eh ! le suis-je ? grands Dieux !
Devais-je être en effet si coupable à ses yeux ?
Actor, vous que je vois dans ce jour si prospère,
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père ;
Je vous prends à témoin si l'inhumanité
A souillé ma victoire & ma félicité ;
Si, triste imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes ;
De guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A Jupiter Stateur offerts en sacrifice,
Et, dans d'affreux cachots, gardés pour le supplice.
Je viens dans mon pays ; & j'y reprends mon bien,
En soldat, en Monarque, & plus en citoyen.

Je ramène avec moi la liberté Numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,
Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Massinisse, & fuit avec horreur?
Suis-je un Romain?

ACTOR.

Seigneur, on la verra sans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute.
Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.
Le sang de son époux est par vous répandu,
Et, n'osant regarder son vainqueur & son juge,
Aux pieds des Immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue: &, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,
Ses outrages honteux au sang de Massinisse,
Sous ses pas égarés creusaient ce précipice:
Elle y tombe, elle en doit accuser son erreur.
Ah! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur.
Allez, & dites lui qu'il est peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver sa puissance.

(*Actor sort.*)

Je veux qu'elle paraisse en ce même moment.
Mon aspect odieux sera son châtiment:
Je n'en prendrai point d'autre, & sa fierté farouche
L'humiliera, du moins, puisque rien ne la touche.
(*A ses guerriers.*)
Eh bien! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe est-elle tranquile? a-t-on suivi mes loix?
Un seul des Citoyens aurait-il à se plaindre?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de nations ces illustres tyrans,
Descendans prétendus du grand Dieu de la guerre,
Qui pensent être nés pour asservir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut seul commander.

MASSINISSE.

Qui? lui! dans mon partage
Dans Cirthe, mon pays, mon premier héritage!
Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis!

ALAMAR.

Lorsque Rome a parlé, les Rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je suis dans mon Empire;
Je règne, & je suis las, puisqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un Sénat, qui croit me protéger,
Sur son fier tribunal assis pour me juger.
C'en est trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre
Au lieu même où Siphax est mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez... Ah! qu'ai-je lu?... Ciel! ô surprise extrême
Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait!

A fléchir son amant sa fierté se pliait !
Elle a connu mon âme, elle a vaincu la sienne.
Ses yeux se sont ouverts ; & sa fatale haine,
Que je vis si long-tems contre moi s'obstiner,
Me croyait assez grand pour savoir pardonner !
Épouse de Siphax, tu m'as rendu justice.
Ta lettre a mis le comble à mon destin propice.
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau. ..
Courons vers Sophonisbe... Ah ! je la vois paraître.

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÉDIME, GARDES.

SOPHONISBE.

SI le sort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,
Si j'eusse été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un Monarque, à sa gloire fidelle,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.
(*Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.*)
Ne me retenez point, & laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage ;
Non pas à vos succès, non pas à la terreur

Qui marchait devant vous, que suivait la fureur;
Et qui vous a donné cette grande victoire;
Mais au cœur généreux, si digne de sa gloire,
Qui, de ses ennemis respectant la vertu,
A plaint son rival même, a fait ce que j'ai dû;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre;
Qui partage les pleurs que sa main fait répandre;
Qui soumet les vaincus à force de bienfaits;
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'est vous, auguste Reine en tout temps révérée,
Qui m'avez du devoir tracé la loi sacrée;
Et je conserverai, jusqu'au dernier moment,
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'aviez adressée,
Par la faveur des Dieux sur la brèche laissée,
Remise en mon pouvoir, est plus chère à mon cœur
Que le bandeau des Rois, & le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi! Seigneur, jusqu'à vous ma lettre est parvenue
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu désarmer votre injuste courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du sang de mon époux, qui s'élève & qui crie;

De votre honneur sur-tout, & des Rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous deux,
Jurez-moi seulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

MASSINISSE.

Je le jure par vous, pour vous dire encor plus:
Sophonisbe n'est pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe, & c'est assez vous dire
Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant, je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je sais qu'ils sont jaloux de leur autorité;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur est nécessaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puissent m'avilir.
Je saurai les braver, si j'ai su les servir.
Ils vous respecteront; vos frayeurs sont injustes!
Vous avez attesté tous ces Mânes augustes,
Tous ces Rois dont le sang, dans nos veines transmis,
S'indigna si long-tems de nous voir ennemis.
Je les prends à témoin, & c'est pour vous apprendre
Que j'ai pu, comme vous, mériter d'en descendre.
La nièce d'Annibal, & la veuve d'un Roi,
N'est captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Mon front en rougirait. Je sais que cet usage
Est consacré dans Rome & commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, si je l'avais suivi.
Le sang dont vous sortez n'aura jamais servi.
Ce front n'était formé que pour le diadême.

Gardez dans ce Palais l'honneur du rang suprême.
Ne pensez pas, sur-tout, qu'en ces tristes momens,
Mon cœur laisse éclater ses premiers sentimens.
Je n'en rappelle point la déplorable histoire;
Je sais trop respecter vos malheurs & ma gloire;
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds.
Madame, il me suffit que vous me connaissiez.
Vous me rendrez justice, & c'est ma récompense.
A mes nouveaux sujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander,
Et que déjà leur maître eût dû leur accorder.
Ils vont renouveler leur hommage à leur Reine.
Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

SCÈNE V.

SOPHONISBE, PHÉDIME.

SOPHONISBE.

JE demeure interdite. Un si grand changement
A saisi mes esprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu!... Faut-il qu'un si grand hom
Ait détruit mon pays & qu'il ait servi Rome!
Tous mes sens sont ravis; mais ils sont effrayés.
Scipion dans nos murs, Massinisse à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive & triomphante,
L'Ombre de mon époux terrible & menaçante,
Le comble des horreurs & des prospérités,

Les fers, le diadême à mes yeux présentés;
Ce rapide torrent de fortunes contraires,
Me laisse encor douter de mes destins prospères.

PHÉDIME.

Ah! croyez-en, du moins, le pouvoir de vos yeux.
S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête,
Et les lauriers sanglans qui couronnent sa tête,
Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur
Que toutes les vertus, l'alliance & l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui sur tous les esprits lui donnent tant d'empire,
Autorisent les feux que vous vous reprochiez.
La gloire qui le suit les a justifiés.
Non, ce n'est pas assez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez sous le nom de Reine détrônée,
Qu'on vous laisse un vain titre, & qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis soit l'ornement fatal.
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amusemens stériles.
L'amour ira plus loin; j'ose vous en flatter.
Siphax est au tombeau...

SOPHONISBE.

Cesse de m'insulter;
Ne me présente point ce qui me déshonore:
Tu parles à sa veuve, & son sang fume encore.

PHÉDIME.

Songez qu'au rang des Rois vous devez remonter.
L'Ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Phédime, il faut enfin t'ouvrir toute mon âme;
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme;
Oui, ce feu, si long-temps dans mon sein renfermé,
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore; & j'oserais le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire.
Tu me verrais goûter ce suprême bonheur
De partager son trône & d'avoir tout son cœur.
Ma flamme déclarée, & si long-tems secrette,
Ma gloire en sûreté, ma fierté satisfaite,
Massiniſſe en mes bras serait d'un plus grand prix
Que l'Empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage.
Malgré l'illusion d'un si cher avantage,
Et malgré tout l'amour dont je ressens les coups,
Massiniſſe jamais ne sera mon époux.

PHÉDIME.

Et pourquoi, s'il le veut?

SCÈNE VI.

SOPHONISBE, PHÉDIME, ACTOR.

ACTOR.

REINE, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre.
On le nomme Lélie ; & le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier Lieutenant.
Sa Suite avec mépris nous insulte & nous brave ;
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave.
Leur fierté nous vantait je ne sais quel Sénat,
Des Préteurs, des Tribuns, l'honneur du Consulat,
La majesté de Rome ; &, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave & fidèle ami, je compte sur ta foi,
Sur les sermens sacrés de notre nouveau Roi,
Sur moi-même, en un mot : Carthage m'a fait naître.
Je mourrai digne d'elle, & sans trône & sans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous !

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.

Siphax, à ſes côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler ſon courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défierai du bord de mon cercueil.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, MASSINISSE, *assis ;* Soldats Romains, Soldats Numides *dans l'enfoncement, divisés en deux troupes.*

LÉLIE.

VOTRE âme impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandu l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain discours, du soldat répété,
Dans le sein de l'ivresse & de l'oisiveté ?
Laissons parler le peuple ; il ne peut rien connaître.
Je veut percer en vain les secrets de son maître ;
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le tems ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage.
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage.
Rien n'est à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux Souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ce discours qu'on mépriſe.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchise
Qu'attendent ma conduite & ma sincérité.

Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur austère vertu, peut-être un peu farouche,
Laissait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de dissimuler ?
Après avoir vaincu, n'oseriez-vous parler ?
Que pensez-vous, du moins, que Scipion prétende

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande,
Rien qui ne soit prescrit par nos communs traités.
La justice & la loi règlent ses volontés.
Rome l'a revêtu de son pouvoir suprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer,
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ses projets sur l'Afrique.
Vous savez qu'Annibal est déjà vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle Romaine, & que, dans son païs
De ses Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux est commune.
Nous marcherons ensemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la Reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal ; Sophonisbe est sa nièce :
C'est vous en dire assez.

MASSINISSE. (*Il se lève.*)

Écoutez, le tems presse :
Je veux une réponse, & savoir à l'instant
Si sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

ieutenant du Consul, je n'ai point sa puissance.
Mais si vous demandez, Seigneur, ce que je pense
ur le sort des vaincus, sur la loi du combat,
e crois que leur destin n'appartient qu'au Sénat.

MASSINISSE.

u Sénat! & qui suis-je?

LÉLIE.

Un allié, sans doute;
In Roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute;
Que Rome favorise, & qui doit accorder
out ce que ce Sénat a droit de demander.
(*Il se lève.*)
'est au seul Scipion de faire le partage.
récompensera votre noble courage,
eigneur; & c'est à vous de recevoir ses loix,
aisqu'il est notre chef & qu'il commande aux Rois.

MASSINISSE.

e l'ignorais, Lélie; & ma condescendance
'avait point reconnu tant de prééminence.
e pensais être égal à ce grand citoyen;
t j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien.
e ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
ai d'autres intérêts, & plus pressans peut-être
Que ceux de disposer du rang des Souverains,
t d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
épondez: ose-t-il disposer de la Reine?

LÉLIE.

le doit.

MASSINISSE.

Lui!...

LÉLIE.

Seigneur, quel transport vous entraîne
C'eſt un droit reconnu qu'il nous faut maintenir ;
Tout le ſang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui, dans les combats, brûliez de le répandre ;
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre,
Vous de toute ſa race éternel ennemi,
Vous du peuple Romain le vengeur & l'ami ?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon ſang, celui de la juſtice,
Et l'horreur que je ſens d'un pareil ſacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec ſoin,
Mais ſon ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle ſe borne à ſervir ſa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infâme barbarie
D'un peuple qu'Annibal écraſa ſous ſes pieds.
Si Rome exiſte encor, c'eſt par ſes alliés.
Mes ſecours l'ont ſauvée ; &, dès qu'elle reſpire,
Sur les Rois, ſur moi-même, elle affecte l'Empire !
Elle ſe fait un jeu, dans ſes murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés !
Elle met à ce prix ſa faveur paſſagère !
Scipion, qui m'aima, ſe dément pour lui plaire !
Il me trahit !

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé ?
Quoi ! vous ſeriez trahi, quand vous ſeriez vengé !
J'ignore ſi la Reine, en triomphe menée,

Au char de Scipion doit paraître enchaînée;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié?
C'eſt pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne, ou non; je veux qu'on la reſpecte;
La foi Romaine enfin me devient trop ſuſpecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il ſoit, doit vous être ſacré.
Et vous inſulteriez une femme, une Reine!
Vous oſeriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir!

LÉLIE.

Scipion n'eſt pas loin; vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir! apprenez qu'il eſt une autre voie
De priver les Romains de leur injuſte proie.
Il eſt des droits plus ſaints: Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'eſpère, du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eſt que nous ſoutiendrons les droits de notre Empire;
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains;
Croyez-moi, le Sénat ne fait point d'injuſtices:
Il a d'un digne prix reconnu vos ſervices;
Il vous chérit encor. Mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abſolus.

(*Il ſort avec les Soldats Romains.*)

SCÈNE II.

MASSINISSE, ALAMAR. *Les ſolda*
Numides reſtent au fond de la ſcène.

MASSINISSE.

DEs ordres! vous, Romains! ingrats dont l'inſolen
S'accrût par mon ſervice avec votre puiſſance!
Des fers à Sophonisbe! Et ces mots inouis,
A peine prononcés, n'ont pas été punis!
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure:
Règne; l'honneur l'ordonne, & l'amour t'en conju
Règne pour être libre, & commande avec moi.
Va, Maſſiniſſe enfin ſera digne de toi.
Des fers! Ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais inſenſé de combattre Carthage!
(*A ſa Suite.*)
Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce diſcours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte & de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus ſe porter.
Sur leur ſuperbe tête, il le faut rejetter.

MASSINISSE.

Rome haît tous les Rois, & les croit tyranniques.
Ah! les plus grands tyrans ce ſont les Républiques.
Rome eſt la plus cruelle.

ALAMAR.

Il eſt juſte, il eſt tems
D'abattre pour jamais l'orgueil de ſes enfans.
L'alliance avec eux n'était que paſſagère;
La haine eſt éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre ſang j'ai pu les ſoutenir!
Si je les ai ſauvés, ſongeons à les punir.
Me ſeconderez-vous?

ALAMAR.

Nous ſommes prêts, ſans doute.
Il n'eſt rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur;
Ils ſavent mieux tromper, & c'eſt-là leur grandeur;
Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, déployez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous,
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Écoutez: Annibal eſt déjà dans l'Afrique.
La nouvelle en eſt ſûre, il marche vers Utique.
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolens qu'un Sénat nous envoie;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſur-tout, d'avoir vaincu pour eux.

Annibal n'eſt pas loin. Croyez que ce grand-homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités & jaloux;
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux.
Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,
Au nom de Sophonisbe ils voleront aux armes.
Nos maîtres prétendus, plongés dans le ſommeil,
Verront de tous côtés la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, & tout nous favoriſe.
Les révolutions, dans ce ſanglant ſéjour,
Chez le fougueux Numide éclatent en un jour.
On les manque à jamais, alors qu'on les diffère.
Chez nous tout eſt ſoudain; c'eſt notre caractère.
Le Romain temporiſe; & ces tyrans ſurpris
Pourront être bientôt payés de leur mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure
J'arrache Sophonisbe à ſa triſte demeure.
Je marche à votre tête; &, s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCÈNE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

SEIGNEUR, en tous les tems, par le ciel poursuivie ;
Je vois entre vos mains le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur ;
Vous avez d'un seul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages ;
Et, dans ce grand reflux des horreurs de mon sort,
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,
Par vous seul confondue, & par vous rassurée,
J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, & serait respecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourmens,
Après tous vos bienfaits, réclamer vos sermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point ; ils étaient inutiles ;
Je n'en eus pas besoin : vous aurez des asyles
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer ;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hymenée

Dans ce même Palais, dans la même journée
Où le sort a voulu que le sang d'un époux,
Répandu par mes mains, rejaillît jusqu'à vous.
Mais la nécessité rompt toutes les barrières,
Tout se tait à sa voix, ses loix sont les premières.
La cendre de Siphax ne peut vous accuser.
Vous n'avez qu'un parti; celui de m'épouser.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie & redoutée,
Le diadême au front, marchez à mon côté;
Votre sceptre & mon bras sont votre sûreté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit?... Sophonisbe éperdue
Doit étaler enfin son âme à votre vue...
J'étais votre ennemie, & l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté;
Siphax obtint mon choix. Sans consulter son âge,
Je n'acceptai sa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à poursuivre vos jours.
Connaissez donc mon cœur;... il vous aima toujours

MASSINISSE.

Est-il possible? ô Dieux! vous dont l'âme inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haîne,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! &, dans ses déplaisirs,
Massinisse accablé vous coûtait des soupirs!

SOPHONISBE.

La fille d'Asdrubal naquit pour se contraindre.
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous... C'est à vous de juger
Si le seul des humains qui peut me protéger,

Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des héros & des Rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers, & du sein de l'horreur,
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,
Sur mes sens enchantés conserve un juste empire.
C'est par vous que je vis, pour vous que je respire:
Le bonheur me fuyait, il vient se présenter;
Vous m'offrez votre main:... je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Et quels Dieux ennemis à vos bontés s'opposent?

SOPHONISBE.

Les Dieux qui de mon sort en tous les tems disposent;
Les Dieux qui d'Annibal ont reçu les sermens,
Quand au pied des autels, en ses plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce serment est le mien,... je lui ferai fidelle...
Je meurs sans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez.
Connaissez qui je suis, & qui vous insultez.
C'est ce même serment qui devant vous m'amène.
C'est un courroux plus juste, une plus forte haine;
Et c'est de son flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'est dans Cirthe sanglante, à ces autels antiques
Dressés par nos ayeux à nos Dieux domestiques,
Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,
L'horreur que Massinisse a pour le nom Romain.
Plus irrité que vous & plus qu'Annibal même,
Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.

Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(*Il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent sur l'autel.*)
Uniſſez, à ce prix, Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne;
Ce n'eſt qu'à mon vengeur que ma fierté ſe donne.
Servons tous deux Carthage, & nos Dieux ſouverains;
Maſſiniſſe, aimons-nous, pour haïr les Romains.
Je me vois trop heureuſe.

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur, quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe; ils y donnent des loix;
Un Conſul y commande, & l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime.
Scipion peut tomber dans le piége fatal.
Notre bonheur, Madame, eſt au camp d'Annibal.
Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
Sophonisbe, ma femme, en fuyant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirans.
Il n'eſt point d'autre route: & nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irais me rendre!
C'eſt-là qu'eſt ma patrie, & mon trône & ma cour;
Là je puis, ſans rougir, vous montrer mon amour.
Ah! Ciel! puis-je y compter?

MASSINISSE.

La plus juste espérance
Flatte d'un prompt succès ma flamme & ma vengeance:
Je crains peu les Romains; &, prêt à les frapper,
J'ai honte seulement de descendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils savent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÉDIME.

PHÉDIME.

SEIGNEUR, cet étranger qu'on appelle Lélie;
Et qui dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens, arrive en ce moment.
Il veut que, sans tarder, à vous même on l'annonce;
Il dit que d'un Consul il porte la réponse.

MASSINISSE.

Qu'on dise qu'il m'attende, ou que, sans nous braver;
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

SOPHONISBE.

A l'aspect d'un Romain mon horreur se redouble:
Je n'entends point leur nom sans alarme & sans trouble;
Vous êtes violent autant que généreux.
Encor si vous saviez dissimuler comme eux,
Ne les point avertir de se mettre en défense!

Mais toujours d'un Numide ils ſont en défiance.
Peut-être ils ont déjà pénétré vos deſſeins.
Vous me faites frémir. Je connais mes deſtins.
Ce jour a déployé tant de viciſſitude,
Que, juſqu'à mon bonheur, tout eſt inquiétude.
Les nœuds, les ſacrés nœuds que je viens de former,
D'un courage nouveau me doivent animer.
J'en ai fait voir aſſez: mais enfin, je vous aime,
Et dans ce jour de ſang je crains tout pour vous même;
Mais réunie à vous, ſûre de votre foi,
En marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE, ROMAINS.

LÉLIE, *à un Centurion.*

ALLEZ, observez tout; les plus légers soupçons,
Dans de pareils momens, sont de fortes raisons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides.
Scipion dans la ville enferme les Numides.
(*A un autre.*)
C'est à vous de garder le palais & la tour,
Tandis que, n'écoutant qu'un imprudent amour,
Massiniſſe, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laisse l'avantage.
(*A tous.*)
Vous avez désarmé sans peine & sans effort
Le peu de ses soldats répandu dans ce fort;
Et déjà, trop puni par sa propre faiblesse,
Il ne sait pas encor le péril qui le presse.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puisse entrer, qu'aucun n'ose sortir.
Sur-tout de vos soldats contenez la licence.

Reſpectez ce palais. Que nulle violence
Ne ſouille ſous mes yeux l'honneur du nom Romain.
Le ſort de Maſſiniſſe eſt tout en notre main.
On craignait que ce Prince, aveugle en ſa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais, de ſon amitié gardant le ſouvenir,
Scipion le prévient ſans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'eſt aſſez; cette âme impétueuſe
Verra de ſes deſſeins la ſuite infructueuſe;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci...
Vous, gardez cette porte; & vous, veillez ici.
(*Les Licteurs reſtent un peu cachés dans le fond.*

SCÈNE II.

MASSINISSE, LÉLIE, LICTEURS.

MASSINISSE.

Eh bien! de Scipion Miniſtre reſpectable,
Venez-vous m'annoncer ſon ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du Sénat les décrets ſouverains,
Que le Conſul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraiſſez troublé.

MASSINISSE.

Je ſuis prêt à ſouſcrire

Aux projets des Romains que vous me présentez,
Si par l'équité seule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire & ma couronne.
Parlez : quel est le prix que Rome m'abandonne ?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déjà vous est rendu.
C'est pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux États, à votre Numidie,
Pour vous favoriser, on joint la Mazénie.
Ainsi, dans tous les tems & de guerre & de paix,
Rome, à ses alliés, prodigue ses bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la République.
Décidez maintenant si vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,
De l'Afrique avec lui soumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage.

MASSINISSE.

Carthage ! oubliez-vous qu'Annibal la défend ;
Que sur votre chemin ce héros vous attend ?
Craignez d'y retrouver Trasimène & Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé ; l'Afrique est asservie.
Choisissez de nous suivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux !

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.
De Rome maintenant connaissez les usages.
Elle élève les Rois & fait les renverser :

Au pied du Capitole ils viennent s'abbaiſſer.
La veuve de Siphax était notre ennemie ;
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie ;
Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos Dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.
Une femme, après tout, aiſément ſe conſole
D'étaler ſes beautés au pied du Capitole.
Vous l'y diſpoſerez ; j'ai conçu cet eſpoir.
Sur ſon eſprit, dit-on, vous avez tout pouvoir.

MASSINISSE.

Téméraire, arrêtez : Sophonisbé eſt ma femme ;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme ;
Je la reſpecte peu, lorſque dans vos États
Vous-même, devant moi, ne vous reſpectez pas.
Sachez que Sophonisbe, à nos chaînes livrée,
De ce titre d'épouſe en vain s'eſt honorée ;
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir ;
Que j'ai donné mon ordre & qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah ! c'en eſt trop enfin ; cet excès d'inſolence
Pour la dernière fois tente ma patience.
(*Mettant la main à ſon épée.*)
Il faut m'ôter la vie, ou mourir de ma main.

LÉLIE.

Prince, ſi je n'étais qu'un citoyen Romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire ;
Lélie avec plaiſir recevrait cet honneur.

Mais députe de Rome & de mon Empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre injuſte colère...
Romains, qu'on m'en réponde.

(*Les Licteurs entourent Maſſiniſſe & le déſarment.*)

MASSINISSE.

Ah! traître!... mes ſoldats
Me laiſſent ſans défenſe!

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas.
Ils ſont, ainſi que vous, Seigneur, en ma puiſſance.
Vous avez abuſé de notre confiance:
Quels que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus;
Et nous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grâce,
Scipion vous aimait; il n'eſt rien que n'efface
A ſes yeux indulgens un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir;
On vous rendra, Seigneur, vos ſoldats & vos armes,
Quand, ſur votre conduite, on aura moins d'alarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'Empire Romain.
Vous avez combattu ſous nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCÈNE III.

MASSINISSE, *seul.*

MALHEUREUX, tu survis à de pareils affronts !
Ce sont-là ces Romains juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance ;
Et des Dieux, disaient-ils, imiter la clémence !
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits ;
Déprédateurs du peuple & fiers tyrans des Rois !
Je me repens sans doute, & c'est de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur sang que j'abhorre.
Scipion prévient tout ; soit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout tems est vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte ;
Je vengeais Sophonisbe, & j'ai causé sa perte.
A-t-il connu le piège, ou l'a-t-il soupçonné ?
Un moment a tout fait. Des miens abandonné,
Dans mon propre palais je vois un autre maître.
Sophonisbe est esclave, on me destine à l'être.
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois & peuples séduits qui servez les Romains,
Quand pourrez-vous sortir de ce grand esclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre & ma rage !
J'ai perdu Sophonisbe, & mon Empire, & moi !...
O ciel ! c'est Scipion, c'est lui que je revoi.
C'est Rome qui, dans lui, se montre toute entière.

SCÈNE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

VENEZ-VOUS insulter à mon heure dernière ?
Dans l'abîme où je suis venez-vous m'enfoncer,
Marcher sur mes débris ?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse, & j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner, si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé, malgré moi, de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux ;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous
Je n'ai point démêlé les intrigues secrettes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiettes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse
Je ne demande rien que la foi des traités :

Vous les avez toujours, sans scrupule, attestés.
Les voici ; c'est par vous qu'à moi-même promise
Sophonisbe en mon camp devait être remise.
Voilà ma signature & voilà votre seing.
(*Il les lui montre.*)
En est-ce assez ? Vos yeux s'ouvriront-ils enfin ?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime ?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime

MASSINISSE.

Oui... Quand, dans la fureur de mes ressentimens,
Je faisais, dans vos mains, ces malheureux sermens,
Je voulais me venger d'une Reine ennemie ;
De mon cœur irrité je la croyais haïe ;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux transports,
Ils étaient imprudens ; mais vous m'aimiez alors ;
Je vous confiai tout, ma colère & ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe, & j'ai connu son âme.
Tout est changé, l'amour est rentré dans ses droits,
La veuve de Siphax a mérité mon choix.
Elle est Reine, elle est digne encor d'un plus grand titre
De son sort, & du mien, j'étais le seul arbitre ;
Je devais l'être au moins :... je l'aime, c'est assez :
Sophonisbe est ma femme, & vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'est point à vous, elle est notre captive.
La loi des Nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ses résolutions
Au gré de nos erreurs & de nos passions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais, jeune comme vous, & dans un rang suprême ;

Vous savez si mon cœur a jamais succombé
A ce piège fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il est vrai qu'en Espagne où vous régnez en maître,
Le soin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait justement adorée.
Pourquoi démentez-vous, pour un infortuné,
Cet exemple éclatant que vous avez donné ?
L'Espagnol vous bénit ; mais je vous dois ma haîne ;
Vous lui rendez sa femme, & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à vos emportemens
Je ne réponds qu'un mot ; remplissez vos sermens.

MASSINISSE.

...Je me rends :... je bannis la douleur qui m'obsède...
Lorsque Scipion parle, il faut que tout lui cède.
Pour disposer de moi, j'ai dû vous consulter...
Et le faible au puissant ne doit rien contester...
Ma femme est votre esclave,... & mon âme est soumise...
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduise ?

SCIPION.

Je le veux, puisqu'ainsi le Sénat l'a voulu ;
Que vous-même, avec moi, vous l'aviez résolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuse aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconstant la faveur & l'amour,
Que le destin nous donne & nous ôte en un jour,

Soient un charme si grand pour mon âme éblouie ?
De soins plus importans croyez qu'elle est remplie.
Mais, quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la première tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
Compagnons dans la guerre, & rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire,
Une femme, une esclave eût flétri tant de gloire.
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur ! Quoi ? vous osez !.. Mais je ne puis prétendre
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre
Je vous ai déjà dit que vous seriez content.
Ma femme... subira le destin qui l'attend...
Un Roi doit obéir, quand un Consul ordonne...
Sophonisbe !... Oui, Seigneur,.. enfin je l'abandonne
Je ne veux que la voir pour la dernière fois.
Après cet entretien j'attends ici vos loix.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidèle.

SCÈNE V.

MASSINISSE, *seul.*

UN ami! jusques-là ma fortune cruelle
De mes jours détestés déshonore la fin!
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain!
Je n'ai que Sophonisbe; elle seule me reste.
Il le sait, il insulte à cet état funeste.
La cruauté tranquile, avec dérision,
Affectait de descendre à la compassion!
A su mon projet, & ne pouvant le craindre,
Feint de l'ignorer & même de me plaindre;
Feint de dédaigner ce misérable honneur,
De traîner une femme au char de son vainqueur.
N'aspire, en effet, qu'à cette gloire infâme;
Jouit de ma honte; & peut-être en son âme
Pense à m'y traîner, avec le même éclat,
Comme un Roi révolté jugé par le Sénat.

SCÈNE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

Eh bien! connaissez-vous quelle horreur nous opprin
D'où nous sommes tombés,... dans quel horrible abîme
Un jour, un seul moment nous a tous deux conduits?
Du plus auguste hymen ce sont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare insolence,
Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance?

SOPHONISBE.

Je le sais;... avez-vous un fer ou du poison?

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés. Ces murs sont ma prison.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y... Terminez tant d'indignes alarmes.
Trop de honte nous suit, & c'est trop de revers;
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le sang de ces traîtres;
Je ne puis déchirer le cœur de nos tyrans:
Hâtez-vous, & suivez le parti que je prends.

Qu'à ces coups généreux Annibal applaudiſſe,
Que Carthage m'approuve & que Rome en frémiſſe
Vainqueur infortuné ! cher amant ! tendre époux !
Sophonisbe, du moins, ſera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère épouſe ? il le faut ; ... je t'admire...
Tu me préviens ;... ſuis-moi... Rome n'a point d'empire
Sur un cœur auſſi noble, auſſi grand que le tien.
Nous ne ſervirons pas, je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien !
En mourant de ta main j'expirerai contente...
O Mânes de Siphax, Ombre à mes yeux préſente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit.
Oui, je vais vous rejoindre, & mon ſort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau deſcendue,
Mon Ombre, ſans rougir, va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur, qui n'était point à toi :
Mais juſqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi...
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point ; Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'Empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes ſans nombre, & des Scipions mêmes.
Traſimène eſt chargé de mes honneurs ſuprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après, ſi tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire ?..Allons... Sophonisbe, demeure.
Quoi ! Scipion vivroit, & je veux qu'elle meure !...
Qu'elle meure ! & par moi !

SOPHONISBE.

Viens, marche sur mes pas ;
Et, si tu peux trembler, j'affermirai ton bras.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SCIPION, LÉLIE, ROMAINS.

SCIPION.

AMI, la fermeté, jointe avec la clémence,
Peut enfin subjuguer sa fatale inconstance.
Je vois dans ce Numide un coursier indompté,
Que son maître châtie, après l'avoir flatté;
On réprime, on ménage, on dompte son caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend service.
Massiniſſe a senti qu'il doit porter ce frein,
Dont sa fureur s'indigne, & qu'il secoue en vain;
Que je suis en effet maître de son armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée;
Que nous pouvons, d'un mot, le perdre ou le sauver.
Pensez-vous qu'il s'obstine encore à nous braver?
Il est tems qu'il choisisse entre Rome & Carthage.
Point de milieu pour lui, le trône ou l'esclavage.
Il s'est soumis à tout: ses sermens l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La Reine l'égarait, mais Rome est la plus forte.

L'amour parle un moment; mais l'intérêt l'emporte;
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à sa vue.
Je voulais, à son âme encor toute éperdue,
Épargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me faisoit pitié. Tout Prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains son désespoir; il est Numide, il aime.
Sur-tout de Sophonisbe il faudrait s'assurer.
Ce triomphe éclatant qui va se préparer,
Plus que vous ne pensez, vous devient nécessaire;
Pour imposer aux Grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet & jaloux,
Ennemi des grands noms, & peut-être de vous.
La veuve de Siphax, à votre char trainée,
Fera taire l'Envie à vous nuire obstinée,
Et le vieux Fabius, & le Censeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre, en voyant Scipion.
Quand le peuple est pour nous, la cabale expirante
Ramasse en vain les traits de sa rage impuissante.
Je sais que cet éclat ne vous peut éblouir;
Vous êtes au-dessus; mais il en faut jouir.

SCÈNE II.

SCIPION, LÉLIE, PHÉDIME.

PHÉDIME.

SOPHONISBE, Seigneur, à vos ordres soumise,
Par le Roi Massiniſſe entre vos mains remiſe,
Va bien-tôt, à vos pieds déposant sa douleur,
Reconnaître dans vous son maître & son vainqueur.
La Reine à son destin sait plier son courage.
Elle s'est fait d'abord une effroyable image
De suivre au Capitole un char victorieux,
De présenter ses fers aux genoux de vos Dieux,
A travers une foule orageuse & cruelle,
Dont les yeux menaçans seraient fixés sur elle.
Massiniſſe a bientôt dissipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel est votre grand cœur.
Elle sait que dans Rome elle doit vous attendre.
Elle est prête à partir. Mais daignez condescendre
Jusqu'à faire écarter des soldats indiscrets,
Qui veillent à sa porte, & troublent ses apprêts.
Ce palais est à vous. Vos troupes répandues
En rempliſſent assez toutes les avenues.
Votre captive enfin ne peut vous échapper;
La Reine est résignée & ne peut vous tromper.
Massiniſſe, à vos pieds, vient se mettre en ôtage.
L'humanité vous parle, écoutez son langage,

Et permettez, du moins, qu'en son appartement
La Reine, à qui je suis, reste libre un moment.

SCIPION.

(*A un Centurion.*) (*A Phédime.*)
Il est trop juste... Allez... Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en Reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
Que l'on doit à son rang, & même à ses malheurs.
Le Tibre, avec respect, verra sur son rivage
Le noble rejetton des héros de Carthage.
(*Phédime sort.*)
(*A un Tribun.*)
Vous, jusques à ma flotte, ayez soin de guider
Et la Reine & les siens qu'il vous faudra garder;
Mais, en mêlant sur-tout à votre vigilance
Les plus profonds respects, la noble bienséance.
Les ordres du Sénat qu'il faut exécuter,
Sont de vaincre les Rois, non de les insulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule,
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conservez des Romains la modeste hauteur:
Le soin de se vanter rabbaisse la grandeur;
Et, dédaignant toujours des vanités frivoles,
Soyez grand par les faits, & simple en vos paroles.
Mais Massiniſſe vient, & la douleur l'abbat.

SCÈNE DERNIÈRE.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, LICTEURS.

LÉLIE.

POURVU qu'il obéisse, il suffit au Sénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

LÉLIE.

Il remplit son devoir.

SCIPION.

Approchez, Massinisse.
Ne vous repentez point de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé & chancelant.*

Il m'en faut, en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-tems desirée,
S'est offerte elle-même... Elle vous est livrée...
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.

Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité qui passe, & qu'on oublie.
L'intérêt de l'État exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.
(*Il tend la main à Massinisse qui recule.*)
Point de ressentiment. Goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Épargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment... ;
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment...
Il m'en coûte,... ah ! grands Dieux !
(*Il se laisse tomber sur une banquette.*)

LÉLIE.

Sa passion fatale,
Dans son cœur combattu, renaît par intervalle.

SCIPION, *à Massinisse, en lui prenant la main.*

Cessez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins ; je sais leur pardonner...
(*A Lélie.*)
Je suis homme, Lélie ; il porte un cœur, il aime.
(*A Massinisse.*)
Je le plains... Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même ;
Dans ce trouble mortel qui m'avait abbattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme,
Qui partagea sa gloire, & qui vainquit pour Rome ?
(*Il se relève.*)

SCIPION.

Tels ſont mes ſentimens. Reprenez vos eſprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil ſombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéreſſe & me touche.
Maſſiniſſe, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va reſſerrer les nœuds . . .
Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! ... Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous preſſe
N'eſt aux yeux d'un ami qu'un reſte de faibleſſe,
Que votre âme ſubjugue, & que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en ſouviendrez.

SCIPION.

Allons, conduiſez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la Reine.
Qu'elle accepte à la fin mes ſoins reſpectueux.

MASSINISSE.

(*On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue ſur une banquette : un poignard eſt enfoncé dans ſon ſein.*)
Tiens, la voilà, perfide! elle eſt devant tes yeux.
La connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE, *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.

Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE, *se retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle est à vous.

SCIPION.

Hélas!

Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE, *reprenant sa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ces bras tout sanglans viens essayer tes chaînes.
Approche; où sont tes fers?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur!

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?
(*Il se met entre Sophonisbe & les Romains.*)
Monstres qui, par mes mains, avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple autour d'elle empressé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?
Tu le dois à mes soins, c'est moi qui le prépare.
Ai-je assez satisfait ta triste vanité,
Et de tes jeux Romains l'infâme atrocité?
Tu n'oses contempler sa mort & ta victoire;
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire;
Tu crains de voir ce sang que ta main fait couler.
Grands Dieux! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler.
Détestable Romain, si les Dieux, qui m'entendent,

Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si, devançant les tems, le grand voile du sort (*)
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à son tour sanglante, à son tour saccagée;
Expiant dans son sang ses triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt Nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers hyperborées;
Dans votre indigne sang, vos temples renversés;
Ces temples qu'Annibal a, du moins, menacés;
Tous les vils descendans des Catons, des Émiles
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton Capitole en cendre, & tes Dieux, pleins d'effroi,
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, & c'est en te bravant.
Le poison que j'ai pris, agit trop lentement.
Ce fer, que j'enfonçai dans le sein de ma femme (**),
Joint mon sang à son sang, mon âme à sa grande âme.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux sont à plaindre!

SCIPION.

Ils sont morts en Romains.

(*) C'était une opinion reçue.

(**) Il tire le poignard du sein de Sophonisbe, & tombe auprès d'elle.

Qu'un pompeux mauſolée, honoré d'âge en âge,
Éterniſe leurs noms, leurs feux & leur courage;
Et nous, en déplorant un deſtin ſi fatal,
Rempliſſons tout le nôtre; allons vers Annibal.
Que Rome ſoit ingrate, ou me rende juſtice;
Triomphons de Carthage, & non de Maſſiniſſe.

Fin du cinquième & dernier acte.

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THYESTE;

TRAGÉDIE,

Mise au jour pour la première fois en 1772.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE.

« JE n'ai jamais cru que la Tragédie dût être » à l'eau-rose. L'églogue en dialogue, intitu- » lée *Bérenice*, à laquelle Madame *Henriette* » d'Angleterre fit travailler *Corneille* & *Ra-* » *cine*, était indigne du théâtre tragique. Aussi » *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule; & » ce grand maître *Racine* eut beaucoup de » peine, avec tous les charmes de sa diction » éloquente, à sauver la stérile petitesse du » sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*A-* » *trée*, depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie*, com- » me l'attelier où l'on a dû forger les poi- » gnards de *Melpomène*. Il lui faut des passions » furieuses, des grands crimes, des remords » violens. Je ne la voudrais ni fadement amou- » reuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas ter- » rible, si elle ne transporte pas nos âmes, » elle m'est insipide.

» Je n'ai jamais conçu comment ces Ro- » mains, qui devaient être si bien instruits

» par la poétique d'*Horace*, ont pu parvenir
» à faire de la tragédie d'*Atrée* & de *Thyeſte*
» une déclamation ſi plate & ſi faſtidieuſe.
» J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rem-
» pli ſa pièce.

» Cette horreur aurait fort réuſſi ſans qua-
» tre défauts qu'on lui a reprochés. Le pre-
» mier, c'eſt la rage qu'un homme montre de
» ſe venger d'une offenſe qu'on lui a faite il y
» a vingt ans. Nous ne nous intéreſſons à de
» telles fureurs, nous ne les pardonnons que
» quand elles ſont excitées par une injure ré-
» cente qui doit troubler l'âme de l'offenſé,
» & qui émeut la nôtre.

» Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au
» premier acte, médite une action déteſtable,
» & qui, ſans aucune intrigue, ſans obſtacle
» & ſans danger l'exécute au cinquième, eſt
» beaucoup plus froid encore qu'il n'eſt hor-
» rible. Et quand il mangerait le fils de ſon
» frère, & ſon frère même, tout cruds ſur le
» théâtre, il n'en ſerait que plus froid & plus
» dégoûtant, parce qu'il n'a aucune paſſion
» qui ait touché, parce qu'il n'a point été en
» péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui,
» rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

» Le troisième défaut est un amour inutile, » qui a paru froid, & qui ne sert, dit-on, qu'à » remplir le vuide de la pièce.

» Le quatrième vice, & le plus révoltant » de tous, est la diction incorrecte du poëme. » Le premier devoir, quand on écrit, est de » bien écrire. Quand votre pièce serait con- » duite comme l'*Iphigénie* de *Racine*, les vers » sont-ils mauvais, votre pièce ne peut être » bonne.

» Si ces quatre péchés capitaux m'ont tou- » jours révolté ; si je n'ai jamais pu, en » qualité de prêtre des muses, leur donner » l'absolution, j'en ai commis vingt dans cette » tragédie des *Pélopides*. Plus je perds de tems » à composer des pièces de théâtre, plus je » vois combien l'art est difficile. Mais Dieu » me préserve de perdre encore plus de tems » à recorder des acteurs & des actrices. Leur » art n'est pas moins rare que celui de la » poésie ».

PERSONNAGES.

ATRÉE.

THYESTE.

ÆROPE, fille d'Euriſthée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, fille de Pélops.

POLÉMON, Archonte d'Argos, ancien Gouverneur d'Atrée & de Thyeſte.

MÉGARE, Nourrice d'Ærope.

IDAS, Officier d'Atrée.

La Scène eſt dans le Parvis du Temple.

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THYESTE;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, POLÉMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes soins vigilans!
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendresse éclairée

Guida les premiers ans de Thyeſte & d'Atrée.
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haîne invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie, ils ont creuſé ma tombe;
Je me meurs!

POLÉMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pourraient ſe réunir.
Nos archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embrâſer,
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils ſe haïſſent trop; Thyeſte eſt trop coupable;
Le ſombre & dur Atrée eſt trop inexorable.
Aux autels de l'Hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les loix, outrageant tous les dieux,
Thyeſte n'écoutant qu'un amour adultère,
Ravit entre mes bras la femme de ſon frère.
A garder ſa conquête, il oſe s'obſtiner.
Je connais bien Atrée: il ne peut pardonner.
Ærope, au milieu d'eux, déplorable victime
Des fureurs de l'amour, de la haîne & du crime,
Attendant ſon deſtin du deſtin des combats,
Voit encor ſes beaux jours entourés du trépas;
Et moi, dans ce ſaint temple où je ſuis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des Dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis, du moins, reſpectent votre aſyle;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple, à tous deux, ſerait toujours ſacré.
J'oſe eſpérer bien plus. Depuis près d'une année,
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le Sénat me ſeconde, on propoſe un partage
Des États que Pélops reçut pour héritage;
Thyeſte dans Mycène, & ſon frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés, n'auront plus ſous leurs yeux
Cet éternel objet de diſcorde & d'envie,
Qui déſole une mère ainſi que la patrie.
L'abſence affaiblira leurs ſentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Ærope à ſon époux:
On rétablit des loix le ſacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce ſont-là nos deſſeins. Puiſſent les Dieux, plus doux
Favoriſer mon zèle & s'appaiſer pour vous!

HIPPODAMIE.

Eſpérons: mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceſte autour d'elle avec les parricides.
C'eſt le ſort de mon ſang. Tes ſoins & ta vertu
Contre la deſtinée ont en vain combattu.
Il eſt donc, en naiſſant, des races condamnées,
Par un triſte aſcendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des Dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!

La maiſon de Tantale eut ce noir caractère.
Il s'étendit ſur moi... Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eſt qu'à des forfaits que mon ſang doit le jour.
Mes ſouvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait friſſonner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la ſageſſe a maitriſé le ſort:
C'eſt le tyran du faible & l'eſclave du fort.
Nous faiſons nos deſtins, quoi que vous puiſſiez dire.
L'homme, par ſa raiſon, ſur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers, eſclave du deſtin,
Jouet des paſſions l'une à l'autre contraires,
Ne ſerait qu'un amas de crimes néceſſaires.
Parlez en Reine, en mère; & ce double pouvoir
Rappellera Thyeſte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté: c'eſt-là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée, il eſt moins intraitable;
Il connait ſon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui; mais il la chérit.
Je haïs ſon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme & le plains.

POLÉMON.

Mais la cauſe fatale
Du malheur qui pourſuit la race de Tantale,
Ærope, cet objet d'amour & de douleur,

Qui

)ui devrait s'arracher aux mains d'un raviſſeur,
)ui met la Grèce en feu par ſes funeſtes charmes!

HIPPODAMIE.

: n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes.
: m'en ſuis ſéparée : &, fuyant les mortels,
ài cherché la retraite au pied de ces autels.
y finirai des jours que mes fils empoiſonnent.

POLÉMON.

)uand nous n'agiſſons point, les Dieux nous abandonnent.
animez un courage éteint par le malheur.
e peuple me conſerve un reſte de faveur,
e ſénat me conſulte, & nos triſtes provinces
nt payé trop long-tems les fautes de leurs princes.
eſt tems que leur ſang ceſſe enfin de couler.
es pères de l'État vont bientôt s'aſſembler.
ia faible voix, du moins, jointe à ce ſang qui crie,
utant que pour mes Rois, ſera pour ma patrie.
ais je crains qu'en ces lieux, plus puiſſante que nous,
ı haine renaiſſante, éveillant leur courroux,
'oppoſe à nos conſeils ſes trames homicides.
es méchans ſont hardis; les ſages ſont timides.
les ferai rougir d'abandonner l'État,
:, pour ſervir les rois, je revole au ſénat.

HIPPODAMIE.

u ſerviras leur mère. Ah! cours, & que ton zèle
ai rende ſes enfans qui ſont perdus pour elle.

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, *seule.*

MEs fils, mon seul espoir, & mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins tranquile & consolée.
Venez fermer les yeux d'une mère accablée.
Qu'elle expire en vos bras sans trouble & sans horreu
A mes derniers momens, mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-tems me consume,
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCÈNE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE, *en entrant, pleurant & embraſſant Mégare.*

VA, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux,
Dans ces antres ſecrets, ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Ærope, eſt-ce vous? qui! vous dans ces aſyles!

ÆROPE.

Cet objet odieux des diſcordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent ſe reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû ſe cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funeſte,
Menacé par Atrée & ſouillé par Thyeſte?
L'aſpect de ce lieu ſaint doit vous épouvanter.

ÆROPE.

Vos enfans, du moins, ilſe fait reſpecter.
Laiſſez-moi ce refuge, il eſt inviolable.
N'enviez pas, ma mère, un aſyle au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop ; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère ;
Je vous plains ; vos malheurs accroiſſent ma miſère.
Parlez ; vous arrivez vers ces Dieux en courroux,
Du théâtre de ſang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'eſpérance ?

ÆROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par ſa prudence
Polémon, qui ſe jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains.
Ils ſont tous deux plus fiers & plus impitoyables ;
Je cherche, ainſi que vous, des Dieux moins implacabl
Souffrez, en m'accuſant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémiſſemens j'oſe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne !

HIPPODAMIE.

Ah ! trop chère ennem
Eſt-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodam
A vous qui les cauſez ? Plût au ciel qu'en vos yeux
Ces pleurs euſſent éteint le feu pernicieux
Dont le poiſon trop ſûr, & les funeſtes charmes,
Ont eu tant de puiſſance & coûté tant de larmes !
Peut-être que, ſans vous, ceſſant de ſe haïr,
Deux frères malheureux, que le ſang doit unir,
N'auraient point rejetté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop ſu plaire

Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix,
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois ?

ÆROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thyeſte
Outragea, ſous vos yeux, la juſtice céleſte,
Ce jour qu'il vous ravit l'objet de ſes amours,
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes ſentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère ; & c'eſt à ce ſaint titre
Que mon cœur déſolé recevra votre loi.
Vous jugerez, ô Reine ! entre Thyeſte & moi.
Après ſon attentat, de troubles entourée,
J'ignorai juſqu'ici les ſentimens d'Atrée :
Mais, plus il eſt aigri contre mon raviſſeur,
Plus à ſes yeux, ſans doute, Ærope eſt en horreur.

HIPPODAMIE.

Je ſais qu'avec fureur il pourſuit ſa vengeance.

ÆROPE.

Vous avez ſur un fils encor quelque puiſſance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit.
L'enfance nous la donne & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eſt ſourd à ma prière.
Hélas ! c'eſt quelquefois un malheur d'être mère.

ÆROPE.

Madame... il eſt trop vrai... mais dans ce lieu ſacré

Le ſage Polémon tout-à-l'heure eſt entré.
N'a-t-il point conſolé vos alarmes cruelles?
N'aurait-il apporté que de triſtes nouvelles?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais, malgré tous ſes ſoins
Mes tranſports douloureux ne me troublent pas moins
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière;
Et Tantale, & Pélops, & mes deux fils, & vous,
Les enfers déchaînés, & les Dieux en courroux;
Tout préſente à mes yeux les ſanglantes images
De mes malheurs paſſés & des plus noirs préſages.
Le ſommeil fuit de moi, la terreur me pourſuit:
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés aſſiégent les penſées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Œnomaüs, mon père, on déchire le flanc.
Le glaive eſt ſur ma tête; on m'abreuve de ſang.
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feſtin que prépara Tantale,
Son ſupplice aux enfers, & ces champs déſolés,
Qui n'offrent à ſa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante, aux cris des Euménides.
Ce temple a retenti du nom des parricides.
Ah! ſi mes fils ſavaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haîne & leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

ÆROPE.

Peut-être un ſort plus triſte empoiſonne ma vie.

:s monſtres d échaînés de l'Empire des Morts
ont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.
'en eſt fait... Votre fils, & l'amour m'ont perdue.
ai ſemé la diſcorde en ce lieu répandue.
ſuis, je l'avoûrai, criminelle en effet;
nDieu vengeur me ſuit; mais vous, qu'avez-vous fait?
ous êtes innocente, & les Dieux vous puniſſent!
ır vous, comme ſur moi, leurs coups s'appeſantiſſent.
élas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
eurs foudres allumés ſur les triſtes humains.
'était à vos vertus de m'obtenir la grâce...

SCÈNE IV.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

PRINCESSE... Les deux Rois...

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

ÆROPE.

Quoi!.. Thyeſte!.. ce temple.. Ah! qu'eſt-ce que j'entends?

MÉGARE.

es cris de la patrie & ceux des combattans.
a mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

ÆROPE.

llons; je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires...

Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés :
Ils me ſacrifieront ; mais vous les calmerez.
Allons ; je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah ! vous êtes ma fille.
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille ;
Ou que mon ſang, verſé par mes malheureux fils,
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, ÆROPE, POLÉMON.

POLÉMON.

OÙ courez-vous?..Rentrez... que vos larmes tariſſent;
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent.
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change.
La paix revient.

ÆROPE.

Comment?

HIPPODAMIE.

Quel Dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le tems.
Aveugle en ſon courroux, le violent Atrée
Déjà de ce ſaint temple allait forcer l'entrée.
Son courroux ſacrilége oubliait ſes ſermens.

Il en avait l'exemple : & ſes fiers combattans ,
Prompts à ſervir ſes droits , à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.
(*A Ærope.*)
Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe & reprendre ſon bien.
Il le peut ; mais il doit reſpecter ſa parole.
Thyeſte eſt alarmé ; vers lui Thyeſte vole :
On combat ; le ſang coule. Emportés , furieux ,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance , & ma main ſaiſit leur main barbare ;
Je me livre à leurs coups : enfin je les ſépare.
Le Sénat , qui me ſuit , ſeconde mes efforts.
En atteſtant les loix , nous marchons ſur des morts.
Le peuple , en contemplant ces juges vénérables ,
Ces images des Dieux aux mortels favorables ,
Laiſſe tomber le fer , à leur auguſte aſpect.
Il a bientôt paſſé des fureurs au reſpect.
Il conjure , à grands cris , la Diſcorde farouche ;
Et le ſaint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous ſauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple , en nos climats , ſoit l'exemple des Rois.
Lorſqu'enfin la raiſon ſe fait par-tout entendre ,
Vos fils l'écouteront , vous les verrez ſe rendre.
Le ſang & la nature , & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage

Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer;
Mais elle est chancelante ; il la faut assurer.
Thyeste, en possédant la fertile Mycène,
Pourra faire, à son gré, dans Sparte & dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des loix,
Sans remords & sans crime, un légitime choix.
La veuve de Pélops, heureuse & triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir, au comble du bonheur,
Le Dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grâce, & non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Unissez vos transports à mes remercîmens;
Aux Dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquile & rassurée,
Remette Ærope heureuse entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à son frère.

ÆROPE.

Ah Dieux!... & croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux
Il sait que, par Thyeste en tout tems respectée,
Il n'a point outragé la fille d'Euristhée;
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les Dieux même à leurs autels conduite,
Elle a, dans la retraite, évité sa poursuite.

ÆROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me paraît reprocher.
C'eſt-là qu'aux pieds des Dieux on nourrit mon enfance;
C'eſt-là que je reviens implorer leur clémence.
J'y veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux:
Cachez-vous pour Thyeſte; il eſt perdu pour vous.

ÆROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thyeſte!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÆROPE.

Ah! je l'ai dû... mon ſort eſt trop funeſte.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, POLÉMON, THYESTE.

HIPPODAMIE.

MON fils, qui vous ramène en mes bras maternels
Oſez-vous reparaître au pied de ces autels?

THYESTE.

J'y viens... chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée;
S'il en eſt pour mon âme au déſeſpoir livrée;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,

Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenſe,
Si, de la réparer, il eſt en ma puiſſance.

POLÉMON.

Vous le pouvez, ſans doute, en ſachant vous dompter.
Lorſqu'à de tels excès ſe laiſſant emporter,
On ſuit des paſſions l'empire illégitime,
Quand on donne aux ſujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à ſortir
De la férocité qui, dans nos premiers âges,
Fit des cœurs ſans juſtice, & des héros ſauvages.
On n'eſt rien ſans les mœurs. Hercule eſt le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble ſentier,
Ainſi que les brigands oſa dompter les vices.
Son émule Théſée a fait des injuſtices:
Le crime, dans Tydée, a ſouillé la valeur;
Mais bientôt leur grande âme, abjurant leur erreur,
N'en aſpirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout... imitez vos modèles...
Souffrez encore un mot; ſi vous perſévériez,
Pouſſé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuſer encore Ærope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gâgné
Ne tourne contre vous ſon courage indigné.
Vous pourriez, pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos, être exclus de Mycène.

THYESTE.

J'ai ſenti mes malheurs plus que vous ne penſez.

N'irritez point ma plaie ; elle eſt cruelle aſſez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abîme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuſe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt Rois m'ont donné,
Sur l'exemple des Dieux dont on nous fait deſcendre :
Votre auſtère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que, dans ces lieux ſacrés, célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euriſthée ;
Que, par mes vœux ardens long-tems ſollicitée,
Sa mère, dans Argos, eût voulu nous unir ;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on oſa la ravir ;
Que, ſi le déſeſpoir fut jamais excuſable...

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuſe un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, & d'Ærope, & la mienne.
C'eſt l'honneur de mon ſang qu'il faut que je ſoutienne ;
C'eſt la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée, ainſi que vous, eſt mon ſang & mon fils.
Tous les droits ſont pour lui. Je veux, dès l'heure même,
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime.
Tenir, ſans la pencher, la balance entre vous,
Réparer vos erreurs, & vaincre ſon courroux.

SCÈNE III.

THYESTE, *seul.*

QUE deviens-tu, Thyeste? Eh quoi! cette paix même,
Cette paix qui d'Argos est le bonheur suprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort!
Cette paix, pour Ærope, est un arrêt de mort.
C'est peu que pour jamais d'Ærope on me sépare;
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare;
Je me vois, dans ces lieux, sans armes, sans amis;
On m'arrache ma femme, on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de sa proie.
Tous mes maux sont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant?
Mycène a des guerriers, mon amour les attend;
Et, pour quelques momens, ce temple est un asyle.

SCÈNE IV.

THYESTE, MÉGARE.

THYESTE.

MÉGARE, qu'a-t-on fait? ce temple est-il tranquile?
Le descendant des Dieux est-il en sûreté?

MÉGARE.

Sous cette voûte antique un séjour écarté,
Au milieu des tombeaux, recèle son enfance.

THYESTE.

L'asyle de la mort est sa seule assurance.

MÉGARE.

Celle qui, dans le fond de ces antres affreux,
Veille aux premiers momens de ses jours malheureux;
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Ærope s'épouvante : & cette ame, qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En accroît la blessure en voulant la cacher :
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître.
Elle craint, dans Atrée, un implacable maître;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THYESTE.

Épouse infortunée ! & malheureuse mère !
Mais nul ne peut forcer sa prison volontaire.
De cet asyle saint rien ne peut le tirer.

SCÈNE V.

THYESTE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE.

SEIGNEUR, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne... & je n'ai pour excuse
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse;
Un enfant malheureux qui sera découvert.
Que je résiste, ou non; c'en est fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite?

THYESTE.

Oubliez mes forfaits, n'en craignez point la suite.
Cette fatale paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats,
Mon amour, mon courage: & c'est à vous de croire
Que, si je meurs ici, je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin, d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins sacré.
Je me suis trop, sans doute, accusé devant elle.
Ce n'est pas vous, du moins, qui fûtes criminelle.
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les Dieux n'avaient point mis Ærope entre ses bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête.
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête.
Je fus le seul coupable, & je ne le suis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irrésolus,

M'ont assez reproché ma flamme & mon audace.
A mon emportement le ciel même a fait grâce.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis ;
Et Mycène bientôt, à son prince fidelle,
En pourra célébrer la fête solemnelle.

ÆROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces Dieux, & l'hymen... ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler?... Tremblante, confondue,
Devant qui désormais puis-je lever la vue?
Dans ce Ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel! t'es-tu flaté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice... & la fatalité
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée,
Qu'il est devenu cher à mon âme étonnée ;
Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi ;
Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste...
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thyeste.

THYESTE.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever.
La mort & les enfers pourront seuls m'en priver.
Le sceptre de Mycène a pour moi moins de charmes.

SCÈNE VI.

ÆROPE, THYESTE, POLÉMON.

POLÉMON.

SEIGNEUR, Atrée arrive ; il a quitté ses armes.
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THYESTE.

Grands Dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons desirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte ;
Et le sang des méchans qui voudraient nous troubler,
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la Reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÆROPE.

Mon sang devait couler... vous le savez, grands Dieux !

THYESTE, *à Polémon.*

Il me faut rendre Ærope !

POLÉMON.

Oui, Thyeſte, & ſur l'heure,
C'eſt la loi du traité.

THYESTE.

Va, que plutôt je meure ;
Qu'aux monſtres des enfers mes Mânes ſoient livrés !...

POLÉMON.

Quoi! vous avez promis, & vous vous parjurez!

THYESTE.

Qui ? moi! ... qu'ai-je promis ?

POLÉMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la diſcorde civile?

THYESTE.

La diſcorde vaut mieux qu'un ſi fatal accord.
Il redemande Ærope ; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la juſtice.

THYESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon ſupplice ;
Je ne le puis ſouffrir.

POLÉMON.

Ah! c'eſt trop de fureurs ;
C'eſt trop d'égaremens & de folles erreurs ;
Mon amitié pour vous, qui ſe laſſe & s'irrite,

Plaignait votre jeuneſſe imprudente & ſéduite.
Je vous tins lieu de père, & ce père offenſé
Ne voit qu'avec horreur un amour inſenſé.
Je ſers Atrée & vous, mais l'État davantage.
Et, ſi l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raiſon je veux mieux eſpérer ;
Et bientôt dans ces lieux l'heureuſe Hippodamie
Reverra ſa famille en ſes bras réunie.

SCÈNE VII.

ÆROPE, THYESTE.

ÆROPE.

C'En eſt donc fait, Thyeſte ! il faut nous ſéparer.

THYESTE.

Moi !.. vous !.. mon fils ! quel trouble a pu vous égarer !
Quel eſt votre deſſein ?

ÆROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt tems que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,
A ce trouble éternel qui ſuit le diadême,
Au redoutable Atrée, & ſur-tout à vous-même.

THYESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux.
Je vous disputerais à mon frère, à nos Dieux.
Suivez-moi.

ÆROPE.

Nous marchons d'abîmes en abîmes.
C'est-là votre partage, amours illégitimes !

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLÉMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos ayeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les Dieux.
Thyeſte, avant la nuit, partira pour Mycène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haîne,
Dans ma triſte maiſon ſi long-tems allumés;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous, peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-tems ennemis,
Vous en ſerez garants. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux... je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas, autour du temple étendez vos cohortes;

Vous, gardez ce parvis ; vous, veillez à ces portes.

(*A Hippodamie.*)

Qu'une mère pardonne à ces soins ombrageux.
A peine encor sorti de nos tems orageux,
D'Argos ensanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
Thyeste a trop pâli, tandis qu'il m'embrassait.
Il a promis la paix ; mais il en frémissait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euristhée,
Sur vos pas, en ces lieux, ne s'est point présentée ?
Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

HIPPODAMIE

Nos mystères divins dans la Grèce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtresses,
Qui de la paix des cœurs implorent les Déesses.
Le Ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ferez, sans doute, appaisé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il se peut, les Immortels propices,
Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & sombre accueil était inattendu.
Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée est mécontent : mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah ! je voulais de vous, après tant de souffrance,

U

Un peu moins de respect & plus de complaisance.
J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié.
Je sais que la nature en a peu sur votre âme.

ATRÉE.

Thyeste vous est cher; il vous suffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur, après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans assez long-tems blessé...
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;
Vous avez en tout tems repoussé ma tendresse;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes desirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrats & rougissez.

SCÈNE II.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE. *au peuple.*

(*A Polémon & à Idas.*)

QU'ON se retire... Et vous, au fond de ma pensée,
Voyez tous les tourmens de mon âme offensée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut celer;
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLÉMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zèle est sincère;
Il peut vous irriter. Mais, Seigneur, une mère,
Dans ce temple, à l'aspect des mortels & des Dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, & tous deux, de leurs mains,
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous sur-tout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thyeste en conserve: elle l'a préféré;
Elle accorde à Thyeste un appui déclaré.
Contre mes intérêts, puisqu'on le favorise,
Puisqu'on a couronné son indigne entreprise,
Que Mycène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit des remercimens.

POLÉMON.

Vous en devez tous deux; & la Reine, & moi-même.
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops, entre ses fils, partagea ses États?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aîneſſe à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère, en tout tems, vous fûtes le soutien.

POLÉMON.

J'ai pris votre intérêt, sans négliger le sien.
La loi seule a parlé; seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLÉMON.

On condamne son crime ; il le doit expier.
Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siège de l'orgueil & de la jalousie,
Appuyé sur la crainte & sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout tems cimenté.
Vers l'Euphrate un despote, ignorant la justice,
Foulant son peuple aux pieds, suit en paix son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des Rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse..;
Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRÉE.

Polémon, c'est assez : je conçois vos raisons ;
Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons ;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire.
Vos soins, dans ma jeunesse, ont daigné me conduire ;
Je dois m'en souvenir : mais il est d'autres tems.
Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le sais ; mais peut-être
Oubliez-vous trop-tôt que je suis votre maître.

POLÉMON.

Puisse ce titre heureux long-tems vous demeurer !
Et puissent, dans Argos, vos vertus l'honorer !

SCÈNE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'Est à toi seul, Idas, que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie;
Le poison qui nourrit ma haine & mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.
Mon cœur peut se tromper: mais, dans Hippodamie,
Je crains de rencontrer ma secrette ennemie.
Polémon n'est qu'un traître, & son ambition
Peut-être de Thyeste armait la faction.

IDAS.

Tel est souvent des cours le manége perfide;
La Vérité les fuit, l'Imposture y réside:
Tout est parti, cabale, injure ou trahison.
Vous voyez la Discorde y verser son poison,
Mais que craindriez-vous d'un parti sans puissance?
Tout n'est-il pas soumis à votre obéissance?
Ce peuple, sous vos loix, ne s'est-il pas rangé?
Vous êtes maître ici?

ATRÉE.

Je n'y suis pas vengé.
J'y suis en proie, Idas, à d'étranges supplices.
Mes mains avec effroi r'ouvrent mes cicatrices;

'en parle avec horreur; & je ne puis juger
Dans quel indigne sang il faudra me plonger...
'e veux croire, & je crois qu'Ærope, avec mon frère,
N'a point osé former un hymen adultère...
Moi-même je la vis, contre un rapt odieux,
mplorer ma vengeance & les foudres des Dieux.
Mais il est trop affreux qu'au jour de l'hymenée,
Ma femme un seul moment ait été soupçonnée.
Apprends des sentimens plus douloureux cent fois.
'e ne sais si l'objet indigne de mon choix,
ur mes sens révoltés que la fureur déchire,
N'aurait point en secret conservé quelque empire.
'ignore si mon cœur, facile à l'excuser,
Des feux qu'il étouffa, peut encor s'embrâser;
i, dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'Amour habite encore au milieu des Furies.

IDAS.

Vous pouvez, sans rougir, la revoir & l'aimer.
Contre vos sentimens pourquoi vous animer?
L'absolu Souverain d'Ærope & de l'Empire,
Doit s'écouter lui seul, & peut ce qu'il desire.
De votre mère encor j'ignore les projets.
Mais elle est, comme une autre, au rang de vos sujets.
Votre gloire est la sienne; &, de trouble lassée,
A vous rendre une épouse elle est intéressée.
Son âme est noble & juste; & jusques à ce jour
Nulle mère à son sang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non; ma fatale épouse, entre mes bras ravie,
De sa place en mon cœur sera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds, dans ce temple, elle doit se jeter.
Hippodamie enfin doit vous la présenter.

ATRÉE.

Pour Ærope, il est vrai, j'aurais pu sans faiblesse
Garder le souvenir d'un reste de tendresse...
Mais, pour éteindre enfin tant de ressentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien long-tems.
Ærope n'a point part au crime de mon frère;
Ærope eût pu calmer les flots de ma colère:
Je l'aimai, j'en rougis... J'attendis dans Argos
De ce funeste hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Ærope est l'assemblage,
Les vertus de son sexe étaient sur son visage;
Et, quand je la voyais, je les crus dans son cœur.
Tu m'as vu détester & chérir mon erreur;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain dans mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourrissant, en secret, un affreux souvenir,
Et redoutant sur-tout d'avoir à la punir.

SCÈNE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

VOus revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toujours trop sensible & toujours outragée,
Revient vous dire enfin du pied des saints autels,
Au nom d'Ærope, au sien, des adieux éternels.
La malheureuse Ærope a désuni deux frères;
Elle alluma les feux de ces funestes guerres;
Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux.
Ses jours infortunés sont consacrés aux Dieux.
Sa douleur nous trompait: ses secrets sacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, & loin de ses amans,
Sa bouche a prononcé ses éternels sermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.
Des murs du sanctuaire elle écarte Thyeste;
Son criminel aspect eût souillé ce séjour.
Qu'il parte pour Mycène avant la fin du jour.
Vivez, régnez heureux... Ma carrière est remplie.
Dans ce tombeau sacré je reste ensevelie.
Je devais cet exemple, au-lieu de l'imiter...
Tout ce que je demande avant de vous quitter,
C'est de vous voir signer cette paix nécessaire,

D'une main qu'à mes yeux conduiſe un cœur ſincère,
Vous n'avez point encore accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, ſans que d'un ſeul murmure
Nous faſſions un moment ſoupirer la Nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme oſe, en ces lieux, s'arracher à mes bras!
Vos autels, je l'avoue, ont de grands priviléges!
Thyeſte les ſouilla de ſes mains ſacriléges...
Mais de quel droit Ærope oſe-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejetter?
Par des vœux plus ſacrés elle me fut unie:
Voulez-vous que deux fois elle me ſoit ravie?
Tantôt par un perfide, & tantôt par les Dieux?
Ces vœux ſi mal conçus, ces ſermens odieux,
Au Roi, comme à l'époux, ſont un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos conſacrés,
Habités par ma mère, en ſeront honorés.
Mais Ærope eſt coupable en ſuivant votre exemple:
Ærope m'appartient, & non pas à ce temple.
Ces Dieux, ces mêmes Dieux qui m'ont donné ſa foi,
Lui commandent ſur-tout de n'obéir qu'à moi.
Eſt-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui penſez la ſouſtraire à mon pouvoir ſuprême?
Vous êtes-vous tous trois en ſecret accordés,
Pour détruire une paix que vous me demandez?
Qu'on rende mon épouſe au maître qu'elle offenſe;
Et, ſi l'on me trahit, qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprétez mal une juſte pitié
Que donnait à ſes maux ma ſtérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thyeſte & vous, Ærope ſans ſecours
N'avait plus que le ciel... il était ſon recours.
Mais puiſque vous daignez la recevoir encore,
Puiſque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin ſon époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ſes appas n'oſèrent ſe flatter,
Elle doit, en effet, chérir votre clémence.
Je puis me plaindre à vous; mais ſon bonheur commence.
Cette auguſte retraite, aſyle des douleurs,
Où votre triſte épouſe aurait caché ſes pleurs,
Convenable à moi ſeule, à mon ſort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'eſt aſſez. Sur moi, ſur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuſte ſoupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & ſévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère?

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes eſprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes ſens accablés
N'auraient point ſoutenu le poids inſupportable.
Oui, j'aime encore Ærope; elle n'eſt point coupable.
Oubliez mon courroux; c'eſt à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puiſqu'Ærope en ce temple, à ſon devoir fidelle,
A fui d'un raviſſeur l'audace criminelle,

Je veux lui pardonner. Mais qu'en ce même jour
De son fatal aspect il purge ce séjour.
Je vais presser la fête, & je la crois heureuse.
Si l'on m'avait trompé... Je la rendrais affreuse.

HIPPODAMIE, *à Idas.*

Idas, il vous consulte; allez & confirmez
Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

SCÈNE V.

HIPPODAMIE, *seule.*

DISPARAISSEZ enfin, redoutables présages,
Pressentimens d'horreur, effrayantes images,
Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.
La race de Tantale a vaincu son destin.
Elle en a détourné la terrible influence.

SCÈNE VI.

HIPPODAMIE, ÆROPE.

HIPPODAMIE.

ENFIN votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres apprêts
Qui, dans ce sombre asyle, enterraient vos attraits.

Laiſſez-là ces bandeaux, ces voiles de triſteſſe,
Dont j'ai vu friſſonner votre faible jeuneſſe.
Il n'eſt ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureuſement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ſes yeux que des yeux ſatisfaits ;
D'un pas plus aſſuré, marchez vers le palais.
Sur un front plus ſerein, poſez le diadême.
Atrée eſt rigoureux, violent; mais il aime.
Ma fille, il faut règner.

ÆROPE.

Je ſuis perdue!... ah Dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je? Et quel nuage a couvert vos beaux yeux!
N'éprouverai-je ici qu'un éternel paſſage
De l'eſpoir à la crainte, & du calme à l'orage!

ÆROPE.

Ma mère!... (j'oſe encore ainſi vous appeler;)
Et de trône, & d'hymen, ceſſez de me parler:
Ils ne ſont point pour moi... Je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, Madame, à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée, & Thyeſte, & mon cœur.
Vous me rendez au jour ; le jour m'eſt en horreur.
Un Dieu cruel, un Dieu me ſuit & nous raſſemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous frapper enſemble.
Ne me conſolez plus ; craignez de partager
Le ſort qui me menace en voulant le changer...
C'en eſt fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre destinée.
Mais on ne verra point Ærope abandonnée
D'une mère en tout tems prête à vous consoler.

ÆROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?
Je vous suis.

ÆROPE.

Que de soins pour une criminelle!

HIPPODAMIE.

Le fût-elle en effet, je ferai tout pour elle.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆROPE, THYESTE.

ÆROPE.

DANS ces asyles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie;
C'est toi qui m'as rendue à ce jour que je hais.
Thyeste, en tous les tems tu m'as ravi la paix.

THYESTE.

Ce funeſte deſſein nous faiſait trop d'outrage.

ÆROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THYESTE.

Quoi ! verrai-je en tout tems vos remords douloureux
Empoiſonner des jours que vous rendiez heureux ?

ÆROPE.

Nous heureux ! nous, cruel ! ah ! dans mon ſort funeſte,
Le bonheur eſt-il fait pour Ærope & Thyeſte ?

THYESTE.

Vivez pour votre fils.

ÆROPE.

Raviſſeur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thyeſte, il t'a donné des droits inviolables ;
Et les nœuds les plus ſaints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
Sans horreur avec toi je ne ſaurais reſter.
Je ne puis ſoutenir la préſence d'Atrée.

THYESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

ÆROPE.

Sous des prétextes vains, la Reine, avec bonté,
Écarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue ?

THYESTE.

Cette paix eſt promiſe ; elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurais dans Argos encor des défenſeurs ;
Et Mycène déjà m'a promis des vengeurs.

ÆROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le ſang, pour nos amours, a trop rougi la terre.

THYESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Ærope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

ÆROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thyeſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre,
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THYESTE.

Lui vous parler !... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu ?

ÆROPE.

De n'être point à lui...
Va, cruel ! à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THYESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout tems refuſé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on oſe exiger que Thyeſte vous cède !
Vaincu je ſais mourir, vainqueur je vous poſſède.
Je n'ai point d'autre choix ; on m'attend, & je cours
Préparer ma victoire, ou terminer mes jours.

SCÈNE II.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

AH, Madame! le ſang va-t-il couler encore?

ÆROPE.

J'attends mon ſort ici, Mégare, & je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible & quelle triſte paix!
On borde de ſoldats le temple & le Palais:
J'ai vu le fier Atrée: il ſemble qu'il médite
Quelque profond deſſein qui le trouble & l'agite.

ÆROPE.

Je dois m'attendre à tout, ſans me plaindre de lui.
Mégare, contre moi tout conſpire aujourd'hui.
Ce temple eſt un aſyle, & je m'y réfugie.
J'attendris, ſur mes maux, le cœur d'Hippodamie;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels, quand ils ſont malheureux;
Que tant d'autres, hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos Dieux je me crois réſervée;
Thyeſte m'y pourſuit, quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un reſte d'amour vers moi le détermine,
Soit que, de ſon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diſſimuler.
A ſon trône, à ſon lit il oſe m'appeler.

Dans quel état, grands Dieux! quand le sort, qui m'opprime
Peut remettre en ses mains le gage de mon crime;
Quand il peut tous les deux nous punir sans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour!

MÉGARE.

Puisqu'il veut vous parler, croyez que sa colère
S'appaise enfin pour vous, & n'en veut qu'à son frère;
Vous êtes sa conquête... il a su l'obtenir.

ÆROP

C'en est fait, sous ses loix je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère:
Je ne lui rendrai point une épouse adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux Dieux, c'étoit mon dernier choix;
Ces Dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une âme faible & tendre en ses erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge: il faut subir mon sort;
Je suis entre la honte & le coup de la mort:
Mon cœur est à Thyeste; & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Est le fatal lien qui m'unit, malgré moi,
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon destin me poursuit; il me ramène encore
Entre deux ennemis, dont l'un me déshonore;
Dont l'autre est mon tyran, mais un tyran sacré;

SCÈNE III.

ÆROPE, POLÉMON, MÉGARE.

POLÉMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'appaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoye à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violents de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère.
Perſuadez Thyeſte; engagez-le à l'inſtant
A chercher dans Mycène un trône qui l'attend;
A ne point différer, par ſa triſte préſence,
Votre réunion que ce traité commence.
Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie, avec perſévérance,
Adoucit de ſon fils la ſombre violence,
Que Thyeſte abandonne un ſéjour dangereux;
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez ſur ce prince avoir quelque puiſſance;
Le ſalut de vos jours dépend de ſon abſence.

ÆROPE.

L'intérêt de ma vie eſt peu cher à mes yeux.
Peut-être il en eſt un plus grand, plus précieux...
Allez, digne ſoutien de nos triſtes contrées,

Que ma seule infortune au meurtre avait livrées :
Je voudrais seconder vos augustes desseins ;
J'admire vos vertus ; je cède à mes destins.
Puissé-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette âme généreuse !
La Reine a jusqu'ici consolé mon malheur...
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLÉMON.

Je retourne auprès d'elle ; &, pour grâce dernière,
Je vous conjure encor d'écouter sa prière.

SCÈNE IV.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

VOus le voyez, Atrée est terrible & jaloux ;
Ne vous exposez point à son juste courroux.

ÆROPE.

Que prétends-tu de moi ? Tu connais son injure ;
Je ne puis à ma faute ajoûter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée armé de son pouvoir,
L'amour même, en un mot, (s'il pouvait en avoir)
N'obtiendront point de moi que je trompe mon maître ;
Le sort en est jeté.

MÉGARE.

Princesse, il va paraître.
Vous n'avez qu'un moment.

ÆROPE.

Ce mot me fait trembler.

MÉGARE.

L'abîme eſt ſous vos pas.

ÆROPE.

N'importe, il faut parler.

MÉGARE.

Le voici.

SCÈNE V.

ÆROPE, MÉGARE, ATRÉE, GARDES.

ATRÉE, *après avoir fait ſigne à ſes Gardes & à* MÉGARE *de ſe retirer.*

JE la vois interdite, éperdue;
D'un époux qu'elle craint, elle éloigne ſa vue.

ÆROPE.

La lumière à mes yeux ſemble ſe dérober...
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez. Une plainte offenſante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je ſais trop que ſur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître, & des plus ſaintes loix.
Je les ai tous trahis; &, quoique votre frère
Opprimât de ſes feux l'eſclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon ſort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Éteignez ſous vos pieds ce flambeau de la haîne,
Dont la flamme embrâſait l'Argolide & Mycène;
Et puiſſent ſous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore ;
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux ;
Qu'attendez-vous d'Atrée & que méritez-vous ?

ÆROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thyeste & de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir ;
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais, quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse ;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Écarter les serpens dont il est dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grâce ;
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère, en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi ?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie ;
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé ;
Où nos mains se joignaient... où je crus être aimé ;
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thyeste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice ;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix ; répondez-moi.

ÆROPE.

Seigneur,
C'eſt vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal ſecret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point ſi les Dieux offenſés
Scellèrent mes ſermens à peine commencés.
J'étais à vous, ſans doute, & mon père Euriſthée
M'entraîna vers l'autel où je fus préſentée.
Sans feinte & ſans deſſein, ſoumiſe à ſon pouvoir,
Je me livrais entière aux loix de mon devoir.
Votre frère, enivré de ſa fureur jalouſe,
A vous, à ma famille arracha votre épouſe;
Et bientôt Euriſthée, en terminant ſes jours,
Aux mains qui me gardaient me laiſſa ſans ſecours.
Je reſtai ſans parens. Je vis que votre gloire
De votre ſouvenir banniſſait ma mémoire;
Que diſputant un trône, & prompt à vous armer,
Vous haiſſiez un frère, & ne pouviez m'aimer...

ATRÉE.

Je ne le devais pas... je vous aimai peut-être.
Mais... Achevez, Ærope; abjurez-vous un traître?
Aux pieds des Immortels, remiſe entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

ÆROPE.

Je ne ſaurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon deſtin pour jamais me livre à votre frère.
Thyeſte eſt mon époux.

ATRÉE.

Lui!

ÆROPE.

Les Dieux ennemis
Éternisent ma faute, en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle.
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance première;
Il n'a vu que le crime, en ouvrant la paupière.
Mais il est, après tout, le sang de vos ayeux;
Il est ainsi que vous de la race des Dieux.
Seigneur, avec son père on vous réconcilie;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie,
Il suffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRÉE.

Rassurez-vous... le doute était mon seul supplice.
Je crains peu qu'on m'éclaire... & je me rends justice.
Mon frère en tout l'emporte... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône & vous même avec lui...
De Mycène & d'Ærope il est enfin le maître.
Dans sa postérité je le verrai renaître...
Il faut bien me soumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & sa félicité.
Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne;
Je ne puis lui ravir Ærope ni Mycène.
Aux ordres du destin je sais me conformer.
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer.
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse,
Deux fois pour une femme, ensanglante la Grèce;

Je reconnais son fils pour son seul héritier.
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même...
Vous tremblez !

ÆROPE.

Ah ! Seigneur, ce changement extrême,
Ce passage inouï du courroux aux bontés,
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, & je cède.
Que pourrais-je opposer à des maux sans remède ?
Après tout, c'est mon frère... & son front couronné
A la fille des Rois peut être destiné...
Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire...
Cet enfant de Thyeste est sans doute en ces lieux ?

ÆROPE.

Mon fils... est loin de moi... sous la garde des Dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il sera sous la mienne.

ÆROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Mycène.

ATRÉE.

A ses parens, à vous, les chemins sont ouverts :
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en est plus assurée.
Allez...

ÆROPE, *en partant.*

Dieux ! s'il est vrai... mais dois-je croire Atrée ?

SCÈNE VI.

ATRÉE, *seul.*

Enfin, de leurs complots j'ai connu la noirceur.
La perfide ! elle aimait son lâche raviſſeur.
Elle me fuit, m'abhorre ; elle eſt toute à Thyeſte.
Du ſaint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceſte ;
Ils jouiſſent en paix du fils qui leur eſt né ;
Le vil enfant du crime au trône eſt deſtiné.
Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Le fruit des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige affreux,
Tous les cœurs, contre moi, ſe déclaraient pour eux !
Polémon réprouvait l'excès de ma colère ;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère ;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs ;
On était attendri de leurs perfides pleurs.
Tout Argos, favorable à leurs lâches tendreſſes,
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faibleſſes ;
Et je ſuis la victime & la fable à la fois,
D'un peuple qui mépriſe & les mœurs & les loix.
Je vous ferai frémir, Grèce légère & vaine,
Déteſtable Thyeſte, inſolente Mycène.
Soleil, qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Ceſſez, filles du Styx ; ceſſez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon ayeul Tantale.
Sur Thyeſte & ſur moi venez vous acharner.
Paraiſſez, Dieux vengeurs ; je vais vous étonner.

SCÈNE

SCÈNE VII.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS.

ATRÉE.

IDAS, exécutez ce que je vais prescrire.
Polémon, c'en est fait ; tout ce que je puis dire ;
C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix est préférable à l'amour d'une femme ;
Ainsi qu'à mes États je la rends à mon âme.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits.
Si vous les approuvez, mes vœux sont satisfaits.

POLÉMON.

Puisse un pareil dessein, que je conçois à peine,
N'être point, en effet, inspiré par la haîne !

ATRÉE, *en sortant.*

Craignez-vous pour mon frère ?

POLÉMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, Nature ; éveille-toi dans eux.
Que de ton feu sacré quelque faible étincelle
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'État sois l'auguste lien ;
Nature, tu peux tout : les conseils ne font rien.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆROPE, THYESTE, MEGARE.

THYESTE, *à Ærope.*

JE ne puis vous blâmer de cet aveu sincère,
Injurieux, terrible, & pourtant nécessaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne saurait confirmer.

ÆROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THYESTE.

Quoi! je vous vois sans cesse à vous-même contraire!

ÆROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THYESTE.

Il doit sentir au moins quelle fatalité
Dispose en tous les tems du sang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triste fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverser l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes destins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

ÆROPE.

Quel triomphe! Êtes-vous hors de sa dépendance?
Votre frère avec vous est-il d'intelligence?

Atrée, en me parlant, s'eſt-il bien expliqué?
Dans ſes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude?
Polémon de ſon âme a long-tems fait l'étude;
Il ſemble être peu ſûr de ſa ſincérité.

THYESTE.

N'importe: il faut qu'il cède à la néceſſité.
C'était le ſeul moyen (du moins j'oſe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÆROPE.

Il eſt maître en ces lieux, nous ſommes dans ſes mains.

THYESTE.

Les Dieux nos protecteurs y ſont ſeuls ſouverains.

ÆROPE.

Eh! qui nous répondra que ces Dieux nous protégent?
Peut-être en ce moment les périls nous aſſiégent.

THYESTE.

Quels périls? Entre nous le peuple eſt partagé,
Et même autour du temple il eſt déjà rangé.
Mes amis, raſſemblés, arrivent de Mycène;
Ils viennent adorer & défendre leur Reine:
Mais il n'eſt pas beſoin de ce nouveau ſecours:
Le Ciel, avec la Paix, veille ici ſur vos jours;
La Reine, Polémon, dans ce temple tranquile,
Impoſent le reſpect qu'on doit à cet aſyle.

ÆROPE.

Vous même, en m'enlevant, l'avez-vous reſpecté?

THYESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en eſt pure.

SCÈNE II.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THYESTE, POLÉMON, MÉGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc désormais tout cède à la Nature:
Banniſſez, Polémon, ces ſoupçons recherchés,
A vos conſeils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez, avec moi, d'entendre les promeſſes
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendreſſes.
Pourquoi tromperait-il, par tant de fauſſeté,
L'eſpoir qu'il fait renaître au ſein qui l'a porté?
Il cède à vos conſeils, il pardonne à ſon frère;
Il approuve un hymen devenu néceſſaire;
Il y conſent du moins: la première des loix,
L'intérêt de l'État, lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; &, s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Mycène,
Conſolé par le trône où les Dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéreſſé,
Lié par ſes ſermens, oubliant ſon injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'eſt point parjure.

POLÉMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défians,
Jeter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous eſt connu; vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'eſt de moi qu'il la prend;

Et c'eſt même en ces lieux qu'il doit, avec ſon frère,
Prononcer, après moi, ce ſerment néceſſaire.

(*A Ærope & à Thyeſte.*)

C'eſt trop ſe défier : goûtez, entre mes bras,
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen, vous me donnez un fils ;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis ;
Et je peux à la fin, ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons ;
Confiez-moi ce fils, Ærope, & j'en réponds.

THYESTE.

Eh bien ! s'il eſt ainſi, Thyeſte & votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous, ma mère, & les Dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÆROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah ! princeſſe, à quoi m'obligez-vous ?

ÆROPE.

Va, dis-je, ne crains rien... ſur vos ſacrés genoux ;
En préſence des Dieux, je mettrai, ſans alarmes,
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THYESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

N'en doutez pas.

POLÉMON.

Voyez ce que vous hasardez.
Je veillerai sur lui.

ÆROPE.

Soyez sa protectrice;
Ma mère : s'il est né sous un cruel auspice,
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant...
Vous savez, belle Ærope, en tous les tems si chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCÈNE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THYESTE, IDAS, POLÉMON.

IDAS.

REINES, on vous attend. Atrée est à l'autel.

ÆROPE.

Atrée?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour solemnel,
Commencer sous vos yeux ces heureux sacrifices;
Immoler la victime, en offrir les prémices;
(*A Ærope.*)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des Dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ses pères,
Ce gage auguste & saint de vos sermens sincères.
C'est à Thyeste, à vous, de venir commencer

La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THYESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en instruire,
Venir prendre sa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple un devoir plus pressé,
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a dispensé.
Vous savez que les Dieux sont aux Rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.
Les Rois des Argiens de ce droit sont jaloux.

THYESTE.

Allons donc, chère Ærope... A côté d'un époux
Suivez, sans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÆROPE.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus... Le sang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné, n'aura point de perfides.

SCÈNE IV.

POLÉMON, IDAS.

IDAS.

VOus ne le suivez pas!

POLÉMON.

Non, je reste en ces lieux
Et ces libations qu'on y va faire aux Dieux,
Ces apprêts, ces sermens me tiennent en contrainte :

Je vois trop de soldats entourer cette enceinte:
Vous devez y veiller: je dois compte au sénat
Des suites de la paix qu'il donne à cet État.
Ayez soin d'empêcher que tous ces satellites
De nos parvis sacrés ne passent les limites.
Que font-ils en ces lieux?... Et vous, répondez-moi;
Vous aimez la vertu, même en flattant le Roi;
Vous ne voudriez pas de la moindre injustice,
Fût-ce pour le servir, vous rendre le complice?

IDAS.

C'est m'outrager, Seigneur, que me le demander.

POLÉMON.

Mais il règne, on l'outrage: il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance,
Qui ne trouvent souvent que trop d'obéissance.

IDAS.

Il n'oserait: sachez, s'il a de tels desseins,
Qu'il ne les confiera qu'aux plus vils des humains;
Osez-vous accuser le Roi d'être parjure?

POLÉMON.

Il a dissimulé l'excès de son injure;
Il garde un froid silence: &, depuis qu'il est Roi,
Ce cœur que j'ai formé, s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout tems a souillé ma patrie;
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais Prince, en effet, ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé?

IDAS.

Oui; mais depuis, Seigneur, dans son âme ulcerée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste courroux dont il fut possédé,

Par degrés, à mes yeux, le calme a succédé.
Il est devant les Dieux; déjà des sacrifices,
Dans ce moment heureux, on goûte les prémices.
Sur la coupe sacrée, on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre;
De ce saint appareil la pompe se découvre (*).
La Reine, avec Ærope, avance en ce parvis.
Au nom de nos deux Rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale:
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale!

SCÈNE DERNIÈRE.

Tous les personnages précédens; ATRÉE, *dans le fond.*

POLÉMON.

JE vois venir Atrée, & voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les sermens.
(*Atrée se place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, Dieux, souverains du monde!
Dieux, auteurs de ma race en malheurs si féconde!
Vous les voulez finir, & la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion
Qui rend, après des jours de sang & de misère,
Les peuples à leurs Rois, les enfans à leur mère.

(*) *Ici on apporte l'autel avec la coupe. La Reine, Ærope, & Thyeste se mettent à un des côtés; Polémon & Idas, en la saluant, se placent de l'autre.*

Si, du trône des cieux, vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup-d'œil les Rois & les États,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.
(*A Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.
Des ſoldats de Mycène il a mandé l'élite.

THYESTE.

Je veux que mes ſujets ſe rangent à ma ſuite;
Je les veux pour témoins de mes ſermens ſacrés.
Je les veux pour vengeurs, ſi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des Rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs.
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs;
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.
(*A Polémon.*)
Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE, *accourant.*

Arrêtez.

ÆROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens ſans mon fils!

MÉGARE, *ſe plaçant près d'Ærope.*

De farouches ſoldats

Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras.

ÆROPE.

Quoi! mon fils, malheureuse!

MÉGARE.

Interdite & tremblante,
Les Dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.
Craignez tout.

THYESTE.

Ah! mon frère, est-ce ainsi que ta foi
Se conserve à nos Dieux, à tes sermens, à moi?...
Ta main tremble en touchant à la coupe sacrée!...

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, & reconnais Atrée.

ÆROPE.

Dieux! quels maux je ressens! ô ma mère! ô mon fils!...
Je meurs!
(*Elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thyeste.*)

POLÉMON.

Affreux soupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Ærope, & tu mourras, Thyeste;
Ton détestable fils est celui de l'inceste,
Et ce vase contient le sang du malheureux.
J'ai voulu de ce sang vous abreuver tous deux.
(*La nuit se répand sur la scène, & on entend le tonnerre.*)

ATRÉE, *tirant son épée.*

Ce poison m'a vengé; glaive, achève...

THYESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi... la foudre nous sépare...

(*Les deux frères veulent courir l'un sur l'autre, le poignard à la main. Polémon & Thas les désarment.*)

ATRÉE.

Crains la foudre & mon bras; tombe, perfide, & meurs.

HIPPODAMIE.

Monstres, sur votre mère épuisez vos fureurs.
Mon sein vous a portés; je suis la plus coupable.

(*Elle embrasse Ærope, & se laisse tomber auprès d'elle sur une banquette. Les éclairs & le tonnerre redoublent.*)

THYESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable;
Va, je finis la mienne.

(*Il se tue.*)

ATRÉE.

Attends, rival cruel!..
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un sépulcre éternel;
Je porterai la haine au fond de ces abîmes;
Nous y disputerons de malheurs & de crimes.
Le séjour des forfaits, le séjour des tourmens,
O Tantale! ô mon père! est fait pour tes enfans.
Je suis digne de toi; tu dois me reconnaître:
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du Tome cinquième.